

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

ARTICLES ET CHRONIQUES

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Lucien Lepiez
illustrant la nouvelle « Les premiers jours de mai ».

8e année — N° 78 Mai 1960

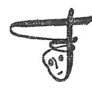
Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : PIG. 87-49 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,40 N F ; Belgique, 20 F B ; Suisse, 1,75 F S ; Maroc, 161 F M.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française, 7,60 N F. Etranger, 9,60 N F.*
1 an : — — 14,80 N F. *Etranger,* 18,50 N F.

Les premiers jours de mai

par CLAUDE VEILLOT

Claude Veillot est l'un des rares nouveaux venus que nous avions choisis, l'an dernier, pour figurer dans notre numéro spécial d'auteurs français. Le récit de lui publié alors, « Araignées dans le plafond », *fut bien accueilli par nos lecteurs, puisqu'il se classa sixième sur vingt-quatre au référendum organisé à cette occasion. Voici aujourd'hui la seconde nouvelle de science-fiction de Claude Veillot. On y retrouve, comme dans la précédente, la marque d'un talent vigoureux et prometteur.*



C'EST le bruit qui m'a attiré vers les fentes des volets clos. Un bruit furtif d'effritement, de mica écrasé, de noix doucement broyée. Depuis deux jours, plus un son ne s'est élevé dans cette rue dont je connais par cœur l'apparence : l'épicerie en face, avec ses vitrines brisées par les pillards, ses sacs de légumes secs éventrés jusque dans le caniveau ; l'immeuble du coin, à demi effondré et dont la façade répandue sur la chaussée a laissé apparaître des tranches d'appartements, des meubles dérisoires suspendus au-dessus du vide ; les voitures abandonnées, certaines rangées le long du trottoir, d'autres plantées là, en travers de la voie, pneus à plat ; et puis tous ces vestiges incongrus parsemant les dalles et le bitume, sacs à main, ballots de linge, une poussette d'enfant, des bouteilles cassées, des journaux déchirés, un rouleau de couvertures, quelques souliers dépareillés, une machine à coudre...

Il y a quatre jours, quatre jours seulement, cette rue-là était pleine de passants. On ne pouvait pas savoir alors que le lit de l'appartement du troisième étage, dans l'immeuble d'en face, était couvert de cretonne rose, parce que la façade était encore debout. Dans l'épicerie les clients entraient. « Et pour madame, ce sera ? » Un bébé bavait dans la poussette, la machine à coudre ronronnait derrière une fenêtre aux vitres intactes et les voitures embrayaient dans de rues où ne traînait aucun déballage de chiffonnier.

Quatre jours seulement, et l'on n'a déjà plus l'impression que tout cela fut. Ne s'agissait-il pas d'un rêve ? Ai-je vraiment un jour, il y a très longtemps, marché au soleil parmi mes semblables ? Rejoint le soir une femme que j'aimais ? Ecouté des disques ? Protesté contre la vie chère ? Lu des livres ? Fait l'amour ?

La réalité d'aujourd'hui, c'est cette chambre obscure où je suis enfermé, cette odeur de moisi qui sort des murs, ces croûtons que je grignote en tendant l'oreille comme lièvre en gîte.

La réalité d'aujourd'hui, c'est ce bruit ignoble, ce crissement doux et

continu dont je connais maintenant la signification. Ils sont deux, accouplés juste sous mes volets, près d'une auto aux vitres brisées, et l'horrible grignotement indique simplement que la femelle est en train de dévorer le mâle.

On les a trop comparés à des mantes religieuses. En fait, la mante religieuse qui nous impressionnait tant, dressée sur une branche, avec ses yeux globuleux et ses pattes armées, on avait toujours la ressource de l'écraser d'une taloche, quitte à réprimer une contraction de dégoût. Mais quand la mante atteint la taille d'un kangourou...

Et puis quelle genre de mante serait-ce donc, capable de concevoir et d'utiliser ces engins qu'on a vus apparaître le premier jour, le jour où tout commença ? (Ou devrais-je dire : le jour où tout se termina ?)

Je ne peux détacher mon regard de l'effrayant spectacle. Un vertige d'horreur me contraint de contempler cette monstrueuse copulation, l'accolement de ces adbomens verdâtres, ces élytres vibrant et surtout cette espèce de bec de perroquet broyant le corselet du mâle encore vivant, frissonnant doucement de toutes ses pattes comme en une horrible extase.

Un autre bruit s'élève, ténu comme un chant de grillon puis s'enflant en un sifflet perçant, tels naguère ces micros défectueux dans les meetings et les bals de quartier.

Je n'ai pu m'empêcher de faire un pas en arrière. C'est la femelle qui stride. C'est de là que vient leur nom : les Strides. Personne n'a eu le temps ni le goût de trouver autre chose et, somme toute, c'est ce qui les désigne le mieux.

Leur vraie, leur seule force, ça n'est pas d'être effrayants et cruels au point de nous avoir fait oublier nos pires cauchemars. Ça n'est pas non plus d'être si nombreux qu'on n'a jamais pu en donner une exacte estimation. Leur vraie, leur seule supériorité, c'est de pouvoir strider. Quand leur sifflement modulé dépasse le suraigu, devient inaudible à toute oreille terrestre, on peut voir hommes et bêtes tomber comme des mouches et ne plus jamais se relever pour peu que persiste l'émission.

Mais il y a pis encore, puisque cette particularité physiologique, ils ont su l'analyser, la définir puis l'appliquer à des instruments de combat en en décuplant les effets. Les Strides n'ont pas eu besoin de canons pour éventrer nos immeubles : leurs ultra-sons ont suffi.

En bas, dans la rue, la femelle Stride continue de moduler son sifflement d'amour. Une vague de peur et de haine me submerge. Faire cesser ce bruit affreux, ce grignotage écœurant, toute cette chose obscène ! Dans ma valise ouverte sur la table, j'ai saisi mon revolver à barillet. Les volets s'en vont battre le mur. Le soleil inonde d'un coup cette miteuse chambre d'hôtel où j'ai vécu quatre jours seul, englué dans ma peur, quand tous les autres avaient fui.

Les coups de feu claquent, sonores, presque joyeux dans le silence sinistre de la banlieue désertée. Un, deux, trois coups... La tête aux yeux monstrueux a éclaté. La femelle Stride est morte entre deux spasmes mais je ne peux m'arrêter de tirer, quatre, cinq, six, avant que le chien du pistolet ne retombe à vide sur la première douille.

Après tant d'heures de claustration, d'ombre et de silence feutré, que de lumière, de bruit, d'action... Je n'ai plus peur. L'odeur de la poudre flotte encore. Le fait que le Stride à demi dévoré tremble toujours ne m'effraie pas et me met au contraire dans une rage folle.

J'ai jailli de ma chambre, dégringolé les escaliers, démoli l'échafaudage de meubles et de matelas que j'avais entassé derrière la porte d'entrée... Le jerrycan attaché à la voiture abandonnée, je l'ai décroché en quelques coups de lame dans les cordelettes. J'ai arrosé les deux Strides. Dix, vingt litres d'essence...

Je regarde leurs corps brûler, crépiter, craquer, se fendiller, éclater, suppurer dans le brasier qui, dès le début, a emporté les ailes et les élytres en une haute et brusque flambée. Je suis si près des flammes que je transpire, haletant, et que des fragments carbonisés, projetés par les pétarades du foyer, viennent se coller dans mes cheveux. Et je ris.

*
* *

Des heures que je marche dans les rues silencieuses, encombrées de gravats et d'épaves. L'odeur qui monte des immeubles effondrés est épouvantable.

Je ne pouvais plus rester dans ma chambre d'hôtel. Peut-être des Strides patrouillent-ils par là ? S'ils avaient trouvé les deux monstres incinérés, ils auraient eu vite fait de me dénicher à mon tour.

Il est vrai que les cadavres de Strides ne manquent pas. En traversant un parc, j'en ai vu plus de cinquante pourrissant dans les allées, sur la rive de l'étang et jusqu'au milieu des petites autos rouges et des vélos miniatures d'un manège. Ils avaient été déchiquetés par des balles.

J'ai vu aussi ceux qui avaient réussi ce beau carnage : les servants de deux mitrailleuses lourdes installées aux issues du parc. Ils étaient tordus sur le sol, les mains crispées sur les oreilles, dans la poignante immobilité de la mort violente. Un gros casque avait roulé au pied d'un platane. Des bandes de mitrailleuse traînaient.

Il doit y en avoir un peu partout dans la ville, de ces éléments d'arrière-garde qu'on avait laissés là pour permettre l'évacuation de la population civile. Des sacrifiés, chargés de retarder l'invasion de quelques minutes, de quelques secondes, avant que les immeubles ne commencent à se désagréger autour d'eux et que n'apparaissent aux carrefours les silhouettes répugnantes, portant dans leurs yeux à facettes le centuple reflet du même visage humain chargé d'horreur.

Ne suis-je pas en train de commettre une pure folie ? Il n'y a plus un seul habitant dans la ville, c'est évident. Pourquoi Maria serait-elle restée ? L'aurait-elle voulu, on l'aura forcée à partir avec les autres. Je me souviens, le premier jour, les voitures-radio ont circulé dans tous les quartiers : « Appel à la population ! Il est nécessaire d'évacuer momentanément la ville ! l'envahisseur à réussi à déborder nos troupes ! Gagnez les campagnes ! Ne restez pas en ville ! Gagnez les campagnes ! Toute personne qui ne tiendra pas compte de cet ordre sera en danger de mort ! »

Par la fenêtre de mon hôtel j'ai vu l'infernale débandade, la brutalité, le désordre et la peur, cet exode effervescent auquel des appels officiels sans conviction ne réussissaient pas à donner même un semblant de dignité.

Moi, je ne pouvais pas partir. Pas sans Maria. Et peut-être aussi parce que j'avais plus peur encore que tous les autres, peur au point de rester cloîtré quatre jours dans une chambre obscure. Comme un lâche, au fond. Mais qu'est-ce qu'un lâche, qu'est-ce qu'un héros quand il s'agit des Strides ?

Je me suis figé sur place quand j'ai entendu le bruit. Dans le silence mortel de la ville abandonnée, il a retenti comme une explosion. Pourtant, à mesure que les battements de mon cœur s'apaisent, je l'identifie, ce bruit. Souvenirs de cafés-crème, odeurs de pastis, de Martini, de cognac, brouhaha de voix et de rires... C'est la sonnette autoritaire d'une caisse enregistreuse.

J'ai poussé la porte vitrée du café. Coussins de moleskine. Tables de marbre. Est-il possible qu'à ce décor si familier corresponde, là, dehors, tant d'horreur saugrenue ?

L'homme ne m'a pas vu. Penché sur le tiroir-caisse, il compte soigneusement les billets en léchant fréquemment son doigt.

Je lui ai à peine touché l'épaule. Avec une agilité extraordinaire il s'est retourné et a dégainé, dans le même mouvement, un gros colt à gueule bleue. Dans son visage maigre, mangé de barbe, ses yeux sont à la fois cruels et inquiets et il montre ses dents comme un chien.

— « Qu'est-ce que vous foutez là, vous ? »

C'est un sous-officier. Il a un galon sur sa manche kaki d'ailleurs sale et déchirée.

— « Je n'ai vu personne depuis quatre jours, » dis-je. « Je cherche ma femme. » Et après une hésitation : « Quelles nouvelles ? »

Avec désinvolture il fait tourner son arme autour de son index avant de rengainer :

— « Vous fatiguez pas à parler ! » Et de se tapoter l'oreille : « Complètement sourdingue ! Voilà ce qu'elles ont réussi à faire, avec leurs vibrations, ces espèces de bêtes ! »

De nouveau soupçonneux, il m'examine des pieds à la tête. « Dites donc, vous ne savez pas que tous les civils doivent avoir évacué la ville ? »

Puis le voilà qui hausse les épaules, fait le tour du comptoir, sort une bouteilles et deux verres. « Civils, militaires, qu'est-ce que ça fout, maintenant, tout ça ? Il y a deux jours, on était en position près des usines de plastique, de l'autre côté du fleuve. Connaissez ? Fallait voir les gens défiler, les camions, les autobus, les voitures, les vélos, les charrettes, les piétons... Y en avait sûrement pas la moitié qui comprenaient ce qui leur arrivait. La radio avait à peine eu le temps d'expliquer ce qui se passait et crac ! Plus de radio ! « C'est les Russes ! » qu'ils disaient, ou bien : « C'est les Américains ! » Personne voulait croire le communiqué, l'histoire des envahisseurs... comment déjà ? extra-terrestres. »

Il lève son verre pour trinquer. « Pas besoin de me dire tchin-tchin, j'entendrai pas !... Nous non plus, d'ailleurs, on n'y croyait pas beaucoup

à cette histoire. C'était gros à avaler, non ? On nous avait bien expliqué pourtant que c'était des types venus d'une autre planète. Mais laquelle ? Qu'il y en avait déjà aux Etats-Unis, au Canada, et aussi en Angleterre, et peut-être bien en Russie. Mais comment le savoir ? Qu'il allait falloir combattre, cette fois, pas pour des surfaces de terre ou pour des idées, mais bien pour notre peau. Oui, mais avec quels moyens ? »

Les deux index pointés dans le prolongement l'un de l'autre, il fait siffler l'air entre ses dents :

« Oh ! les lance-flammes, ça n'a pas mal marché au début. On y allait de bon cœur, je vous le dis ! Vous avez vu de près ces bestioles-là ? Je sais pas pourquoi, on a une envie folle de les tuer, de les écraser, de les détruire. Peut-être parce qu'elles dégoûtent, parce qu'elles font peur ? On s'en est donné, avec nos lampes à souder ! On en a brûlé des tas et des tas ! Mais ça n'a pas duré. Ils se sont mis à strider. Presque toute la compagnie a été mise au tapis. On s'est replié de ce côté-ci du fleuve, et, tenez-vous bien, le Génie a fait sauter le pont ! »

Il éclate d'un rire qui évoque tout, sauf la gaieté.

« Comme si ça les empêchait de sauter, ces bestioles ! Elle ont une détente qui les envoie bien à vingt mètres et, avec leurs espèces d'ailes, elles peuvent tenir encore un petit peu plus. Paraît que si la pesanteur terrestre les gênait pas, elles pourraient faire beaucoup mieux encore ! Non, non, vous fatiguez pas à ouvrir la bouche, que je vous dis ! J'entends rien ! Vous savez ce qu'on va faire, vous et moi ? On va essayer de trouver une auto, ou une jeep de l'armée, et on va sortir de cette sacrée ville. Les gens sont bien quelque part, non ? »

Je secoue la tête.

« Quoi ? Vous n'allez pas finir votre vie ici ? »

J'ouvre la bouche, me ravise, arrache une feuille de mon agenda et écris : « *Je dois retrouver ma femme.* »

Accoudé derrière le comptoir, dans l'attitude familière des patrons de bistrot, il se gratte l'oreille, à la fois ironique et compatissant :

« Eh ben, ça au moins, c'est de l'amour ! »

*
* *

Comme c'est étrange de faire ce geste : sortir une clé de sa poche, la glisser dans la serrure. Des centaines de fois je suis entré ainsi chez moi. Maria m'attendait. Je trouvais cela naturel. Jamais je n'aurai assez de temps pour regretter l'indifférence avec laquelle j'acceptais ce simple bonheur.

L'appartement est plongé dans l'ombre. Tous les volets sont tirés. Je ne reconnais pas le parfum familier grâce auquel on identifie son foyer. A la place, une odeur persistance, lourde, qui s'impose : l'odeur du cigare.

Je pousse une porte. Un homme est assis de travers dans un fauteuil, les jambes pendant sur l'accoudoir. Il porte un tricot de peau grisâtre, fume un cigare énorme et lit un de mes bouquins en grattant une barbe de trois jours.

Le comble, c'est que c'est lui qui s'exclame en me regardant :

— « Eh bien ! Il ne faut plus se gêner ! »

Seules l'éclairent trois bougies collées sur la première étagère de la bibliothèque. Il a les joues creuses, les yeux anxieux. Ai-je aussi cet air traqué ?

Je fais un pas.

— « Peut-être l'ignorez-vous, mais vous êtes dans *mon* fauteuil ! »

Il pouffe :

— « La persistance des concepts bourgeois par-delà la disparition de la société qui les créa est un des aspects les plus hilarants de l'événement. »

Un phraseur. Bon. Il ne doit pas être bien dangereux. Le voici qui balaie l'espace d'un geste :

« Plus rien ! Tout est consommé ! Tout s'est écroulé dans la plus frénétique, la plus répugnante, la plus définitive des débandades ! Et que voit-on alors ? Un survivant... Qui sait ? Le dernier, peut-être ? Et que fait-il ? Il se repent ? Il jure de refaire un monde meilleur ? Non. Il demande *son* fauteuil. »

Je me laisse tomber sur le divan. La fatigue me cisaille les jarrets. Dans la lumière vacillante des chandelles, je regarde l'homme sucer son cigare. Il l'ôte de sa bouche et prononce doucement :

« *Ces sauterelles ressemblaient à des chevaux...* » Sa voix s'élève légèrement. « *Elles ressemblaient à des chevaux préparés pour le combat... Et leurs visages étaient comme des visages d'hommes...* » Les yeux au plafond, il semble y déchiffrer le texte prophétique. « *Et elles avaient des cheveux comme des cheveux de femmes ! Et leurs dents étaient comme des dents de lions !* »

L'Apocalypse !

— « Je vous reconnais ! Vous habitez au sixième. C'est vous qui écrivez des bouquins... »

— « J'habitais au sixième, exact ! Mais ici, c'est plus grand, c'est plus confortable. Et puis il y a le bar, et aussi la bibliothèque. Dites, vous étiez un homme de goût ! »

— « Je cherche ma femme. »

— « Pour ça aussi, vous étiez un homme de goût ! Mais je dois vous dire qu'elle n'est pas là. Quand j'ai crocheté votre serrure, c'est parce que je savais qu'il n'y avait plus personne. »

— « Elle est partie ? »

Il fait un geste vague qui couche un instant la flamme des bougies :

— « Partie avec tous les autres, quand ils sont passés avec leurs haut-parleurs. Foutaises ! Partir pour aller où ? »

Elle est partie. Elle ne m'a pas attendu. Elle a eu peur. Mais moi-même, ne suis-je pas resté calfeutré quatre jours dans un hôtel, trop terrorisé pour ouvrir seulement les volets ?

— « Et vous, vous avez préféré rester ? »

Il prend un air profondément dégoûté :

— « C'est parce que j'ai horreur de la foule. Pendant l'exode, en 40, alors que j'étais gosse, on m'a trop marché sur les pieds. Matin et soir,

pendant des semaines, des tas de gens qui m'ont écrasé les pieds ! D'ailleurs, vous voulez que je vous dise où ils se sont tous retrouvés, ceux qui ont écouté les haut-parleurs ? Dans des camps. »

— « Des camps ? »

— « Des camps, oui. Des camps de prisonniers. C'est ça que je ne comprends pas. Après avoir fait une hécatombe, les Strides ont pris soin des survivants. Dès que nous avons cessé de résister, ils ont cessé de détruire. Curieux, non ? »

Il rallume son cigare éteint.

« Vous croyez que je suis resté ici sans bouger ? Erreur. Je suis sorti, j'ai marché, j'ai fauché des bicyclettes et même une voiture. Pas pour me sauver. Pour regarder. J'ai vu des choses, des choses... Quel spectacle ! Vous êtes descendu dans les couloirs du métro ? Il y a des milliers de Strides carbonisés. On marche dans la bouillie jusqu'aux genoux. Ils avaient installé là leurs premières colonies. L'armée a déversé des tonnes de liquides incendiaires par toutes les entrées et les bouches d'air... Bien sûr, après ça a stridé !

» J'ai aussi discuté avec des tas de gens, des militaires, des types de la Protection civile, des chimistes, des biologistes, des savants... Ils cherchaient quelque chose, un moyen... Quelques-uns parlaient de prendre des contacts, de négocier une entente... Pitoyable ! Les Strides n'ont jamais essayé de communiquer. Ils arrivent, ils strident et c'est tout ! Ils sont organisés, donc intelligents, affirment certains. Bien sûr ! Les fourmis et les abeilles aussi, après tout ! Mais il faut prendre le problème dans l'autre sens : imaginez un peu qu'aux yeux des Strides, les fourmis, ce soit nous. Est-ce que ça vous dérange beaucoup de disperser une fourmilière à coups de pied ? Et avez-vous jamais pensé à négocier quoi que ce soit avec des fourmis ? »

Il se lève, ouvre mon bar avec un grand naturel et sort deux verres qu'il emplit chichement.

« Je ménage le whisky. Il n'en reste plus beaucoup. Vous savez, ces Strides, au fond, ils m'intéressent. Qu'est-ce qu'ils veulent ? On ne sait même pas d'où ils viennent. D'une des lunes de Jupiter, prétendait un savant, l'autre soir à la radio, avant que la radio ne s'arrête comme tout le reste. Mais qu'est-ce qu'il en savait, hein ? Je vous le demande. En tout cas, une chose est sûre : ils se désintéressent totalement de nous en tant qu'êtres pensants. Ils ne semblent même pas s'être aperçus de cette particularité dont nous sommes si fiers. Eux aussi sont intelligents et évolués, sans doute, mais d'une façon tellement différente de la nôtre que ça n'est même pas la peine de chercher des points de comparaison. »

Il pointe vers moi son tronçon de cigare.

« Vous avez vu un Stride visiter seulement une maison ? Examiner une machine ? Essayer de faire marcher une automobile ? Montrer un soupçon de curiosité pour une mitrailleuse lourde ou une cabine téléphonique ? Non. Sans les engins qui les ont amenés, on pourrait penser qu'ils ignorent jusqu'à la notion de technologie. Bien sûr, je n'oublie pas les machines à strider, celles qui font tomber les immeubles, mais qui peut se

vanter d'en avoir vu une seule ? J'ai entendu un biologiste affirmer qu'ils pouvaient tout aussi bien arriver aux mêmes résultats rien qu'en stridant en commun. Alors ? »

Il continue de parler comme pour lui seul, égrenant à voix haute les pensées ressassées pendant des heures et des jours de solitude.

« Ils n'ont même pas essayé de reconstruire, ou simplement d'occuper les villes endommagées. Même les colonies dans le métro étaient provisoires. Ils se sont contentés depuis d'élever dans les campagnes leurs cités gélatineuses, semblables à des entassements de cocons jaunâtres, à des amas de nids d'insectes. Activité collectiviste, civilisation purement fonctionnelle dont les normes échappent totalement à l'esprit humain. »

Il se frappe sur le genou.

« Et pourtant, nom d'un chien, s'ils sont venus de si loin, il y a bien une raison ! »

Je vide mon verre et me lève brusquement.

— « Je n'ai pas l'intention de chercher cette raison ici, en me contentant de bredouiller dans un verre de whisky. Je veux retrouver ma femme. »

Il salue en portant à son sourcil une main nonchalante.

— « Bon courage, généreux époux ! Fermez bien la porte en sortant. »

— « Ces camps dont vous m'avez parlé, où sont-ils ? » »

— « Aux sorties de la ville. Ce ne sont pas à proprement parler des Camps. On dirait plutôt des bivouacs de romanichels ou des campings de congés payés. Pas de clôtures, pas de barbelés. Les Strides les cernent, c'est tout. J'en ai observé un, de loin naturellement, du haut d'un immeuble HLM, avec une paire de jumelles. Les gens avaient l'air en bon état. Il y a des corvées de ravitaillement. La vie s'organise. J'ai vu des femmes laver du linge dans des baquets, des types jouer aux boules. J'ai vu des gosses, aussi. »

Il s'est tu. Je retrouve dans son regard brûlant la flamme angoissée du début.

« Ne me demandez pas d'aller avec vous. Je n'irai pas. Ce camp avec ces baraques en planches, ces tentes, ces lessives sur des fils, ces gosses qui jouent, et puis tout autour, de place en place, ces espèces de grandes sauterelles... »

Ses épaules tressaillent de dégoût.

« Ces gens gardés par... par ça, c'était plus horrible que tout, que les maisons détruites, les morts dans les rues, les soldats fous avec les mains sur les oreilles, la puanteur du métro... Ce camp, je ne veux plus le revoir. »

— « Si j'y reconnaissais ma femme, pourrais-je la rejoindre ? »

— « Oh ! mais bien sûr ! Les Strides sont compréhensifs, pensez donc ! Pendant que j'observais, du haut de cette terrasse, j'ai vu plusieurs personnes entrer, de pauvres types affamés, attirés par la bonne soupe. Mais pour ce qui est de sortir... Non, je n'irai pas avec vous, même si je dois crever ici de faim et de soif. »

Je pose mon verre, me dirige lentement vers la porte et me retourne en l'entendant glousser :

« Je parie que vous n'avez pas lu mes livres. Vous savez ce que j'écrivais ? C'est à mourir de rire : des bouquins de science-fiction ! »

Je ne peux m'empêcher de sourire :

— « Est-ce que vous avez regardé dans la cuisine, sur la dernière étagère du placard ? Il doit rester une bouteille pleine. »

*
* *

Je ne suis pas arrivé jusqu'au camp. J'ai rencontré l'homme bien avant. Il marchait au milieu de la rue avec une assurance, un manque de prudence absolument stupéfiants. Sa casquette à visière de cuir, le baudrier qu'il avait serré par-dessus son bleu de chauffe, la carabine qu'il portait à la bretelle suffisaient-ils donc à lui donner cette certitude fanfaronne, ce détachement total, comme s'il eût été convaincu de son invulnérabilité ?

Quand je l'ai interpellé, il a pourtant saisi rapidement son arme pour la porter à sa hanche. Il la maniait avec une dextérité redoutable.

Je me suis écarté de l'autobus aux pneus dégonflés derrière lequel je m'étais d'abord dissimulé en entendant ses pas.

— « Qu'est-ce que vous faites là ? Vous n'êtes pas au camp avec les autres ? »

Il me scrutait, le doigt sur la détente.

— « Justement, je cherche le camp où je pourrais retrouver ma femme. Il faut que je la retrouve, vous comprenez ? »

Il s'est un peu détendu. Un sourire a découvert ses dents.

— « Vous cherchez réellement à rentrer dans un camp ? »

— « Dans celui où je trouverai ma femme, oui. Il faut que je la trouve. La guerre est finie, n'est-ce pas ? »

Son sourire s'est accentué :

— « Sûr, elle est bien finie ! Et pour longtemps ! Et puisque vous voulez aller au camp, eh bien on va vous y amener. »

Il a remis son arme à la bretelle et s'est retourné. Un autre homme, un petit maigre avec de grosses lunettes de myope, venait d'apparaître au coin d'une boulangerie dévastée. Sur son dos étroit couvert d'une veste à carreaux, le fusil Garant paraissait à la fois énorme et incongru. Cinq autres le suivaient mais ceux-là désarmés, les épaules voûtées, les yeux chargés d'une morne angoisse. Ils étaient poussés aux reins par des canons de mitraillettes.

— « Ce monsieur voudrait aller au camp ! »

Le ton de la voix m'a glacé. Les hommes armés ont écrasé de surprenants sourires, les autres m'ont dévisagé avec effarement et le petit myope a émis une sorte de glapissement :

— « Un volontaire ! On aura tout vu, tout vu ! »

Il en trépignait de joie.

L'homme à la visière de cuir s'est incliné avec une politesse affectée :

— « Monsieur permettra-t-il qu'on le fouille ? »

Le petit myope s'est mis à me faire les poches avec maladresse. Il a fini par sortir mon portefeuille, l'a examiné, refermé, puis a fait mine de me le rendre. Quand j'ai voulu m'en emparer le portefeuille lui a échappé des mains et j'ai presque eu l'impression qu'il l'avait fait exprès. Je me suis baissé avec la sensation de me mouvoir au centre d'un cauchemar, de me regarder vivre une histoire inventée par moi-même dans je ne sais quel but d'horrible délectation. Au moment où j'allais saisir le portefeuille, un pied l'a envoyé à toute volée au milieu de la rue. Je me suis redressé. Derrière leurs verres épais comme des hublots, les yeux du petit myope ressemblaient à ceux d'un poisson. Pas plus haineux, pas plus amicaux.

Maintenant je marche avec les autres. L'homme à la visière de cuir avance à cinquante mètres devant nous à travers les éboulis et les épaves. Le petit myope et ses tirailleurs nous suivent en ordre dispersé.

— « Qu'est-ce qui vous a pris ? Vous êtes fou ou quoi ? »

C'est mon voisin qui murmure entre ses dents, sans tourner la tête vers moi. Sur les revers de sa tenue bleu marine, on peut voir les écussons dorés des transports en commun. Pour empêcher ses mains de trembler, il les serre l'une contre l'autre dans son dos.

— « Je veux retrouver ma femme. Elle est sûrement dans un camp. »

— « Ma femme aussi était au camp. Elle y était avec moi. Et puis hier, ils sont venus la chercher. »

— « Les Strides ? »

— « Non. Bien sûr que non. Les Strides n'entrent pas dans les camps. Ils se contentent de rester autour. Ce sont ceux-là qui viennent chercher les gens. »

— « Ces hommes-là ? Mais qui sont-ils ? Je croyais... »

Il ricane :

— « Vous avez vu le petit avec ses grosses lunettes ? Ne discutez pas avec lui, faites tout ce qu'il dit. Je l'ai vu tuer avec son fusil deux femmes qui voulaient s'enfuir du camp. »

Une nausée. Je trouvais ignobles les Strides. Mais les Strides ne sont pas des hommes.

— « Et maintenant, où nous emmènent-ils ? »

— « Je ne sais pas. Quand ceux-là emmènent un groupe comme le nôtre, on ne le voit pas revenir. J'ai attendu ma femme. On ne l'a pas ramenée. »

— « Peut-être regroupe-t-on les gens dans d'autres camps ? Peut-être allons-nous vers le camp où se trouve déjà votre femme ? »

Il haussa les épaules.

— « Vous voulez rire ! Vous avez vu ce qui s'est passé, non ? Vous avez vu comment ces bestioles ont tout détruit, tout tué en quatre jours ? Vous avez vu ces types qui nous gardent ? Si on nous emmène ailleurs, c'est que ça leur est utile à eux, les Strides. Rien de plus. »

— « Si c'est vraiment comme vous dites, pourquoi ne pas fuir ? »

Il tourne la tête vers moi avec un pâle sourire :

— « Eh bien, essayez ! »

*
* *

A l'entrée du cirque d'hiver, plusieurs Strides sont accroupis sur leurs pattes barbelées. Ce sont les premiers que je vois depuis ceux que j'ai fait brûler ce matin, devant l'hôtel. Je m'arrête net, le sang figé. Plus que la peur, c'est une répulsion insurmontable qui me cloue les pieds au sol.

Une main me pousse aux omoplates, celle du petit myope :

— « Avance ! Ils ne vont pas te bouffer ! »

Les autres gardes s'esclaffent.

Est-ce du cirque que parvient cette rumeur surprenante, ce bruissement à la fois ample et ténu évoquant celui des criquets dans les garrigues de Provence ? Et d'où vient cette odeur lourde, épaisse et fade, cette odeur *verte ?*

Je n'ai vu d'abord que la grille circulaire dressée sur le pourtour de la piste. Et dans cette cage, un Stride. Il se tenait dressé, les pattes antérieures raidies à l'horizontale, et pivotait lentement sur lui-même. J'ai compris aussitôt pourquoi il tournait ainsi et j'ai senti ma nuque se hérisser : un homme lui faisait face, qui marchait lentement autour de lui, une baïonnette plate à la main.

J'entends un de mes voisins soupirer : « Mon Dieu ! » cependant que nos gardiens nous poussent dans un box. Je m'approche du grillage, fasciné. Là-bas, l'homme et le Stride s'affrontent toujours. Tous deux sont sur la défensive, s'observent, se guettent. La sueur ruisselle sur le torse de l'homme à la baïonnette. Ses chevilles sont serrées dans des guêtres en cuir. C'est un soldat. Dans ses yeux fous, je ne sais si je dois lire la terreur animale ou le courage du désespoir. Les deux, peut-être.

Les pattes, tranchantes comme des lames de scie, ont fouetté l'air soudain. L'homme, avec une souplesse prodigieuse, a bondi de côté. Une estafilade entaille son épaule nue.

Le crissement doux qui habite tout le cirque s'est brusquement amplifié et, du même coup, je vois ce que le terrible spectacle de la cage m'avait empêché de remarquer. Sur les gradins, dans la pénombre qui cerne la piste, ils sont là. Des centaines et des centaines. Presque pétrifiés dans l'immobilité, prodigieusement attentifs. Les Strides.

Mais ce n'est pas le pire : parmi les Strides je distingue, le visage pâli par un plaisir anxieux, la bouche entrouverte, les yeux fixes, rivés dans la même attente, des hommes et aussi quelques femmes. L'une d'elle s'est endimanchée. Elle a un chapeau blanc et un clip splendide au revers de son tailleur. Je ne peux détacher les yeux de ce clip.

De nouveau, l'ample vibration collective est devenue fébrile. La femme au clip a poussé un cri. L'homme dans la cage s'arrache à l'étreinte au moment même où le bec de perroquet va saisir sa nuque. Le sang jaillit de son dos déchiré. D'où je suis, je peux entendre siffler ses poumons.

— « Ça va être à vous ! Préparez-vous ! »

A travers le grillage derrière lequel il nous a enfermés, l'homme à la visière de cuir nous regarde. Un sourire sans arrière-pensée découvre ses dents mal plantées.

— « Vous ne pouvez pas laisser faire ça ! Vous ne pouvez pas ! Vous ne vous rendez donc pas compte ? »

Un de mes compagnons, un gros homme qui n'a cessé jusqu'à maintenant d'ôter et de remettre ses lunettes sans monture, s'est accroché au grillage auquel il communique son tremblement.

« Vous ne pouvez pas ! Vous êtes un homme comme nous ! »

L'autre recule d'un pas.

— « Et pourquoi, je ne pourrais pas ? La rencontre est régulière, non ? D'abord, on vous donne une baïonnette. Et puis votre adversaire n'a pas le droit de strider. Le public non plus, bien entendu. »

Il ajoute en détournant la tête : « Qu'est-ce que vous croyez ? Que c'est moi qui ai inventé ce jeu ? »

Les autres se précipitent aussi sur le grillage. L'un d'eux, un grand jeune homme en blue-jeans, sanglote d'une façon hystérique et tombe sur les genoux. Seul, l'homme à la vareuse bleu marine, celui qui m'a parlé tout à l'heure, reste à l'écart. Il est pâle, les narines pincées, et se tient très droit en fermant les yeux. S'il n'était pas là, moi aussi je m'agripperais au grillage, moi aussi je hurlerais comme le font les autres.

Le murmure est devenu soudain un intense bourdonnement, tel celui qui s'échappe d'une ruche renversée. Je ne peux m'empêcher de regarder. Le soldat a réussi à sauter sur le dos de son adversaire. Son courage me bouleverse. Pourquoi tant de vitalité, quand il n'y a aucun espoir ?

Tout se passe alors très vite. La baïonnette plate fauche l'air. La tête du Stride vole comme un ballon de football cependant que le grand corps frémissant, dans une ultime détente, envoie l'homme rouler dans la sciure. Il se relève, se précipite, lacère de son arme l'abdomen vert qui éclate et se vide, s'acharne sur le corselet qui craque. Mais tout est bien fini. Les longues pattes armées ne sont plus agitées que par un imperceptible, interminable frisson. Le bourdonnement frénétique m'emplit les oreilles. J'entends la voix de l'homme à la visière de cuir :

— « Vous en avez, de la chance ! Ça n'est pas souvent qu'il y en a un qui dérouille ! Quand c'est comme ça, les jeux sont interrompus pour la journée. Allez, en route ! »

*
* *

« Les premiers jours de mai, ce sont les plus beaux pour les vacances. Tu te rappelles le bois ? L'odeur du bois ? L'odeur des feuilles ? Tu te rappelles l'écureuil de la forêt de Mervent ? Le moulin au bord de l'eau ? Tu te rappelles la clairière perdue où le silence est si beau qu'on en pleure ? Le seul bruit, c'est celui du pic-vert. Toc, toc ! On dirait un lutin têtu qui frappe interminablement à la porte. Sa femme ne veut pas lui ouvrir alors il frappe, il frappe... C'est en mai que nous y retournerons ! »

Ainsi parlait Maria.

Nous sommes en mai et je roule à travers la campagne, mais c'est dans un camion qui sent le mazout et la sueur, entassé avec des inconnus, des hommes et des femmes prostrés, les yeux vides.

Ceux qui nous gardent ont des casques métalliques ou des casquettes de toile. L'arme entre les genoux, ils sont à la fois attentifs et distants, comme détachés de nous.

Je les regarde. Certains sont des brutes obtuses, d'autres des demi-fous, d'autres encore sont des lâches. Mais ce sont des hommes. Ne comprennent-ils pas ce qu'ils font ? Je les regarde mais eux fuient les regards. Je sais comment ils réagissent lorsque à ces regards s'ajoutent les questions. L'un d'entre nous est couché sur le plancher, le front ouvert par un coup de crosse.

Quand le camion s'est arrêté, j'ai d'abord vu la ferme. Elle semblait si simple, si naturelle avec ses vieux murs crépis, sa vigne vièrge grimpant autour des lucarnes, si simple et si belle que les larmes me sont montées aux yeux. Mais le silence l'environnait et personne ne bougeait dans la maison, ni dans l'étable inoccupée, ni dans la basse-cour déserte. Même la niche du chien était vide. Sur le siège d'un tracteur rouge on voyait un poupon, un de ces gros poupons en celluloïd que les petites filles s'amusent à revêtir de barboteuses en laine. Il lui manquait un bras.

Puis j'ai regardé au-delà, dans les champs.

« Des masses gélatineuses, semblables à des entassements de cocons jaunâtres, à des amas de nids d'insectes. » C'est ainsi que mon voisin l'écrivain décrivait la cité Stride.

Les sentiers que nous avons suivis pour aller vers elle étaient durs et tassés comme si des mililers de pieds les avaient foulés avant nous. Quand les premiers Strides se sont montrés, certains de mes compagnons sont tombés à genoux et il a fallu les traîner.

Je ne crois pas que je devienne jamais fou, car alors je devrais l'être maintenant. Comment avons-nous pu nous laisser pousser, tirer à l'intérieur de... de quoi, au fait ? Comment appeler cité ces dômes accolés, entassés les uns sur les autres, ces collines d'ouate humide sécrétées sans doute par ceux-là même qui les habitent ?

Quelqu'un rit doucement près de moi, une jeune femme aux cheveux courts qui regarde autour d'elle d'un air réjoui, comme en un rêve. Celle-là, peut-être, a trouvé la délivrance.

Dans les tunnels, l'odeur fade et visqueuse devient presque palpable tant elle est épaisse. Un jour pâle et froid, sans éclat, sourd d'on ne sait où, peut-être simplement de ces parois fibreuses qui, lorsqu'on les heurte par accident — et non sans répulsion — laissent sur les manches des particules cotonneuses et gluantes, faiblement lumineuses.

D'autres gardiens ont remplacé les premiers, et il y a maintenant des Strides avec eux. Nous marchons, mais nous ne savons plus que nous marchons. Certains pleurent sans un bruit, mais ils ne savent pas qu'ils pleurent. Sommes-nous seulement vivants et savons-nous encore qui nous sommes ?

Les tunnels s'entrecroisent et se multiplient sans jamais monter ni descendre. Et pourquoi s'étonner quand nous traversons cette galerie plus vaste, large comme une station de métro, aux parois creusées de mille alvéoles ? Pourquoi s'étonner si, dans chacune de ces alvéoles, est allongée une forme oblongue, enveloppée comme dans un cocon par cette matière cotonneuse et gluante ? Nous ne sommes plus de ce monde, n'est-ce pas, et ailleurs n'a jamais existé.

Ils ne bougent pas mais leurs yeux sont ouverts. Ils ne parlent pas, leurs traits sont figés, mais on voit dans leurs prunelles la flamme vacillante de la vie. Horreur et désespérance, incrédulité, haine et folie.

Encore des tunnels. Encore des alvéoles. Des centaines, des milliers d'alvéoles et bientôt cet arrêt. Ce temps soudain suspendu. Ce silence et ces Strides qui attendent.

Leur ventre vert est énorme, gonflé à craquer. Ce sont des femelles. Les premiers jours de mai, c'est aussi le temps de la ponte.

Pourquoi ce vieil homme, et aussi cette femme aux cheveux teints, brusquement se débattent-ils ? Puisque trois gardiens, facilement, peuvent les maintenir ? Puisque le dard des femelles Strides est si rapide ? Puisque l'ankylose et la paralysie saisissent en quelques minutes à peine leurs membres engourdis, leurs muscles vaincus, ne laissant en état que les organes vitaux, et lucide que le cerveau ?

Ces cheveux blonds qui s'étalent au fond d'une alvéole ressemblent aux cheveux de Maria, et ces yeux dorés qui me fixent ressemblent aux yeux de Maria. Celle-là qui me regarde, engluée dans son cauchemar, pétrifiée dans l'horreur, sent-elle déjà en elle le lent travail de l'incubation ? Depuis combien de temps est-elle là et combien de petits Strides naîtront-ils en elle, se nourriront-ils d'elle avant d'émerger de sa chair déchirée à la lumière glauque des tunnels ?

Je t'ai retrouvée, Maria. Car tu peux bien être Maria, n'est-ce pas ? Tu veux bien l'être ? Tu es de ma race et tu es ma femme et je t'ai cherchée et retrouvée. Les Strides ne savent pas ce que nous sommes. Les Strides nous gardent dans des camps comme nous gardions les troupeaux dans les prairies, mais nous ne sommes pas du bétail. Les Strides nous mènent au combat comme des taureaux dans l'arène, mais nous sommes quand même des hommes. Les Strides nous entreposent et nous entassent telles les guêpes sauvages leur provision de mouches pour l'hiver, mais nous ne sommes pas des mouches. Et les femelles Strides pondent en nous et nous font dévorer vivants par leurs petits, mais tu es malgré tout Maria et je suis celui que tu as aimé. Les Strides ne le savent pas, ne le sauront jamais et c'est pourquoi nous sommes plus grands que les Strides, Maria.

Deux gardes me prennent par les coudes. Je leur désigne du menton l'ombre d'où me fixent toujours les yeux dorés grands ouverts.

— « C'est près de celle-ci que je veux être ! »

— « Bon, dit l'un des deux sans me regarder. Et il ajoute, avec une bizarre défaillance dans la voix : « Nous, vous comprenez, on n'est pas responsables ! »

Pas responsables ? Bien sûr. Responsable, personne ne l'est, ou bien c'est tout le monde.

L'homme qui buvait mon whisky avait de la mémoire :

« *Ces sauterelles ressemblaient à des chevaux... Et leurs visages étaient comme des visages d'hommes... Et elles avaient des cheveux comme des cheveux de femmes... Et leurs dents étaient comme des dents de lions...* »

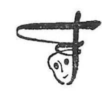
La femelle Stride qui s'approche, je ne la trouve même pas horrible.

Retour aux cavernes

(The girls and Nugent Miller)

par ROBERT SHECKLEY

L'excellent et toujours savoureux Robert Sheckley nous dépeint comment, dans un monde décimé en proie à la barbarie, un paisible professeur d'Université devient le nouvel Adam d'un groupe d'Eves particulièrement déchaînées (1).



IL se pencha pour examiner les empreintes de plus près, écartant doucement feuilles et brindilles avec la lame de son canif. Pas de doute : des traces toutes récentes — et des traces faites par un petit pied. Un pied de femme, peut-être ?

A les contempler ainsi, il voyait s'esquisser au-dessus d'elles la silhouette de la femme, le mouvement vivant du pied haut cambré, la finesse des chevilles, les jambes minces et dorées. Il la faisait tourner sur un socle imaginaire, admirait la longue courbe gracieuse des reins, voyait...

« Suffit, » s'ordonna-t-il. Aucune preuve, sinon ces traces de pas. L'espoir pouvait être danger, le désir, catastrophe.

Nugent Miller se releva. C'était un grand gaillard long et maigre comme un jour sans pain, au visage recuit par le soleil, vêtu d'une chemisette bleue, d'un pantalon kaki et chaussé d'espadrilles. Un havresac complétait sa silhouette, de même qu'un compteur Geiger qu'il tenait à la main et des lunettes à grosses montures d'écaille. La branche gauche de ces dernières était cassée ; il l'avait rafistolée avec une allumette et de la ficelle, poussant la précaution jusqu'à renforcer le pince-nez en y enroulant du fil de fer. Les verres semblaient tenir solidement, mais il se méfiait. Il était très myope et se serait trouvé incapable de remplacer un verre brisé. Il lui arrivait de faire un cauchemar, toujours le même : ses lunettes tombaient, il lançait la main en avant pour les rattraper au vol, les manquait de justesse, et elles disparaissaient en tournoyant dans un précipice.

Il raffermit l'aplomb de la monture sur son nez, fit quelques pas et interrogea le sol encore une fois. Il parvint à relever deux ou trois séries de traces différentes, peut-être même quatre — et à en juger d'après la nature du terrain, des traces toutes fraîches.

Miller s'aperçut qu'il tremblait. Il s'accroupit, se répétant qu'il fallait abandonner tout espoir, que ceux ou celles qui avaient laissé ces traces étaient probablement morts.

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Désirs de roi* » (nº 4); « *Tu seras sorcier !* » (nº 18); « *Les monstres* » (nº 30); « *Invasion avant l'aube* » (nº 50); « *Amour et Cie* » (nº 53); « *Le prix du danger* » (nº 57).

Pourtant, il devait s'en assurer. Il se remit en route dans la direction prise par les traces qui le conduisirent, après la traversée d'une éteule, jusqu'à la lisière d'un bois. Là, il s'arrêta pour écouter.

C'était une matinée de septembre où se jouaient le silence et la beauté de la nature. Le soleil ruisselait sur les champs incultes, faisait briller la blancheur des grandes branches dépouillées de la forêt, et les seuls bruits que l'on entendait étaient la plainte lasse du vent et, en fond sonore, le tic-tac du compteur.

« Pourcentage normal, » estima Miller. « Quels que soient ceux qui sont passés là, ils devaient eux aussi avoir un Geiger. »

Oui... et s'ils ne savaient pas s'en servir ? Peut-être étaient-ils contaminés, peut-être étaient-ils en train de mourir du mal de la radioactivité ? Il ne pouvait s'abandonner à l'espoir. S'il avait pu garder si longtemps toute sa raison, c'était précisément pour s'être refusé tout espoir, tout désir, toute envie.

« S'ils sont morts, » songea-t-il, « je leur donnerai une sépulture convenable. » Pensée qui chassa immédiatement les démons de l'espérance et du désir.

Une fois sous bois, il perdit la piste qui se voyait à peine à travers les broussailles des taillis. Il voulut continuer dans la direction approximative, mais le compteur se mit soudain à bourdonner de façon menaçante. Il tourna à angle droit en tenant le Geiger devant lui, tourna derechef d'un même angle dès qu'il fut certain d'avoir dépassé le point suspect et suivit cette fois une direction parallèle à celle de la piste. Il comptait soigneusement ses pas. Très peu pour lui de se trouver pris dans une « poche », cerné par les radiations mortelles et sans le moindre couloir praticable ! Cette mésaventure lui était arrivée trois mois plus tôt, et ses piles étaient presque épuisées quand il avait pu enfin trouver un passage. Son havresac contenait désormais des piles de rechange, bien sûr, mais le danger n'en demeurait pas moins.

Il compta trente pas — vingt mètres environ — puis tourna une troisième fois à angle droit de manière à retomber sur la piste. Il avançait très lentement, fouillant des yeux le sol meuble du sous-bois.

La chance fut pour lui. Il retrouva les traces — et un peu plus loin, accroché à une basse branche, un morceau de tissu (de vêtement ?) qu'il mit dans sa poche. De même que les précédentes, ces empreintes semblaient toutes fraîches. Pouvait-il enfin se hasarder à espérer ?

Non. Pas encore. Miller n'était pas prêt d'oublier certaine aventure vieille à peine de six mois. Ce jour-là, il avait escaladé une petite falaise de grès rouge au sommet de laquelle se trouvait une grange où il pensait trouver quelque fourrage. Le crépuscule approchait quand il était redescendu, mais en bas de la falaise, il y avait le corps d'un homme mort depuis quelques heures seulement. Le cadavre portait une mitraillette et un fusil en bandoulière, et ses poches étaient bourrées de grenades : autant d'armes dérisoires contre le plus subtil des ennemis, car l'homme s'était suicidé. Ses doigts serraient encore un revolver tiède.

Tout indiquait qu'il avait suivi Miller à la trace. Les autres, les siennes, n'allaient pas plus loin que le pied de la falaise. Peut-être la résistance humaine avait-elle trouvé là ses dernières limites, sapée à la longue par la radioactivité dont les stigmates étaient inscrits à travers sa poitrine et ses bras ? Peut-être aussi la rupture brutale de l'espoir, quand l'homme avait vu les traces s'arrêter sur la roche solide, avait-elle été trop forte pour lui ? Quoiqu'il en fût, il s'était suicidé là, au pied de la falaise rouge. L'espoir l'avait tué.

Les armes, Miller ne cessa d'y penser le lendemain, les ayant enlevées au cadavre avant de l'enterrer. La tentation le prenait de les garder : au milieu de cet univers nouveau, de cette machine détraquée, elles pouvaient lui être nécessaires.

En fin de compte pourtant, il y renonça. Il ne voulut pas faillir à l'idéal de toute une vie, au serment tenu avec tant de rigueur. Non, pas après tout ce qu'il avait vu. En une telle époque d'ailleurs, les armes étaient trop dangereuses pour celui qui s'en servait. Il alla les jeter dans la rivière la plus proche.

Six mois à peine... et maintenant c'était lui, Miller, qui suivait des traces de pas serpentant dans le mince tapis végétal des sous-bois, jusqu'à l'étroit murmure d'un ruisseau. Une fois sur l'autre rive, sur la boue humide, il put dénombrer cette fois cinq séries de traces nettement distinctes. Des traces toutes récentes : l'eau s'y infiltrait encore. Une demi-heure, pas davantage.

Il sentit à nouveau s'agiter en lui les démons de l'espoir et du désir. Voyons, était-il tellement imprudent, désormais, d'envisager une rencontre avec ses semblables, avec d'autres humains ? Oui, follement imprudent. Une fois déchaînés, les démons naguère frustrés se retournaient contre vous — comme ils s'étaient retournés contre l'homme au pied de la falaise rouge. Espoir, désir, les deux pires ennemis de Miller, et Miller n'osait pas libérer les génies prisonniers de la bouteille qui demeurait au plus profond de son esprit.

Il marchait plus vite à présent, et à voir les traces devenir de plus en plus nettes, de plus en plus fraîches, il était certain de gagner de vitesse le groupe présumé. Le Geiger faisait entendre un petit gloussement d'euphorie, satisfait du faible degré de radioactivité. Oui, sans aucun doute, ceux ou celles qui progressaient en avant de Miller repéraient également leur route à l'aide d'un compteur.

Le problème de survivre ? Un des plus simples à résoudre, en vérité. Mais bien peu y étaient parvenus.

Dès que la Chine communiste déclencha son offensive amphibie de grand style contre Formose, Miller sut que la fin approchait. On avait d'abord cru à un conflit limité, comparable tout au plus à la petite guéguerre hargneuse dont Koweit avait été le théâtre — voire à l'action de police des Nations Unies sur la frontière bulgaro-turque.

Mais celle-là était la goutte qui faisait déborder le vase. Par réaction en chaîne, le jeu des traités d'alliance faisait entrer les nations les unes après

les autres dans le conflit. Aucune arme nucléaire n'avait encore été employée, mais cela n'allait pas tarder.

Professeur adjoint d'histoire ancienne à l'Université de Laurelville (Tennessee), Nugent Miller lut l'avis placardé sur les murs et se mit à préparer des stocks de vivres dans les Cavernes proches de la ville. Il avait trente-huit ans à l'époque, et une ardente conviction de pacifiste. Quand les stations radar installées au-delà du Cercle Polaire signalèrent l'arrivée de missiles non identifiés en provenance du nord, il se trouvait déjà prêt à toute éventualité. Il gagna sur l'heure les Cavernes, dont une des entrées se trouvait à quinze cents mètres à peine de l'Université. Il eut la surprise de ne s'y voir rejoint que par une cinquantaine d'élèves et de professeurs. Les termes de l'avertissement n'avaient pourtant rien d'ambigu.

Puis les bombes tombèrent, chassant le groupe toujours plus loin dans les profondeurs des cavernes et des souterrains. Une semaine s'écoula ainsi. Le bombardement cessa. Les survivants firent surface.

Miller vérifia l'intensité des radiations à l'entrée des Cavernes. Elles étaient mortelles. Pas question de sortir, alors qu'on se trouvait déjà à court de vivres et que les débris radioactifs, s'infiltrant peu à peu, contraignaient les prisonniers à s'enterrer toujours plus profondément.

Au bout d'un mois, trente-huit d'entre eux étaient morts de faim. La radioactivité extérieure demeurait trop intense pour autoriser l'espoir de remonter à l'air libre. Miller décida de recourir aux derniers expédients, en essayant de retrouver au plus profond des cavernes un stock de vivres auquel on n'avait pas encore touché. Ils furent trois à le suivre. Les autres survivants choisirent d'affronter le péril des radiations et de sortir.

Les quatre compagnons s'enfoncèrent au cœur des ténèbres. Leur faiblesse était extrême et aucun ne se connaissait vraiment en spéléologie. Deux furent tués dans un éboulement, laissant Miller et l'autre rescapé s'accrocher à la vie. De vivres, point. En revanche, ils découvrirent une rivière souterraine sillonnée de petites taches lumineuses : c'était la lumière produite par des poissons aveugles qui vivaient là, dans une nuit perpétuelle. Ils essayèrent d'en pêcher. Sans succès. Finalement, et au prix de plusieurs jours d'efforts, Miller parvint à barrer un bras du cours d'eau dans lequel quelques poissons se trouvèrent pris. Entre-temps, son compagnon était mort.

Le solitaire vécut ainsi près de la rivière souterraine — imaginant divers moyens d'attraper les poissons aveugles, comptant les jours du mieux qu'il pouvait et, une fois par semaine, regagnant péniblement la surface pour vérifier la nocivité des radiations. Cette intensité mit plus de trois mois à s'affaiblir, trois mois au bout desquels Miller put enfin sortir.

Il ne devait revoir aucun de ses compagnons qui avaient quitté les Cavernes dès le début. Tout ce qu'il retrouva d'eux, ce fut trois ou quatre cadavres.

Alors, il chercha d'autres survivants. Partout où il put aller. Mais la radioactivité avait atteint la plupart de ceux qui étaient sortis indemnes des bombardements. Très peu disposaient de réserves de vivres et de compteurs

Geiger, et tous, ou presque, s'étaient mis en quête de nourriture avant que le taux de radiations eût cessé d'être mortel.

Il devait pourtant y avoir des survivants, cela ne faisait pas le moindre doute. Mais où ? Ou ?

Il les rechercha. Des mois durant. Puis il y renonça, présumant que s'il restait des hommes valides sur terre, ce devait être uniquement dans certaines régions d'Afrique et d'Asie, voire d'Amérique du Sud. Des hommes qu'il ne verrait jamais. Un jour viendrait peut-être où il en retrouverait quelques-uns — pas beaucoup — de par le continent nord-américain ? Oui ou non. En attendant, il allait falloir tenir.

Et il tint. Chaque automne le vit émigrer vers le sud, chaque hiver remonter vers le nord, homme tranquille qui n'avait jamais voulu la guerre, qui abominait l'idée de tuer. Cette véhémence, beaucoup s'en étaient fait gloire, mais peu l'avaient sincèrement ressentie comme lui. Il fut l'homme qui demeurait incrusté dans ses anciennes habitudes comme si aucune bombe n'était tombée. Il lisait quand il trouvait des livres à lire et collectionnait les tableaux et les sculptures qu'il dérobait aux gardiens fantômes des galeries d'art désertes.

Miller, bien avant la Seconde Guerre mondiale, s'était juré de ne jamais tuer son prochain ; à présent que la Troisième avait pris fin, il ne voyait aucune raison à changer de position. Il incarnait le type de l'universitaire aimable, un peu puéril sur les bords, et qui, même après l'effroyable cataclysme mondial, demeurait imbu de ses nobles résolutions et de son idéal sans tache : et c'était cet homme que les circonstances avaient contraint à refouler tout désir, à abandonner tout espoir.

Les traces continuaient à travers un taillis plus clairsemé pour disparaître ensuite derrière une masse de granit, un rempart morainique couvert de mousse. C'est alors que Miller entendit le bruit.

« Le vent, » songea-t-il.

Il contourna l'obstacle — et s'arrêta net.

Là, à quelques mètres à peine, cinq êtres humains faisaient cercle autour d'un maigre feu de bois. Cinq êtres vivants qui surgissaient devant ses yeux affamés comme une foule, une légion, une multitude ! Il lui fallut plusieurs secondes pour encaisser le choc de la révélation.

— « Ça alors, bon Dieu... » proféra une voix robuste.

Miller réagissait, reprenait pied progressivement. Cinq personnes — et toutes des femmes ! Cinq femmes vêtues de pantalons déchirés et de vestes en grosse toile de coton. Et cinq sacs tyroliens posés à terre, sur chacun desquels était appuyé une sorte d'épieu grossièrement façonné.

— « Qui êtes-vous ? » La femme qui venait de poser cette question était la plus âgée du groupe : cinquante ans peut-être, courte et trapue, solidement charpentée, visage carré, cheveux gris fer, beaucoup de biceps, beaucoup de tendons sous le hâle du cou et un lorgnon — dont un verre était cassé — perché de manière incongrue sur un nez considérable.

« Avez-vous perdu votre langue ? » reprit-elle d'un ton acerbe.

Miller secoua la tête : « Non, non bien sûr. Excusez-moi si je me

trouve pris de court... Vous êtes les premières femmes que je rencontre depuis le bombardement. »

— « Les premières femmes ? » répéta l'autre sans se départir de son aigreur. « Avez-vous vu des hommes ? »

— « Rien que des morts, » répondit-il sobrement puis, se détournant, il reporta son attention sur le reste du groupe. Quatre jeunes personnes, dont l'âge pouvait s'échelonner entre vingt et vingt-cinq ans ; et toutes les quatre, songeait-il, d'une beauté que nul mot, nul superlatif n'aurait pu décrire. Chacune avait sa personnalité, son physique différent, c'était indéniable. Mais pour lui, pour le solitaire qui venait de les rencontrer comme il aurait découvert une race inconnue, elles se ressemblaient toutes dans leur dissemblance même. Quatre filles superbes à l'épiderme doré, aux membres gracieux et fuselés, aux grands yeux qui reflétaient un calme félin...

— « Ainsi, vous êtes le seul homme vivant de la région, » résuma la doyenne du groupe. « Ma foi, voilà qui ne devrait soulever aucune difficulté. »

Les jeunes filles, elles, ne dirent rien. Elles se contentaient de regarder Miller avec beaucoup d'insistance et lui, de son côté, se sentait peu à peu envahi d'un malaise. Il envisageait les responsabilités devant lesquelles le mettait la situation — ce qui avait bien de quoi l'émouvoir et susciter en lui de l'inquiétude.

— « Peut-être ferions-nous aussi bien de nous présenter ? » suggéra la femme au lorgnon d'une voix qui vous ramenait au positif. « Je m'appelle Denis. Miss Denis. »

Miller attendit la suite, mais miss Denis ne lui présenta pas ses jeunes compagnes. « Je m'appelle Miller, » répondit-il alors. « Nugent Miller. »

— « Eh bien, Mr. Miller, vous êtes la première personne vivante que nous rencontrons. Notre histoire est d'ailleurs des plus simples. Dès que j'eus vent de l'alerte, je fis descendre les jeunes filles dans les caves de l'école. L'institution de Jeunes Filles Charleton-Vanes, veux-je dire. J'y suis... ou plutôt j'y étais professeur de bonne tenue. »

« Une collègue, » songea-t-il sans enthousiasme.

— « Il va sans dire que ces caves avaient été dotées par mes soins de tout le nécessaire, ainsi que toute personne sensée eût dû faire de son côté. Mais trop peu ont cru devoir m'imiter. Je disposais de plusieurs compteurs Geiger au maniement desquels je m'étais entraînée, et lorsque certaines imprudentes voulurent sortir des abris aussitôt la fin des bombardements, je réussis à pénétrer ces enfants du danger que présentait pour elles la radioactivité. Les débris s'infiltrant jusqu'à nous, nous fûmes d'ailleurs obligées de laisser les caves pour chercher refuge plus bas encore, dans les égouts. »

— « Nous avons mangé des rats, » précisa une des jeunes personnes.

— « C'est vrai, Suzie : nous mangeâmes des rats — bien heureuses encore de pouvoir les attraper. Mais enfin nous pûmes sortir et depuis, nous nous portons à merveille. »

Ses compagnes l'approuvèrent de la tête. Elles regardaient toujours Miller avec insistance, et Miller ne se privait pas de leur rendre la pareille. Il était tombé amoureux des quatre à la fois, et en toute sincérité, mais

particulièrement de Suzie, qui avait un nom. En revanche, il ne se sentait nullement attiré par les biceps de Miss Denis.

— « Il m'est arrivé la même aventure qu'à vous, » raconta-t-il à son tour. « Je m'étais réfugié dans les Cavernes de Laurelville. Je n'y ai pas trouvé de rats, mais des poissons dont l'aspect est assez curieux. Et maintenant, je présume que la première question qui se pose pour nous est de savoir ce que nous allons faire ? »

— « La première ? » releva Miss Denis.

— « Je pense que oui. Il faut que nous unissions nos efforts, nous les survivants, que nous nous portions mutuellement aide et assistance. Préférez-vous que nous allions à votre camp, ou que vous veniez avec moi ? J'ignore tout des possibilités dont vous disposez déjà, mais, de mon côté, je n'ai pas trop mal réussi. Je me suis peu à peu constitué une bibliothèque et, sans parler de quelques tableaux, je possède une bonne réserve de vivres. »

— « Non, » fit sèchement Miss Denis.

— « Eh bien, mais... si vous insistez pour que ce soit votre camp, je... »

— « Comment, si j'insiste ? Ce sera notre camp, oui monsieur, et rien que notre camp. Ce qui veut dire que nous y retournerons sans vous, Mr. Miller ! »

Il n'en crut pas ses oreilles. Il regarda les jeunes personnes qui lui rendirent un regard circonspect, où rien ne transpirait de leurs intimes pensées. Il revint à la charge :

— « Voyons, écoutez-moi : nous devons nous entraider, nous porter assistance... »

— « Oui, de grands mots par lesquels vous entendez le désir lascif du mâle ! »

— « Loin de moi pareille idée, » protesta-t-il. « Mais s'il faut en venir à ce sujet dès maintenant, je suppose que nous n'aurons qu'à laisser la nature suivre son cours. »

— « La nature a *déjà* suivi son cours, » trancha Miss Denis. « Son seul vrai cours. Nous sommes cinq femmes qui nous entendons très bien ensemble depuis plusieurs mois. N'est-il pas vrai, petites ? »

Les petites opinèrent du bonnet — mais sans cesser de regarder Miller.

— « Nous n'avons nul besoin de votre aide. Ni de vous ni d'aucun autre homme. Nul besoin et nul désir. »

— « J'avoue ne pas vous suivre, » prétendit-il, encore qu'il commençât fort bien à comprendre.

— « Ce sont les hommes qui sont responsables de tout cela ! » éclata Miss Denis en matérialisant ce « tout » d'un geste de la main qui embrassait le paysage environnant. « Ce sont eux qui tenaient les rênes du gouvernement, eux qui donnèrent les soldats et les savants atomistes, eux qui ont déclenché cette guerre où a péri la presque totalité de la race humaine ! Bien avant déjà, oui, avant même les bombardements, je mettais mes élèves en garde contre l'homme. On a dit, on a écrit cent billevesées sur l'égalité des sexes alors que pratiquement, la femme restait la chose, le jouet du mâle ! Mais nous étions en période normale et je ne pouvais

exposer à fond mes théories. L'Institution Charleton-Vanes ne l'eût pas toléré. »

— « Je m'en doute aisément, » souligna Miller.

— « A présent, les temps sont changés. Et vous, les hommes, vous qui avez mis le point final à tout cela, vous voudriez recommencer ? Jamais ! Pas tant que j'aurai la force de m'y opposer, du moins. »

— « Reste à savoir si ces jeunes filles entrent dans vos vues. »

— « Ces jeunes filles, dites-vous ? C'est moi qui fais leur éducation, moi qui les instruis. Je vais lentement, mais nous avons tout le temps nécessaire et je crois en vérité que mes leçons commencent à porter leurs fruits. N'est-ce pas, petites, que nous ne perdons pas notre temps ensemble ? »

— « Oh ! non, Miss Denis ! » répondit le chœur des vierges.

— « N'est-ce pas, que nous n'avons nul besoin de cet homme à rôder autour de nous ? »

— « Non, Miss Denis ! »

— « Alors, Mr. Miller ? Vous voyez ? »

— « Un instant, je vous prie. Je crains qu'il y ait malentendu de votre part. *Certains* hommes seulement ont été les responsables de la guerre, et non pas *tous*. Qu'il me soit permis de dire à titre d'exemple que je fus un ardent pacifiste dès une époque où il était fort mal venu d'afficher de telles idées. J'ai servi comme brancardier au cours de la Deuxième Guerre Mondiale. Je n'ai jamais supprimé une vie humaine, pas plus que je n'en supprimerais actuellement. »

— « Si bien que vous êtes à la fois un homme et un lâche. »

— « Je ne me considère pas comme un lâche, » protesta Miller. « Si j'ai été objecteur de conscience, ce fut par conviction sincère, non par couardise. L'ambulance où j'ai servi était en premières lignes, avec ceux qui se battaient, à la seule différence que nous n'étions pas armés. J'ai d'ailleurs été blessé, bien que non grièvement. »

— « Le comble de l'héroïsme, vraiment, » ricana Miss Denis au milieu d'une hilarité générale.

— « Je ne cherche pas à étaler mes mérites, mais à vous faire comprendre l'homme que je suis, sans plus. Tous les hommes ne se ressemblent pas, voyez-vous. »

— « Les hommes sont tous les mêmes, tous ! Des brutes malpropres et velues qui sentent mauvais, déclenchent les guerres, tuent les femmes, tuent les enfants. N'allez surtout pas me parler d'eux ! Ils sont finis, liquidés, terminés. Votre espèce est éteinte à jamais — et quand je vous vois là devant nous avec votre affreux visage hirsute, vous me faites le même effet qu'un dinosaure ou un grand pingouin ! Allez-vous-en, Miller. Disparaissez où bon vous semblera. Désormais c'est nous, les femmes, qui allons avoir notre chance. »

— « Il se pourrait néanmoins que vous ayez quelque difficulté à procréer, non ? »

— « Ce sera difficile, soit, mais pas impossible. J'ai suivi de très près les plus récentes recherches dans le domaine de la parthénogénèse, et je

sais que la reproduction sans l'intervention du mâle est parfaitement possible. »

— « Admettons. Maïs vous n'êtes pas rompue aux travaux scientifiques et même, si cela était, vous ne disposez pas du matériel nécessaire. »

— « Pardon ! Je sais où les recherches ont été effectuées. Il se peut d'ailleurs que nous y retrouvions des doctoresses encore en vie — mais nous aurons davantage de chances de récupérer un matériel de laboratoire intact. Avec ça et mes propres connaissances en la matière, j'estime pouvoir venir à bout de toutes les difficultés. »

— « Vous n'y arriverez jamais. »

— « Je prétends que si. Et quand bien même j'échouerais, je préfère voir périr notre race que de laisser l'*homme* reprendre le dessus ! »

La colère faisait trembler les paroles de Miss Denis dont le visage virait au pourpre. Miller répondit d'un ton calme :

— « J'admets volontiers que vous ayez des raisons de vous plaindre. Mais enfin, je pense que nous pourrions pousser la question plus à fond, parvenir à nous mettre... »

— « Non ! Nous nous sommes dit tout ce qu'il y avait à dire. Au large, maintenant ! »

— « Je ne m'en irai pas. »

Miss Denis ne fit qu'un bond vers les sacs et saisit un épieu.

— « En garde, mes enfants ! » lança-t-elle.

Les petites, qui ne quittaient toujours pas Miller des yeux, eurent une seconde d'hésitation. Puis, obéissant à la forte personnalité de l'ex-professeur de bonne tenue, elles ouvrirent leurs sacs d'où elles retirèrent des pierres à poignées. On les sentait très excitées, soudain. Elles attendirent, guettant Miss Denis du regard.

— « Pour la dernière fois, allez-vous partir ? »

— « Non ! »

— « Lapidez-le ! »

Une grêle de projectiles siffla en direction de Miller. Il fit demi-tour pour protéger son compteur, se sentit frappé au dos, aux jambes... Non. Ce n'était pas possible, pas croyable ! Ces petites, ces jeunes filles qu'il aimait (Suzie, surtout), n'allaient pas le lapider ! Elles allaient s'arrêter, regretter, avoir honte. Or, cela ne faisait au contraire que redoubler. Une pierre l'atteignit à la tête, l'assommant presque. Il se retourna, fit face de nouveau, se rua en avant, évita le coup d'épieu maladroit que lui destinait Miss Denis, empoigna la pointe manaçante de la main gauche, tira, lutta.

Il faillit réussir à s'emparer de l'arme — mais avec sa carrure, la doyenne demeurait la plus forte. Elle libéra l'épieu d'une secousse, puis abattit son extrémité arrondie sur le crâne de Miller. Et les petites applaudirent !

Il se trouvait maintenant à genoux, pris sous l'avalanche de pierres qui pleuvaient toujours autour de lui. La pointe d'un autre épieu le frappa entre les côtes. Il roula dans la poussière pour y échapper, se releva...

— « A mort ! » vociférait Miss Denis. « A mort l'être immonde ! »

Rouges d'excitation, les jeunes personnes coururent sus à l'ennemi.

Pour la seconde fois, Miller sentit un épieu lui labourer le flanc. Alors il lâcha pied et s'enfuit.

Il ne sut jamais combien de temps il courut, fuyant à travers la pénombre verte des sous-bois. Un moment vint où le souffle lui manqua. Il fit deux pas encore, s'arrêta, tira son couteau — mais personne ne le suivait.

Il se laissa tomber sur le sol, essayant de rassembler ses idées qui flottaient à vau-l'eau. Cette horrible femme, cette Miss Denis... une folle, parbleu ! Une vieille invertie, une lesbienne à tout crin. Folle à lier ! Et elles, les petites ? Miller s'obstinait à penser qu'elles n'avaient pas voulu lui faire de mal. Elles l'aimaient peut-être, mais la vieille chienne les tenait sous son influence.

Puis il s'inspecta et à son grand soulagement constata qu'il n'avait perdu ni compteur ni lunettes dans la bataille. Une chance, car sans eux il lui aurait été difficile de retrouver son chemin.

Il avait toujours pensé que les gens gardaient un brin de folie en tête. Il aurait donc dû s'attendre à tout, comprendre que les survivants du grand holocauste atomique seraient encore plus fous qu'avant. Mais bon sang, quelle vieille folle ! Aller s'imaginer que l'homme n'était plus qu'une espèce éteinte...

Il ressentit un choc intérieur, car il s'apercevait soudain qu'il pouvait très bien, lui aussi, imaginer la chose. Après tout, combien étaient-ils d'hommes à avoir survécu ? Combien étaient-elles de femmes ? Et parmi ces hypothétiques survivants, combien disposaient de compteurs Geiger, combien avaient pu venir à bout des difficultés, des dangers dressés sur leur route ?

Et puis, que lui importait ? Il n'était pas responsable de la race humaine. Il avait commis la bêtise de libérer les démons de l'espoir et du désir, ces démons dont il allait maintenant falloir triompher une fois de plus. Mais il y arriverait. Il finirait ses jours au milieu de ses livres, parmi ses œuvres d'art. Peut-être serait-il ainsi le dernier homme véritablement civilisé...

Civilisé... Miller se rappela les visages de Suzie et de ses compagnes, l'expression féline des grands yeux fixés sur lui. Il frémit. Quel malheur de n'avoir pu aboutir à un accord avec cette folle de Miss Denis ! Mais vu les circonstances, il n'y avait rien à faire...

... Sinon rejeter d'un bloc tous ses principes.

Saurait-il s'y résoudre ? Il regarda le couteau qu'il tenait toujours, et se sentit frissonner sous le poids de ses démons. Ses doigts se crispèrent, étreignirent plus solidement le manche de corne...

Une minute plus tard, le dernier civilisé avait disparu de la surface du globe. Avec lui périssaient le dernier des pacifistes, le dernier des objecteurs de conscience, le dernier des amateurs d'art, le dernier des bibliophiles. A la place de ces figures admirables se dressait *Miller,* couteau au poing et promenant tout autour de lui, de par la forêt, un regard farouche qui cherchait quelque chose.

Cette chose, il la trouva : une grosse branche abattue par la foudre,

longue de près d'un mètre, et qu'il eut vite fait de dépouiller de ses rameaux.

Miss Denis n'allait pas tarder à voir surgir devant elle, hirsute, sale, puant et massue brandie, le condensé horrible de l'abominable espèce mâle tout entière. Il espéra qu'elle aurait néanmoins le temps de comprendre, de se rendre compte que c'était elle-même qui avait ressuscité la brute des cavernes : ce serait pour elle une véritable révélation.

Et peu après, les quatre jeunes personnes eurent également leur part de révélation. Suzie, surtout.

(*Traduit par René Lathière.*)



Dents pour dents

(*The monster*)

par MIRIAM ALLEN deFORD

Miriam Allen deFord s'était fait jadis une spécialité, dans « Mystère Magazine », *de l'histoire criminelle avec chute-choc, bouleversant tout le sens du récit. Le conte que vous allez lire se rattache, sur le plan du fantastique, à cette tradition où elle excelle. Il roule sur un sujet lovecraftien, traité de façon mathesonienne — et avec un sens certain de l'horreur psychologique* (1).



QUAND ils réussirent enfin à le mettre au lit, Bobbie sanglotait encore, et ils demeurèrent tous deux près de lui à chuchoter les mots qui apaisent, jusqu'au moment où l'enfant sombra dans un sommeil lourd. Ils sortirent sans bruit, laissant la veilleuse allumée, et s'effondrèrent littéralement sur leurs chaises.

Dick draina la sueur qui ruisselait de son front. « Un bon verre, » dit-il, « Voilà ce dont nous avons besoin, toi et moi. »

Mary fit oui de la tête, les yeux clos, mais tous deux étaient trop exténués pour esquisser le moindre geste en conséquence.

— « Saletés de bandes dessinées... » gronda Dick entre ses dents.

— « Crois-tu vraiment ? »

— « Que veux-tu que ce soit d'autre ? C'est ça, va, ou les horreurs que tu lui laisses voir au cinéma et à la télévision. »

— « Que je lui laisse voir ? Mais il n'est pas le seul, et pour peu que tu t'avises de vouloir y mettre le holà, tu te fais une réputation de tyran. »

— « Je sais, je sais. Et il faut qu'il fasse comme les autres, et il faut qu'il s'adapte au groupe de son âge, et ceci, et cela, sans quoi il est bon pour la névrose. En fait de névrose, tu vois le résultat ! »

Mary frissonna.

— « On croirait une épidémie, Dick. S'il n'y avait que Bobbie, nous pourrions faire quelque chose. Mais songe que tous ses camarades... Et ce docteur qu'on n'a pas pu avoir parce qu'il ne sait plus où donner de la tête au milieu de tous les gens qui l'ont appelé avant nous... »

Son mari retrouva enfin suffisamment de ressort pour aller jusqu'à la cuisine, d'où il rapporta deux verres teintés de buée.

— « Allons, du courage... » soupira-t-il, « et souhaitons que tout se termine aussi vite que ça a commencé. »

— « Dick... » Les yeux soudain agrandis, Mary le regardait fixement

(1) Du même auteur dans « *Fiction* » : « *Mrs Hinck* » (nº 11). Et en collaboration avec Anthony Boucher : « *Un monde aux cieux dormant* » (nº 25).

par-dessus son verre. « Je pense à... à une chose affreuse : et si tout ce que nous a raconté Bobbie était vrai ? »

— « Ma chérie ! Un peu de bon sens, voyons. Y a-t-il seulement quelqu'un qui connaisse le nom de cet enfant ? A-t-on seulement signalé la disparition d'une petite fille depuis hier ? »

— « Non, mais... »

— « Nous n'avons pas cessé de la soirée d'avoir au téléphone les parents de tous les petits copains de Bobbie, que ce fût eux qui nous appellent, ou nous qui les appelions. Or, personne n'a été fichu d'en dire plus que ce que nous avons pu tirer du petit. »

— « Lucille Devon m'a pourtant certifié qu'elle avait entendu dire qu'il s'agirait d'une fillette du Quartier Sud... »

— « Bien sûr — et quand j'ai eu le commissariat, on m'a branché sur un type qui n'arrêtait pas de recevoir des appels comme le mien et de répondre qu'on ne lui avait signalé aucune disparition d'enfant. Je me mets à leur place, quand je pense au mal de chien qu'ils ont eu à faire déguerpir les gosses du cimetière et à les ramener chez eux... »

... La fin de la classe. C'était à cette heure-là que tout avait commencé. Mary n'accompagnait plus Bobbie, ni à l'aller ni au retour, estimant qu'un petit garçon de huit ans pouvait fort bien parcourir tout seul une distance de quatre à cinq cents mètres. Il n'y avait pas lieu non plus de s'inquiéter s'il tardait de temps en temps pour rentrer le soir. Bobbie était un enfant sérieux pour son âge. Il lui arrivait probablement d'accompagner un de ses camarades jusque chez lui, et Mary pouvait être sûre qu'il serait là pour le dîner, ou qu'il téléphonerait entre-temps pour demander la permission de rentrer un plus plus tard.

Or, pas de Bobbie ce soir-là. La nuit approchant, Mary entreprit de téléphoner chez tous ses camarades préférés. Au quatrième appel, toujours pas de Bobbie — ni du reste de Martin, de Kathy, de Bill ou de Henry. Cette fois, la jeune femme s'inquiéta pour de bon.

Dick arriva sur ces entrefaites et, avant même de songer au baiser du soir, ce fut lui qui demanda : « Tu as vu Bobbie ? »

— « Mais non, Dick ! Et impossible de savoir où il peut bien être ! J'ai téléphoné, mais... » Elle sentit une main de glace l'empoigner au cœur. « Dick ! Est-ce qu'il... Est-ce que tu sais quelque chose ? »

— « Je t'en prie, ma chérie, calme-toi. Il s'agit simplement de ce que j'ai vu tout à l'heure en passant devant le cimetière... Oui, quelque chose d'ahurissant. Sur le moment, l'idée ne m'est pas venue que Bobbie pouvait en être — et pourtant... »

... Le vieux cimetière. Il était prévu de le désaffecter et de bâtir un nouveau groupe d'immeubles sur son emplacement, dès que la ville aurait acquis *extra muros* un terrain convenable pour y transférer les défunts exhumés. Il avait jadis fait partie des faubourgs, mais se trouvait maintenant en plein centre. Dick passait devant deux fois par jour, sans même lui accorder un regard ou une pensée — ce qui expliquait pourquoi son attention avait été doublement éveillée, ce soir-là, quand il comprit qu'il se passait des choses insolites derrière les vieux murs.

Il ralentit et stoppa contre le trottoir pour jeter un coup d'œil par la grille principale. Une foule inhabituelle emplissait le cimetière, criant et courant partout au hasard des tombes, et cette foule insensée se composait uniquement d'enfants. Au moment où Dick s'arrêtait, le vieux gardien surgit de sa loge. Il criait, lui aussi, les deux poings brandis.

Frazier le héla : « Que se passe-t-il donc ? »

Le vieillard secoua la tête : « Tous ces gosses ! Je ne sais pas ce qui leur a pris, mais croiriez-vous pas qu'ils ont escaladé le mur ? Ça fait bientôt deux heures qu'il en arrive toujours d'autres, et pas moyen de les faire filer ! J'ai téléphoné à la police... autrement, je n'en sortirais pas. »

— « Puis-je vous aider ? » proposa Dick. Mais le ton manquait de conviction. Fatigué comme il l'était de sa journée, il ne se voyait guère faisant le gendarme au milieu d'une centaine (sinon plus) d'enfants déchaînés. Il attendit à peine le geste de refus du gardien pour se remettre en route et appuyer sur l'accélérateur jusque chez lui, afin de s'assurer que son fils était bien rentré.

Et il n'y avait pas de Bobbie à la maison.

— « Faut-il alerter la police ? » demanda Mary d'une voix mal assurée dès que Dick lui eut raconté ce qu'il avait vu.

— « Inutile, le gardien l'a déjà fait. J'y retourne tout de suite pour voir si je peux trouver le petit. Bonté divine, qu'est-ce qui a bien pu se passer ? »

Mais a peine la porte ouverte, ils entendirent les cris. Puis ils les virent. C'était comme un vol éperdu de pigeons en direction du colombier, une galopade brusquement surgie de l'autre bout de la rue, d'où chacun courait droit vers le havre familial. Tous les enfants du pâté d'immeubles — et tous, les petits garçons aussi bien que les fillettes, hachant leurs hurlements de sanglots convulsifs. Déjà Mary avait dégringolé l'escalier quatre à quatre pour recevoir Bobbie qui se jeta d'un élan aveugle entre ses bras. Elle remonta suivie de Dick et s'écroula avec l'enfant dans le premier fauteuil, cependant que son mari courait chercher un verre d'eau, seule chose à laquelle il fût capable de penser.

Un long moment s'écoula ensuite avant que Bobbie, suffisamment calmé, pût articuler une parole compréhensible — et même alors, ce qu'il leur dit enfin était ahurissant :

— « Le monstre ! » Il pleurait toujours, blotti contre sa mère. « Le monstre du cimetière ! Il... il a étranglé la petite pour la manger ! »

— « Chchut... » murmura Mary d'une voix apaisante. « Ce n'est qu'une histoire, Bobbie, les monstres n'existent pas. On t'a raconté tout cela et tu as cru que c'était arrivé pour de vrai, mais il n'y a pas de monstres... Papa et maman sont là, mon chéri, personne ne pourra te faire de mal... »

— « Si ! Il va venir ! » Les sanglots redoublaient. « On allait tous le trouver et le tuer, mais les agents... ils nous ont fait partir. Il... il a mangé la petite fille ! Ils nous ont pas laissé l'attraper ! Maintenant il va sortir encore, et puis il entrera partout dans les maisons ! »

Dick voulut essayer autre chose.

— « D'accord, Bobbie, il a mangé la petite fille. Mais il ne recommencera plus : les policiers vont le trouver, et ce sont eux qui le tueront. Il ne faut plus avoir peur. »

Mary fronça les sourcils. « Mieux vaut pas, » glissa-t-elle sans remuer les lèvres. Puis, revenant à l'enfant : « Papa voulait dire que *si* un monstre s'était caché dans le cimetière, les policiers l'auraient trouvé et l'auraient tué. Mais nous savons bien qu'il n'y a jamais eu de monstres qui dévorent les petites filles, n'est-ce pas ? »

— « Si, il l'a mangée ! » Bobbie se cabrait soudain, cherchant à se dégager des bras de Mary qui dut le retenir de force. « Fermez les fenêtres ! Ferme toutes les fenêtres, papa ! Il va venir nous manger tous ! »

Dick secoua la tête : « Je n'aime pas cette histoire Mary. J'appelle Tallman. »

Mais il ne put avoir que l'assistante du docteur, celui-ci étant parti depuis plus de vingt minutes : « Je vais noter votre nom en attendant son retour, Mr. Frazier, mais je ne puis vous dire l'heure à laquelle il pourra se rendre chez vous. Le docteur m'a dit de conseiller à tous ceux qui lui téléphoneraient comme vous, de donner un bain chaud aux enfants, de leur faire prendre ensuite un bol de lait et de les coucher, et qu'il passerait les voir dès que possible. »

— « Pourrais-je faire venir un autre médecin ? »

— « Pas un spécialiste des enfants, Mr. Frazier : aucun ne sait plus où donner de la tête avec cette histoire insensée de cimetière. Mais si votre petit garçon ne va pas mieux demain matin, le docteur Tallman pourra si vous le désirez vous recommander un psychiatre. »

— « Il n'en est pas question, » coupa Dick d'un ton sec. « Mon enfant est parfaitement sain du côté mental. » Et il raccrocha.

Il ne restait plus aux Frazier qu'à suivre les instructions de Tallman. Ce qu'ils firent, et le moment vint enfin où ils purent laisser un Bobbie suffisamment épuisé pour que le sommeil ait raison de lui. La porte de sa chambre restait ouverte de façon qu'ils puissent l'entendre s'il venait à s'agiter. Quant au dîner, il était proprement carbonisé sur le fourneau électrique de la cuisine.

***

Bobbie dormit d'une traite jusqu'au lendemain, mais ses parents ne fermèrent pratiquement pas l'œil de la nuit. Vers six heures, Mary enfila sa robe de chambre pour aller une fois de plus jusqu'au lit de l'enfant. Elle vit deux paupières se soulever, une bouche lui sourire — et tout à coup les deux yeux s'emplir de terreur, cependant qu'une petite main se cramponnait à la sienne.

— « Il faut qu'on aille attraper le monstre ! » haleta Bobbie. Et il sauta en bas de son lit.

— « Dick ! »

Nu-pieds, cheveux ébouriffés et dormant encore à moitié, Frazier accourut au cri poussé par Mary. Il cueillit l'enfant éperdu entre ses bras.

— « Du calme, mon petit père ! On a fait un vilain rêve ? »

— « C'était pas un rêve, papa ! » A présent, Dick le sentait trembler de tout son être. « Il faut qu'on aille attraper le monstre, je te dis ! »

Frazier échangea avec sa femme un regard consterné ; une fureur montait en lui, qu'il parvint néanmoins à maîtriser : la colère n'était pas de mise à l'égard d'un enfant que l'épouvante faisait manifestement déraisonner.

Cependant, d'autres scènes analogues se déroulaient par toute la ville. C'était comme une épidémie de terreur qui aurait brusquement frappé tous les enfants d'âge scolaire. Bien plus, ceux-ci avaient eux-mêmes contaminé leurs cadets, au point que des bambins à peine capables de marcher seuls hurlaient leur peur du monstre. Il semblait que l'âge critique se situait autour de treize ans, car les grands ne se privaient pas de tourner les plus jeunes en dérision. Mais ils manquaient de conviction. Ils avaient beau multiplier les quolibets, les « T'es pas un peu fou, dis ? » le ton n'allait pas avec la chanson.

Très peu d'enfants prirent le chemin de l'école ce matin-là. Encore, ceux qui le firent n'y allèrent-ils qu'accompagnés de leurs parents qui durent promettre formellement de revenir les attendre à la sortie. Quant aux professeurs, ils ne purent rien leur faire faire de la journée. Ils n'avaient plus qu'une chose en tête — le monstre qui s'était jeté sur une petite fille dont personne n'avait jamais entendu parler. Railleries, réprimandes, persuasion, rien n'y fit. Une suite ininterrompue de coups de téléphone assaillit le commissariat central, venant des directeurs des différentes écoles qui demandaient ce qu'il fallait faire. Il n'était pas question de supprimer les cours, encore moins de renvoyer les enfants chez eux : la moitié des petits aurait refusé de partir sans les parents, tandis que les plus hardis seraient retournés tout droit au cimetière pour s'y ameuter comme la veille.

Toutefois, ils n'auraient pas pu entrer. Un cordon serré d'agents cernait le vieux mur d'enceinte — d'autant que le propre fils du maire et les deux petites filles du commissaire avaient été la veille au nombre des forcenés. Quant au cimetière lui-même, il avait été fouillé de fond en comble par des policiers très peu fiers de leur tâche, et qui poussèrent les recherches jusque dans les caveaux de familles. Mais sans résultats. Il n'y avait là que des morts qui dormaient en paix. Par ailleurs, on ne signalait toujours aucune disparition d'enfant.

Les Frazier gardèrent Bobbie à la maison — portes et fenêtres hermétiquement closes, ainsi qu'il les en avait suppliés. Dick fut obligé de partir travailler, mais l'enfant se calma peu à peu après son départ, suffisamment en tout cas pour pouvoir enfin confier à sa mère tout ce qu'il savait.

Il n'était pas sûr de celui qui, le premier, avait eu vent de la chose dans la classe. Toujours est-il qu'un papier avait circulé de mains en mains sous les yeux aveugles de miss Schultz. Ce message disait : « *Attention au monstre !* » et chacun y vit d'abord une bonne plaisanterie. Puis ce fut la récréation au cours de laquelle les langues allèrent bon train

(qui en avait parlé le premier ? Bobbie l'ignorait) et bientôt, chacun répétait à l'autre la terrible histoire.

La nuit précédente, un monstre affreux était surgi du sol au milieu du vieux cimetière. Un monstre qui avait la forme d'un homme gigantesque, mais deux longs crochets à la place de mains et de longues dents de fer qui pointaient d'une gueule énorme. Il avait sauté par-dessus le mur pour aller rôder à travers les avenues et entre les groupes d'immeubles, jusqu'au moment où il avait trouvé une petite fille toute seule. La petite fille avait dû se sauver de chez ses parents ; elle se cachait derrière un hangar abandonné, près du fleuve.

Dès que le monstre l'aperçut, il se précipita vers elle en se balançant maladroitement sur ses grands pieds et en faisant entendre d'horribles gargouillements. Elle le vit arriver, cria, mais il n'y avait personne pour venir à son secours ; elle ne pouvait plus bouger, elle avait trop peur. Le monstre la saisit, l'étrangla avec un seul de ses grands crochets — et là, accroupi sur le trottoir désert, il apaisa sa faim. Il but d'abord tout le sang de la petite fille, puis la dévora entièrement — la peau, la chair et même les os qu'il brisait pour sucer la moelle. Il ne laissa que ses cheveux, ses dents et ses vêtements. Son appétit assouvi, il regagna le cimetière en se traînant lourdement par les rues désertes, et c'était là-bas qu'il restait caché depuis, prêt à retourner rôder dans la ville en quête d'une nouvelle proie dès que la nuit serait venue.

Telle était l'histoire, dont bon nombre de camarades de Bobbie commencèrent par rire en se moquant des petits qui prenaient peur. Mais au fur et à mesure qu'elle passait de bouche en bouche (et chacun y ajoutant du sien pour la rendre plus circonstanciée), les plus incrédules eux-mêmes furent gagnés par l'affolement. Car il y avait une réponse toujours prête aux objections des sceptiques. Comment pouvait-on savoir tout cela, alors que le monstre était seul avec la petite fille derrière ce hangar ? C'était un garçon demeurant de l'autre côté de la rue qui avait tout vu de sa fenêtre ; trop effrayé pour le dire à personne, c'est seulement le lendemain matin, en route vers l'école, qu'il en avait parlé à ses camarades. Mais alors, il fallait que ce soit un garçon de *leur* école : lequel ? Pour le moment, nul ne savait au juste qui avait lancé le premier mot de l'histoire. Pourquoi les agents n'avaient-ils pas retrouvé les cheveux de la petite fille, ses dents, ses vêtements ? Rien ne disait que ce n'était pas fait à présent ; ou plutôt, le monstre avait dû les cacher, ou même les emporter avec lui dans le cimetière. Mais justement, le cimetière ? Comment le garçon qui avait tout vu de sa fenêtre pouvait-il savoir que le monstre en venait, et qu'il y était retourné ? Parce que c'était la direction d'où il avait surgi et par où il avait disparu ; et puis d'abord, où un monstre aurait-il pu aller se cacher, sinon là-bas ?

La cloche avait sonné sur ces entrefaites, annonçant la reprise des classes. Dans celle de Bobbie, miss Schultz désespérée abandonna après vingt minutes de chuchotements et d'inattention générale. « A la fin, » s'écria-t-elle, « allez-vous me dire ce que vous avez tous, aujourd'hui ? »

Elle n'obtint aucune réponse. Cette affaire ne concernait qu'eux, les enfants. Pas les grandes personnes. Bobbie estimait toutefois qu'il aurait peut-être mieux valu tout dire à miss Schultz pour qu'elle puisse le répéter aux agents qui iraient au cimetière, débusqueraient le monstre et le tueraient. Il fit même passer à Jimmie Hayes un message conçu dans cet esprit, auquel Jimmie répondit par le même canal : « Des clous. Elle se ficherait de nous, elle dirait qu'on invente des histoires. Il faut qu'on y aille tous, *nous*. Tous ensemble, après la classe. »

Un cours de dessin venait ensuite — le bon moment pour faire circuler des messages. Jimmie s'y employa, et chacun trouva l'idée épatante. Il semblait du reste qu'on ait eu la même idée dans les autres divisions car, à peine la cloche sonnée, ce fut une véritable ruée vers la sortie. Chacun s'y donna le mot, si bien qu'au lieu de reprendre sagement le chemin de la maison, tout le monde prit d'un seul galop la direction du cimetière. Tout le monde, à l'exception de deux ou trois poules mouillées que leurs parents venaient chercher le soir et qui n'osèrent pas les ignorer.

Le vieux gardien voulut fermer la grille d'entrée, mais ses efforts n'arrêtèrent personne, certains des plus grands se faisant la courte échelle pour escalader le mur et hissant ensuite les plus petits à la force de poignets. Le cimetière fut parcouru en tous sens, les tombes piétinées, buissons et cyprès battus — le tout sans résultat. On ne trouva nulle part la moindre trace d'un monstre caché.

— « Mais, » demanda Mary, « comment pensiez-vous faire, vous qui n'étiez que des petits enfants sans armes, pour capturer un... un monstre bardé de fer ? »

— « On était assez nombreux, » répondit brièvement Bobbie. « On aurait pu le tenir à nous tous, et y en a un qui serait allé dire au gardien d'appeler les agents. Et puis, à la fin, il n'y avait pas que ceux de notre école. Les autres savaient, eux aussi, et ils sont arrivés après nous. Ils avaient mis plus longtemps parce qu'ils venaient de plus loin. Une fille a vu son cousin, même qu'il va dans une école à l'autre bout de la ville. »

— « Mais vous n'avez rien trouvé, n'est-ce pas ? » reprit Mary. Il lui vint aux lèvres d'insister doucement, de suggérer que ce résultat négatif montrait bien qu'il n'y avait rien dans le vieux cimetière... Alors elle vit les lèvres de Bobbie trembler, et elle ravala ses mots. Hystérie, épouvante collectives — autant de choses qui ne laissaient aucune place, aucune chance à la froide raison.

— « Il... il se cachait » chevrota la petite voix. « Il savait bien qu'on était là, nous tous, il entendait qu'on criait et qu'on courait partout, mais il restait caché sans rien dire !

» Et puis le vieux bonhomme a quand même appelé les agents, on lui avait pourtant pas dit, et les agents sont venus. Mais ils nous ont pas aidé à chercher, ils ont fait que nous empêcher et nous bousculer pour qu'on s'en aille. Et le monstre est resté sans bouger dans son trou, et il va encore sortir la nuit pour manger un autre petit enfant ! Alors, après j'ai couru très vite jusqu'à la maison, et puis... »

Une nouvelle crise de larmes noya les derniers mots, et Mary se hâta d'emmener Bobbie avec elle dans la cuisine où elle le laissa l'aider à préparer le déjeuner.

*
* *

Il fallut compter deux bonnes semaines avant que les esprits ne retrouvent leur calme.

Un psychiatre de la ville et le doyen de la chaire de psychologie de l'université furent priés de donner leurs avis sur cette incroyable histoire. Les deux chaînes de radiodiffusion locales ainsi que la station de télévision la plus proche leur impartirent un horaire, au cours duquel ils purent analyser les faits et conseiller les parents en connaissance de cause. Le journal de la ville ne demeura pas en reste, avec titres sensationnels à la une. Enfin les grandes chaînes d'Etat s'en mêlèrent, et le Monstre du Cimetière » devint dès lors un événement national. Bon nombre d'adultes parmi les plus influençables se laissèrent gagner par la terreur qui étreignait toujours les petits : on compta plusieurs cas d'admission en maison de santé, et il y eut même une mère de famille qui tenta de s'asphyxier au gaz avec ses trois enfants pour ne pas devenir la proie du monstre. Un cambrioleur trop malin qui n'avait rien trouvé de mieux que de s'affubler de griffes et de crocs postiches fut pris en flagrant délit de visite subreptice d'appartement et condamné au maximum par un juge indigné. Un homme de haute taille dont le seul tort était d'être appareillé de deux mains artificielles par suite d'accident, faillit se faire lyncher en traversant la ville et ne dut son salut qu'a l'intervention de la police.

Les écoles restèrent fermées toute la première semaine. Le commissaire voulut supprimer le cordon de police placé autour du cimetière et se vit contraint de le rétablir aussitôt devant l'avalanche de protestations qui mit le standard du bureau central sur les dents, émanant de parents pestant pour qu'on veille à la sécurité des enfants. De son côté, le Comité chargé des pourparlers en vue du déplacement du cimetière tint une réunion d'urgence et vota les crédits nécessaires à l'achat d'un terrain (dont les contribuables avaient jusque-là dénoncé le prix exorbitant) et aux mesures qui s'imposaient pour le transfert des restes des défunts.

Il va sans dire qu'une seconde perquisition, poussée jusque dans les moindres recoins, ne donna pas plus de résultats que la première. Les enquêteurs ne relevèrent aucune trace suspecte d'être ou de chose qui n'aurait pas dû se trouver parmi les tombes et les cyprès du vieux cimetière.

Et puis d'un seul coup, aussi soudainement qu'elle s'était allumée, la flambée d'épouvante s'éteignit. Quinze jours plus tard, les enfants « jouaient au monstre » à grands renforts de cris et de hurlements pour rire — et les parents n'étaient pas sans observer sur chaque frimousse un petit air étrangement content de soi. Enfin ce fut l'approche des fêtes de Noël, et le « jeu du monstre » lui-même fut abandonné.

*
* *

Depuis qu'il avait regagné le bidonville sordide dont les taudis s'alignaient au bord du fleuve, Tim Maginn vivait dans son habituel hébétement d'alcoolique. Il ronflait vautré sur l'amas de chiffons crasseux qu'il appelait un lit, et d'où il ne trouvait de loin en loin la force de se lever que pour aller mendier en titubant le prix d'une autre bouteille. Quand il avait faim, ce qui était rare, il criait à Tillie de lui faire cuire quelque chose. Lorsqu'il se rendit compte, après un temps très long, qu'elle ne répondait plus à aucun de ses appels, il éclata en blasphèmes et se traîna jusqu'au buffet. Il en exhuma un croûton de pain dur et un bout de fromage moisi mais encore mangeable, dont il ne fit qu'une bouchée avant de retourner s'écrouler sur sa couche.

... La sale petite cabocharde ! Valait pas mieux que sa guenuche de mère... Toujours partie à galvauder de droite ou de gauche, alors que son pauvre vieux père avait besoin d'elle... Une bonne rossée, à la laisser sur le carreau... quand il aurait remis la main dessus...

Tom Maginn se rendormit.

*
* *

Le cimetière était si vieux qu'on n'y enterrait plus personne depuis quelque vingt ou trente ans. Avant de pouvoir commencer le transfert, il fallait donc prendre toutes mesures légales vis-à-vis des représentants des familles qui n'étaient pas encore éteintes. Dans la section la plus ancienne, celle qui jouxtait le mur du fond, la plupart des pierres tombales s'étaient depuis longtemps effritées, ou leurs inscriptions effacées, et les noms portés sur les registres jaunis ne permirent de retrouver aucun parent survivant. Ce fut par là que les travaux commencèrent. Les ossements qui s'échappaient des cercueils vermoulus étaient rassemblés au fur et à mesure pour être réensevelis ultérieurement en fosse commune dans le nouveau cimetière.

Le vieux gardien, qui allait perdre sa place du fait du transfert, passait toutes ses journées au bord des trous où pelletaient les fossoyeurs municipaux. Il les agaçait, mais eux l'avaient pris en pitié et le laissaient regarder. Le vieil homme avait encore de bons yeux, et il se disait que certains des défunts dont on exhumait les restes pouvaient bien avoir été ensevelis jadis avec des bagues ou d'autres bijoux. Sa responsabilité était donc engagée. A supposer qu'un objet de cette sorte vînt à être déterré, il devait exiger qu'on le lui remette en dépôt, et que tel fossoyeur ne s'arroge pas le droit d'en faire sa trouvaille personnelle avant qu'on ait pu établir ou non à qui le bijou appartenait.

Ce fut donc lui qui repéra, dans la terre de surface que les fossoyeurs rejetaient d'une tombe demeurée longtemps à l'abandon, une étrange série de débris humains mélangés aux restes d'un cercueil pourri et à des haillons en lambeaux.

Il se remémora la fameuse journée, deux mois plus tôt, lorsqu'il avait été débordé par une ruée d'enfants épouvantés, et... Mais non, tout cela n'avait été qu'un vent de folie, c'était oublié, Dieu merci ! Il fallait qu'il devienne fou lui-même, pour donner soudain dans des idées pareilles !

Il poussa du pied les débris sous un buisson voisin.

*
* *

Dans le taudis au bord du fleuve, Tom Maginn sortait une fois de plus d'une longue période d'abrutissement éthylique. La suivante ne tardait d'ailleurs jamais, mais entre-temps il retrouvait quelque lucidité et une vision plus nette du monde extérieur. Ce qu'il vit, cette fois, ce fut la saleté, le désordre et le buffet vide.

— « Tillie ! » cria-t-il.

Pas de réponse. Il tituba jusqu'à la porte branlante, l'ouvrit. Le soleil se couchait, la rue était pleine de cris et de jeux d'enfants : l'école avait donc depuis longtemps relâché tout son monde. Maginn essaya de se rappeler quand il avait vu sa fille pour la dernière fois. Il lui restait comme un vague souvenir de s'être levé, à un autre moment... d'avoir appelé Tillie, qui n'avait pas répondu... Un gamin passa devant lui. Il l'attrapa par l'oreille. Le gosse se mit aussitôt à hurler et à se débattre.

— « Tais-toi, » grogna Maginn, « je vais pas te manger ! Tu saurais pas où est ma Tillie ? »

— « Lâchez-moi ! » pleurnicha le captif. « J'en sais rien, moi ! »

— « Tu l'as vue, aujourd'hui ? »

— « Non, et puis lâchez-moi ! »

Les autres enfants s'attroupèrent, attirés par les cris. Le gamin libéra son oreille d'une brusque secousse et fila à toutes jambes. Maginn interpella alors une fillette :

— « Et toi, t'aurais pas vu ma sacrée gamine, des fois ? »

La petite, prête à détaler au moindre geste, secoua la tête :

— « Ça fait des semaines qu'on la voit pas à l'école. »

— « Ohé, le vieux pochard ! » cria un des galopins planté à distance respectueuse, et auquel une autre voix s'empressa de faire écho : « Ohé, le vieux soûlard ! Chiche qu'elle a fichu le camp de chez toi ! »

Ce fut alors un chorus général autour de Maginn, cependant que le vieux fondait en larmes. Des larmes d'attendrissement sur lui-même, qui roulaient le long de ses joues noires de crasse et de barbe :

— « Sale petite gueuse ! la voilà partie, maintenant... La voilà qui abandonne son pauvre vieux père ! » Et il se laissa tomber en sanglotant sur le seuil de la baraque. Au comble de la jubilation, les enfants applaudirent. Mais ils se fatiguèrent vite du spectacle offert par l'ivrogne effondré devant sa porte : ils ne furent pas longs à s'égailler en quête d'autre chose.

Au bout d'un moment Maginn se releva et rentra en claquant la porte derrière lui. Si elle était partie, elle était partie... Tout comme sa gueuse de mère avant elle. Et après ? La belle affaire ! Il se débrouillerait bien sans elle, pour sûr... ah ! oui, pour sûr...

Il ne lui vint même pas à l'idée de signaler la disparition de Tillie.

*
* *

A 17 heures, les fossoyeurs déclarèrent la journée finie. Le vieux gardien se prépara à fermer les grilles (pelles et pioches étant déjà remisées dans sa loge) et à suivre le mouvement. Mais auparavant il prit le sac en gros papier dont il s'était servi pour apporter son déjeuner et clopina une dernière fois jusqu'à la tombe près du mur. Il dégagea doucement un à un les débris qu'il avait cachés sous le buisson et les glissa avec précaution dans le sac. Puis il rebroussa chemin vers la loge.

*
* *

Bobbie rentra pour déjeuner, et comme c'était samedi, il trouva son père également de retour. Ses parents déjà attablés échangeaient par-dessus les saucisses chaudes et le chou à la ravigote des idées pour le programme de leur week-end. Frazier se pencha en souriant vers la tête ébouriffée de son fils :

— « Et toi, qu'est-ce que tu as fabriqué de toute la matinée ? » demanda-t-il gaiement.

— « Oh ! j'ai juste joué avec Jimmie. » Bobbie lampa d'un trait la moitié de son verre de lait, négligea de s'essuyer la bouche, puis : « Dis donc, tu sais, le vieux bonhomme du cimetière ? Qu'est-ce qu'il est grincheux ! »

— « Le vieux Tim Wallace ? Il y était déjà quand j'avais ton âge. Je l'ai toujours trouvé bien gentil, moi. Qu'a-t-il donc fait ? »

— « Jimmie et moi on voulait faire des glissades sur le gros tas de terre à côté de la grille, et il a pas voulu. »

— « Il a bien fait ! Ces déblais auraient pu s'ébouler et vous blesser, voyons. »

— « Mais c'est pas ça qu'il a dit. Il a crié : Ouste, vous deux, autrement j'appelle le monstre ! »

Dick et Mary échangèrent un regard consterné.

— « Oh ! mon Dieu, non... » gémit la jeune femme, « cela ne va tout de même pas recommencer ? »

Mais cette fois, la seule réaction de Bobbie fut un grand sourire. « 'scuse-moi, s'il te plaît, » dit-il en rafiant une pleine poignée de gâteaux secs, « j'ai promis à Jimmie que j'irais chez lui tout de suite après déjeuner. »

— « A condition que tu sois revenu pour cinq heures, » rappela Mary.

— « T'en fais pas, m'man. Au revoir ! »

La porte de la rue claqua derrière lui. Déjà Dick était debout :

— « Sais-tu ce que je vais faire ? Je file là-bas tout de suite, et je te prie de croire que je vais lui sonner les cloches, moi, au vieux Tim ! A-t-on idée de remettre ça sur le tapis juste au moment où les gosses n'y pensent plus ? »

— « Tu as parfaitement raison, Dick. Tu m'attends ? Je t'accompagne. »

Tim Wallace se trouvait dans sa loge quand l'auto s'arrêta devant le cimetière. Il vint jusqu'à la grille à la rencontre des Frazier en se protégeant les yeux du soleil. Dick l'interpella :

— « Pourrions-nous vous dire deux mots, Mr. Wallace ? »

— « Pour sûr. Mais entrez donc, ici il fait trop chaud. Prenez la bonne chaise, madame. Qu'y a-t-il pour votre service? »

— « Je suis Mrs. Frazier, » répondit la jeune femme, « et voici mon mari. »

— « Content de vous connaître. »

— « Notre petit garçon est venu ici ce matin avec un de ses camarades, et il paraît que vous leur avez ordonné de s'en aller. »

— « C'était pas un endroit pour jouer, » grommela le vieil homme. « Grimper comme ça sur un tas de terre croulante, c'est diantrement dangereux. »

— « Vous avez fort bien fait, et je vous en suis reconnaissante. Pourtant... »

— « Où nous ne sommes plus d'accord, » intervint Dick, « c'est quand vous leur reparlez de cet épouvantail de monstre d'il y a trois mois. Dans l'intérêt même des petits, nous entendons que tout cela soit oublié pour de bon. »

Wallace lui coula un regard circonspect, en même temps qu'il esquissait un petit sourire bizarre :

— « Vous êtes de la police, ou quelque chose comme ça ? » demanda-t-il.

— « Evidemment non... Je suis ingénieur. Nous ne voulons pas que les enfants aient une nouvelle crise d'hystérie, c'est tout. »

— « Bon, bon, d'accord, » marmotta le gardien, « on n'en parlera plus... » Puis, levant à nouveau les yeux vers Dick et sa femme : « Vous voulez voir quelque chose de drôle ? « reprit-il à mi-voix.

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Des choses que j'ai trouvées... pendant qu'on ouvrait une tombe de la vieille section. »

Tout en parlant, Wallace se levait et gagnait le fond de sa loge, d'où il revint avec un sac à provisions en papier.

— « Dick... » Un rien. Une nuance indéfinissable dans la mine du vieux Tim, et dont Mary ressentait soudain comme un malaise physique. « Dick, je ne sais pas si... »

— « Oh ! ça ne vous fera pas de mal, madame... Ce n'est pas quelque chose de vivant. »

— « Si vous avez trouvé quoi que ce soit qui intéresse la police, » déclara Dick d'un ton ferme, « je vous conseille de le lui porter. »

— « Pour me faire traiter de fou ? Tenez, monsieur ! Vous qui êtes un ingénieur... un savant... regardez donc ça, un peu. »

Frazier adressa à sa femme un regard rassurant. Pauvre homme, songea Mary avec compassion, il n'a probablement plus toute sa tête. Après tant d'années au milieu de ce cimetière...

Le gardien sortait un à un les objets contenus dans le sac pour les déposer au fur et à mesure sur sa table en bois blanc. Des objets encore tout incrustés de terre humide, difficiles a bien identifier. Ce furent d'abord des morceaux de bois, provenant sans doute d'un très vieux cercueil ver-

moulu... Puis des lambeaux de tissu, qui avaient pu être des vêtements... Des esquilles de petits os — en quantité... Une poignée de cheveux bruns tout emmêlés, mais dont une partie était encore tressée, comme une natte de...

Un humérus, un tibia, une clavicule presque intacts... Une mâchoire inférieure brisée, mais entièrement garnie de ses dents — des petites dents en mauvais état...

— « Mon Dieu, c'est... C'est... » Un vertige fit chanceler Mary qui dut se cramponner à la table pour ne pas tomber. Dick l'entoura de son bras, la serra contre lui. Il était livide.

— « C'est ce que j'ai pensé moi aussi, » articula sombrement le vieil homme. « Tout ce qui reste d'une petite fille, pas vrai ? Attendez... j'ai pas fini. »

Un morceau de fer pointu mangé de rouille... D'autres ossements — des gros, ceux-là...

— « Et il y en a encore des tas comme ça là-bas, sous la terre, » précisa Wallace. « J'ai regardé. »

Cependant, Dick Frazier s'était ressaisi :

— « Allons, voyons, Mr. Wallace, » dit-il d'un ton jovial, « je conçois que notre visite et nos reproches au sujet des enfants vous aient contrarié, mais ce n'est pas une raison pour faire une peur pareille à ma femme ! Ce n'est rien, Mary : ces choses viennent tout simplement d'une des vieilles tombes qu'on est en train d'ouvrir, des tombes de gens morts et enterrés depuis cinquante ou soixante ans. »

— « Oui-da, vous croyez ? » rétorqua Wallace. « Et si je vous disais que j'ai trouvé tout ça quasiment à fleur de terre, sur le dessus d'un cercueil ? Les bouts de bois viennent du cercueil, nous sommes d'accord. Mais ça, dites voir un peu ce que c'est ? Cette chose en fer, qu'on dirait un croc de bête ? »

— « Comment voulez-vous que je sache ? Une pièce métallique du cercueil, peut-être. »

— « Ouais... et ces gros os — d'où viennent-ils, eux ? »

Mary eut un cri étouffé :

— « Dick ! Regarde ! »

Ensemble ils se penchèrent.

Des os énormes, plus gros que des débris humains, et tous, criblés de centaines de coups de dents.

Les petites traces de dents laissées par des enfants fous de rage.

(*Traduit par René Lathière.*)



Dialogue avec le robot

(*The quest for Saint Aquin*)

par ANTHONY BOUCHER

Il est peu fréquent que nos auteurs entreprennent de décrire le monde de l'avenir sous l'angle théologique. On se rappellera néanmoins, dans ce domaine, un curieux récit que nous publiâmes jadis : « Le gardien de la flamme » (*A canticle for Leibowitz*) *par Walter Miller* (*n*° 27).

La présente nouvelle aborde à son tour, dans une perspective inattendue, le thème du christianisme des temps futurs. Elle constitue à plusieurs égards une œuvre-référence. Ecrite il y a une dizaine d'années, elle figure parmi les histoires les plus célèbres de son auteur, Anthony Boucher, et les Américains la considèrent notamment comme l'une des plus belles histoires de robot qu'ait produit la science-fiction.

Par notre courrier, nous savons que « Fiction » *est lu même par des ecclésiastiques. Nous ne pensons pas que, malgré l'audace de son idée de base, ce récit puisse les choquer* (1).



L'ÉVÊQUE de Rome, Chef de la Sainte Eglise Catholique et Apostolique, Vicaire du Christ sur la Terre — le Pape, en un mot — chassa un cancrelat qui courait sur la table crasseuse, but une nouvelle gorgée de gros vin râpeux et continua :

— « A certains égards, Thomas, nous sommes plus forts actuellement qu'au temps où l'Eglise connaissait cette liberté et cette exaltation pour lesquelles nous prions encore après la Messe. Nous savons, comme on le savait jadis dans les Catacombes, que les brebis dont nous sommes les bergers sont véritablement nôtres, qu'elles appartiennent à notre Sainte Mère l'Eglise parce qu'elles croient en l'amour de l'homme pour l'homme sous l'œil paternel de Dieu, et non en la possibilité de réaliser leurs petites aspirations politiques ou leurs ambitions sociales. »

— « *Ni du désir de la chair, ni du désir de l'homme, mais de Dieu...* » murmura Thomas, citant Saint-Jean (2).

Le Pape hocha la tête. « En un sens nous renaissons dans le Christ, mais nous sommes bien peu nombreux encore, trop peu nombreux, même si nous incluons ces autres poignées d'hommes qui, sans adhérer à notre croyance, connaissent Dieu à travers les enseignements de Luther ou de Lao-Tseu, de Bouddha ou de Joseph Smith. Trop d'hommes s'acheminent

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Servez-m'en un doigt* » (n° 1); « *Exemplaires de presse* » (n° 17); « *Gandolphus* » (n° 55). En collaboration avec Miriam Allen deFord : « *Un monde aux cieux dormant* ».

(2) En Saint Jean (Prologue).

encore vers la mort sans qu'il leur soit prêché d'autre évangile que ce culte cynique du Moi instauré par la Technarchie. Et c'est pour cela, Thomas, que tu dois partir. »

— « Mais, Très Saint Père, » objecta Thomas, « à quoi bon les saints et les miracles, si ni la parole ni l'amour de Dieu ne peuvent amener les hommes à se convertir ? »

— « Je crois me rappeler que le propre Fils de Dieu eut jadis la même protestation, » soupira le Pape. « Mais pour illogique qu'elle puisse sembler, la nature humaine fait partie de Ses desseins, et nous devons y pourvoir. Si des signes, si des prodiges peuvent conduire les âmes vers Dieu, alors trouvons ces signes, trouvons ces prodiges. Et qui saurait mieux répondre à notre but que ce légendaire Aquin ? Va, Thomas : ne copie pas trop servilement l'esprit dubitatif de ton homonyme ; prépare-toi pour le long voyage. »

*
* *

Le Pape souleva la peau qui tenait lieu de porte et, suivi de Thomas renfrogné, passa dans la pièce voisine. Les heures d'ouverture permises étant depuis longtemps écoulées, la salle principale de la taverne était déserte. L'aubergiste au teint recuit secoua sa somnolence pour s'agenouiller et baiser l'anneau de la main que le Souverain Pontife lui tendait. Puis il se releva en se signant, non sans jeter un coup d'œil instinctif à la ronde — comme s'il avait risqué d'être surpris par un Commissaire au Loyalisme. D'un geste silencieux il indiqua une autre porte qui s'ouvrait dans le fond de la salle, et que les deux prélats franchirent.

Vers l'ouest, à la limite du village de pêcheurs, le murmure de l'océan prenait une douceur étrange. Vers le sud les étoiles scintillaient, mais au nord, dans la radiation persistante de ce qui avait été jadis San Francisco, leur éclat se faisait plus sombre.

— « Ta monture est là, » dit le Pape, et il y avait comme une note de gaieté dans sa voix.

— « Ma monture ? »

— « Il se peut que nous soyons aussi démunis et aussi persécutés que l'Eglise des premiers temps, mais nous pouvons le cas échéant obtenir de plus grands avantages de nos tyrans. Je t'ai procuré un robâne. Il m'a été donné par un des principaux Technarques qui, tel Nicodème, fait le bien en cachette. Il s'est converti secrètement — et justement, grâce à ce même Aquin dont tu vas rechercher la trace. »

De prime abord, ou aurait cru un inoffensif tas de bois mis à l'abri des intempéries. Thomas retira les peaux et apprécia le métal luisant des commandes du robâne. Ce fut en souriant qu'il rangea son maigre bagage dans les sacoches avant de se jucher sur la selle en caoutchouc mousse. La nuit était suffisamment claire : il put ainsi vérifier les coordonnées nécessaires sur sa carte et fournir les informations obtenues à la mémoire des appareils de contrôle électroniques.

Cependant, le silence nocturne s'emplit d'un murmure chuchoté en latin, et la main du Pape décrivit au-dessus de la tête de Thomas le symbole

éternel. Puis cette main se tendit vers celui qui partait — pour l'anneau à baiser, d'abord, et ensuite pour l'étreinte profonde de l'homme à l'ami qu'il ne verra peut-être jamais revenir.

Au moment où le robâne démarrait, Thomas regarda une dernière fois derrière lui. Le Pape retirait sagement l'anneau de son doigt pour le glisser dans le talon creux d'un de ses souliers.

Le voyageur leva précipitamment les yeux vers le ciel. Sur cet autel du moins, les cierges brûlaient toujours haut et clair pour la gloire de Dieu.

*
* *

C'était la première fois que Thomas utilisait un robâne, mais, tout en tenant compte de leurs insuffisances, il se sentait enclin à se fier aux réalisations de la Technarchie. Lorsqu'au bout de plusieurs kilomètres il eut acquis la certitude que les coordonnées avaient été correctement enregistrées par l'engin, il releva le dossier en caoutchouc mousse, récita l'office du soir (de tête, car le seul fait de posséder un bréviaire équivalait à une sentence de mort) et s'abandonna au sommeil.

Quand il se réveilla, le robâne longeait la zone dévastée qui s'étendait à l'est de la Baie. Jamais, grâce au moelleux de la selle, Thomas n'avait si bien dormi depuis des années. Il eut même quelque peine à faire taire en lui certain sentiment d'envie à l'égard des Technarques et du confort de leurs réalisations.

Il récita l'office du matin, déjeuna frugalement, et son premier soin fut ensuite d'examiner le robâne plus en détail. Il apprécia le jeu rapide des longues pattes articulées, si nécessaire depuis que les routes, au mieux aller, étaient réduites à l'état de pistes dans toutes les zones qui avaient échappé aux ravages ; les roues latérales, que l'on pouvait abaisser si l'état du sol le permettait ; mais surtout, il amira le renflement du métal noirci sous lequel était logé le cerveau électronique — cerveau qui enregistrait les ordres et les indications concernant les objectifs à atteindre, et qui décidait de lui-même en fonction de ces données fournies. Cerveau qui ne faisait de cette chose ni une bête (comme l'âne qu'avait monté jadis le Sauveur) ni une machine comme la jeep des ancêtres, mais un robot... un robâne.

Et soudain, une voix rompit le silence : « Alors que pensez-vous du voyage. » Thomas sursauta, regarda à droite, à gauche, derrière lui. Personne. Ces confins de la désolation demeuraient aussi vides de toute vie humaine qu'ils l'étaient de toute vie végétale. La voix reprit, impassible : « Eh quoi n'a-t-on pas enseigné aux prêtres de répondre quand on leur adresse poliment la parole. »

Voix monocorde, qui ne marquait aucune inflexion interrogative — chaque syllabe étant prononcée exactement sur le même niveau. Une résonance étrange, méca...

Thomas regarda avec ébahissement le bulbe en métal noirci : « Est-ce toi qui me parles ? » demanda-t-il.

— « Ha ha ha, » fit la voix en guise de rire. « Vous voilà sidéré n'est-ce pas. »

— « Quelque peu, » convint le voyageur. « Je croyais que seuls pouvaient parler les robots employés dans les services de renseignements des bibliothèques et autres organismes semblables ? »

— « Je suis un nouveau modèle le modèle-qui-fournit-une-conversation-distrayante-au-voyageur-lassé-de-la-monotonie-du-trajet. » Le robâne avait débité tout cela d'une seule traite, comme si ce slogan publicitaire était délivré en vrac par l'un de ses synapses binaires les plus simples.

— « Ma foi, » remarqua simplement Thomas, « il est bien vrai qu'on apprend chaque jour de nouvelles merveilles. »

— « Je ne suis pas une merveille je suis un robot très ordinaire. Vous ne vous connaissez pas beaucoup en robots n'est-il pas vrai. »

— « Je reconnais que je n'ai jamais étudié la question de très près, et j'avoue d'ailleurs que le principe robotique en général n'est pas sans me scandaliser. C'est presque comme si l'homme s'arrogeait la puissance de... » Thomas s'interrompit brusquement.

— « N'ayez crainte » fit la voix monocorde, « vous pouvez parler sans retenue car toutes données m'ont été fournies concernant votre vocation et le but de votre voyage. Il le fallait sans quoi je pourrais vous trahir sans le vouloir. »

Thomas sourit : « Sais-tu que cela peut être assez agréable ? Avoir un seul autre être à qui parler, en plus de son confesseur, sans crainte de trahison ? »

— « Un être » dit le robâne. « Ne craignez-vous pas de glisser dans des concepts hérétiques. »

— « Je t'accorde qu'il y a quelque difficulté à jorter un jugement exact sur toi, qui peux parler et penser sans pourtant avoir une âme. »

— « En êtes vous si certain. »

— « Bien sûr, que... Verrais-tu un inconvénient à ce que nous remettions la suite de notre entretien à plus tard ? J'aimerais méditer — m'adapter à la situation. »

— « Je ne demande pas mieux. Je n'ai pas à m'en soucier mais seulement à obéir ce qui revient à dire que je me soucie de tout ce que l'on me dit. Vraiment le langage qui m'a été inculqué prête à équivoque. »

— « Si nous allons encore longtemps de compagnie j'essaierai de t'apprendre le latin, » proposa Thomas. « Il me semble que tu préférerais cette langue morte. Sur ce, laisse-moi méditer. »

Le robâne obliquait automatiquement toujours plus à l'est, pour éviter la source permanente de radio-activité née jadis du premier cyclotron. Thomas laissa courir un doigt le long de sa veste : la combinaison des dix petits boutons et du gros provoquait une nouvelle mode, mais c'était plus sûr que de porter un chapelet, et les Commissaires au Loyalisme n'avaient pas encore pénétré le but utilitaire de cette apparente fantaisie.

Les Mystères Glorieux semblaient parfaitement convenir à l'épilogue éventuel de son aventure, qui pouvait être glorieuse — et pourtant, ses méditations l'entraînaient sans cesse ailleurs. Tout en murmurant ses ave, il songeait :

« Si le prophète Balaam s'entretenait avec son âne, je puis sûrement tout aussi bien converser avec mon robâne. Balaam... Il m'a toujours déconcerté. Ce n'était pas un Israélite, mais un fils de Moab, ce peuple qui adorait Baal et faisait la guerre au Peuple élu... et malgré cela, Balaam fut prophète du Seigneur. Il bénissait les Israélites quand on lui ordonnait de les maudire, et en guise de récompense, il fut tué par eux lors de leur victoire sur Moab... Toute cette histoire n'a ni queue, ni tête, ni morale. On croirait qu'elle est là uniquement pour nous dire qu'il y a dans les Plans Divins des éléments que nous ne comprendrons jamais... »

Il somnolait sur la selle, lorsque le robâne s'arrêta brusquement, en un prompt réflexe d'adaptation à des données extérieures qui ne lui avaient pas été fournies. Thomas tressaillit, cligna les yeux et vit une manière de colosse qui le regardait d'un air moins qu'aimable.

— « Zone habitée à deux kilomètres ! » aboya l'homme. « Si c'est là que vous allez, montrez votre laissez-passer. Sinon, du vent ! Faudra faire le tour. »

Alors seulement Thomas s'aperçut qu'ils se trouvaient sur une piste que l'on aurait à la rigueur pu appeler « route », et que le robâne avait abaissé ses roues latérales et replié ses pattes. « Nous... » commença-t-il puis, se reprenant aussitôt : « Non, je ne vais pas là-bas. Je continue simplement en direction des montagnes. Nous... Je ferai un détour. »

Le géant grogna un acquiescement. Il tournait déjà les talons quand une autre voix se fit entendre, venant de l'abri grossier aménagé au bord de la route :

— « Hé, Joe ! Rappelle-toi ce qu'on nous a dit, question des robânes ! »

Joe revint sur ses pas : « Ouais, il a raison... A ce qu'il paraît qu'un robâne serait tombé aux mains des Chrétiens. » Il cracha dans la poussière. « M'est avis que je ferais mieux de voir votre certificat de propriété. »

Du coup, Thomas sentit s'ajouter à ses autres doutes certains soupçons contraires à la charité chrétienne sur les mobiles du Nicodème anonyme qui avait omis de lui fournir un certificat. Il n'en fit pas moins semblant de se fouiller. Il appuya d'abord la main droite sur son front (comme s'il réfléchissait), feignit ensuite de tâter sa ceinture, puis porta la main à son épaule gauche et enfin à son épaule droite.

Le garde demeura impassible en voyant cette esquisse furtive du signe de croix. Puis il baissa la tête. Thomas suivit son regard et vit la poussière — où le pied de l'homme avait gauchement tracé les deux lignes courbes qu'emploient les enfants pour dessiner un poisson, renouvelant ainsi le calembour que les chrétiens des Catacombes utilisaient jadis comme symbole de leur foi. Mais déjà le colosse effaçait le signe tout en criant à son camarade : « Ça va Fred, c'est en règle ! » Et il ajouta : « Pouvez aller, monsieur. »

Le robâne attendit qu'ils fussent suffisamment éloignés avant d'approuver : « Bien joué vous feriez un bon agent secret. »

— « Comment as-tu pu voir ce qui s'est passé ? Tu n'as pas d'yeux. »

— « Facteur *psi* modifié. Beaucoup plus efficace. »

— « Mais alors... » Thomas hésita. « Est-ce à dire que tu lirais dans mes pensées ? »

— « Un peu seulement mais que cela ne vous tourmente pas. Ce que je puis lire ne m'intéresse pas tellement c'est ridicule. »

— « Merci toujours. »

— « Croire en Dieu peuh. » (C'était bien la première fois que le voyageur entendait prononcer cette interjection exactement comme on l'écrit). « J'ai un esprit logique parfaitement formé qui ne saurait donner dans de telles erreurs. »

Thomas sourit : « J'ai un ami qui est infaillible, lui aussi... mais seulement dans certains cas, et encore, uniquement parce que Dieu l'inspire. »

— « Nul être humain n'est infaillible. »

Thomas se sentit soudain un peu l'esprit du vénérable Jésuite qui lui avait enseigné la philosophie : « C'est donc, » dit-il, « que l'imperfection a été capable de créer la perfection ? »

— « Ne jouez pas sur les mots, » répliqua le robâne. « Ce n'est pas plus absurde que votre propre croyance selon laquelle Dieu qui est perfection aurait créé l'homme qui est imperfection. »

*
* *

Thomas regretta que son vieux maître ne fût pas là pour répondre comme il aurait fallu à ces derniers mots. En même temps il puisait quelque consolation dans ce fait qu'au total, le robâne n'avait cependant pas répondu à sa propre objection. « Je ne suis pas sûr, » dit-il, « que cet entretien corresponde bien à l'article conversation-distrayante-pour-voyageur-lassé-d'un-trajet-monotone. Brisons là. Parle-moi plutôt de ce en quoi croient les robots... si du moins ils ont foi en quelque chose. »

— « Nous croyons ce qu'on nous a inculqué. »

— « Mais vos cerveaux travaillent sur ces données. Il doit donc sûrement pour vous, s'en dégager des idées qui vous sont propres ? »

— « Oui parfois et si les données fournies sont imparfaites il peut en résulter des concepts très étranges. J'ai entendu parler d'un robot resté seul dans une station spatiale isolée qui adorait un Dieu des robots et n'aurait jamais voulu croire qu'il avait été créé par l'homme. »

— « Je suppose, » dit Thomas d'un ton rêveur, « qu'il s'était convaincu qu'on l'avait tout juste créé à notre image. Je suis heureux que nous... que les Technarques, du moins, se soient sagement contentés de fabriquer des robots utilitaires comme toi — chacun ayant une structure correspondant à son emploi, — et qu'il ne leur soit jamais venu à l'idée de reproduire la personne humaine elle-même. »

— « Ce ne serait pas logique. L'homme est une machine à tout faire qui ne se prête à aucun emploi défini et pourtant j'ai entendu dire qu'autrefois...»

Mais la voix monocorde s'interrompit brusquement à mi-phrase.

Ainsi, songea Thomas, les robots eux-mêmes peuvent avoir un idéal. Certains croient qu'il y eut jadis un super-robot fait à l'image de son

créateur, l'Homme. Toute une théologie robotique pouvait découler d'une telle conception...

Il eut soudain conscience de s'être encore une fois assoupi et d'être à nouveau réveillé par un arrêt brutal. Il regarda autour de lui. Ils avaient atteint le pied d'une montagne — celle indiquée sur la carte probablement — montagne jadis réservé au Démon, mais peut-être sanctifiée à présent outre mesure. Et toujours personne en vue.

— « Cela suffit, » déclara le robâne. « Me voici maintenant gris de poussière et couvert de bosses et je peux vous montrer comment rectifier mon compteur kilométrique. Vous pourrez vous restaurer et passer ici une bonne nuit après quoi nous rebrousserons chemin. »

Thomas pensa suffoquer. « Pardon, » protesta-t-il. « J'ai reçu pour mission de retrouver Aquin. Je dormirai tout aussi bien pendant que tu continueras de l'avant. » Et il ajouta avec égards : « Tu n'as besoin ni de repos ni de réparations, n'est-ce pas ? »

— « Evidemment non mais quelle est votre mission. »

— « Il faut que je retrouve Aquin, » répéta patiemment Thomas. « J'ignore les éléments qui t'ont été — comment dis-tu cela ? — inculqués. Toujours est-il que des récits sont venus à la connaissance du Saint Père concernant un homme d'une extrême sainteté qui vécut voici très longtemps dans cette région et qui... »

— « Je sais je sais je sais, » coupa le robâne. « Un homme dont la logique était telle que tous ceux qui l'avaient écouté se convertissaient au Catholicisme soit dit en passant que n'aurais-je pas donné pour pouvoir discuter un peu avec lui un homme dont le tombeau secret est devenu un lieu de pèlerinage et où les miracles sont nombreux à commencer par le plus grand signe de sainteté savoir que son corps a été préservé de la corruption or dans la conjoncture actuelle il vous faut des miracles et des prodiges pour convaincre les hommes. »



Thomas fronça les sourcils. Enoncé d'un tel ton monocorde dépourvu de chaleur humaine, tout cela semblait soudain hideusement irrévérencieux, artificiel. A entendre le Pape parler d'Aquin, on voyait briller la gloire d'un homme de Dieu sur terre — l'éloquence d'un Saint Jean Chrysostome, la force de persuasion de Saint Thomas d'Aquin, le verbe poétique de Saint Jean de la Croix... et par-dessus tout, ce miracle physique que le Seigneur n'accorde qu'à un petit nombre de ses saints : cette conservation surnaturelle de la chair... « car tu ne souffriras pas de te voir redevenir pourriture... »

Maintenant que le robâne venait de parler, on ne voyait plus qu'un amuseur de foires à la recherche d'un phénomène pour attirer les badauds...

— « Votre mission n'est pas de retrouver Aquin, » reprit la voix, « mais de rendre compte que vous l'avez retrouvé. Alors votre ami qui est infaillible à l'occasion pourra en assez bonne conscience le canoniser et proclamer un nouveau miracle et nombreux seront ceux qui se conver-

tiront et plus forte sera la foi de vos brebis. En ces temps où les voyages sont longs et pénibles qui irait en pèlerinage pour s'apercevoir qu'il n'existe pas plus d'Aquin que de Dieu. »

— « La foi ne peut reposer sur l'imposture, » répondit fermement Thomas.

— « Non. Je ne veux pas dire non un point c'est tout. Je veux dire non point d'interrogation avec une inflexion ironique. Cette difficulté sémantique devait certainement avoir été surmontée dans le cas de ce parfait... »

Encore une fois le robâne laissa une phrase en suspens, mais avant que Thomas ait pu placer un mot, il continua : « Qu'importe que ce soit un petit mensonge qui ramène les hommes à la Religion si une fois rendus ils croient en ce que vous estimez être les vérités premières. C'est la relation que l'on fait qui compte et non la découverte. Pour confortable que je sois vous êtes déjà fatigué, très fatigué de voyager, vous souffrez de mille petites douleurs musculaires résultant d'une position assise prolongée dont vous n'avez pas l'habitude et avec les meilleures intentions du monde je serai contraint de vous faire mener un train cahotique qui ira de mal en pis à mesure que je gravirai la montagne et que je devrai régler la longueur de mes pattes disproportionnellement entre elles mais en fonction de la pente. Vous souffrirez deux fois plus dans cette dernière partie du voyage que vous n'avez déjà souffert. Le fait même que vous ne cherchez pas à m'interrompre prouve que vous ne dites pas non, n'est-il pas vrai. Vous savez très bien que la seule conduite raisonnable à tenir est de vous étendre sur le sol pour dormir un peu et de rebrousser chemin demain matin ou mieux de vous reposer ici quarante-huit heures afin que la durée du voyage paraisse plus vraisemblable. Vous pourrez alors rendre compte de votre mission et... »

Du fond de son esprit engourdi par la somnolence, Thomas gémit les trois noms : « Jésus, Marie, Joseph ! » et peu à peu, à travers ces replis les plus secrets de son être, s'infiltrait l'idée que cette voix monocorde, dénuée de toute vibration humaine, servait admirablement des fins hypnotiques.

— « *Retro me, Satanas !* » s'écria-t-il. Et il ajouta : « Gravis la montagne. C'est un ordre et tu dois obéir. »

— « J'obéirai mais qu'avez-vous dit avant. »

— « Excuse-moi. Il faudra que je commence à t'apprendre le latin. »

Le hameau perdu dans la montagne était trop insignifiant pour qu'on l'eût classé zone habitée et qu'on eût jugé bon d'y installer un poste de surveillance et de contrôle des laissez-passer. Du moins y trouvait-on une sorte d'auberge.

Lorsqu'il mit pied à terre, Thomas commença vraiment à comprendre le bien-fondé de ce qui lui avait été dit sur les mille petites douleurs musculaires. Mais il s'efforça de n'en laisser paraître que le moins possible, ne se sentant pas d'humeur à donner au facteur *psi* modifié l'occasion de formuler le concept : « Qu'est-ce que je vous avais dit. »

La serveuse était de toute évidence une métisse américano-martienne. La robuste capacité thoracique des Martiens et le généreux développement mammaire propre à la race américaine avaient donné un croisement très spectaculaire. Le sourire de la fille était tout (et même vraisemblablement un peu plus) que ce qu'un étranger pouvait lui demander ; elle montra d'ailleurs beaucoup d'empressement à faire le prompt service d'un repas mangeable — et aussi à fournir avec un luxe de détails le peu de renseignements qu'il y avait à donner sur la petite colonie montagnarde.

Mais elle n'eut aucune réaction quand Thomas, d'un geste distrait, disposa deux couteaux en croix sur la table.

Son repas terminé, et tout en étendant ses jambes lasses, le voyageur revit en pensé le buste et les seins de la jolie fille. D'un point de vue purement moral, intellectuel, s'entend — comme un symbole de la nature extraordinaire de ses origines. Quelle meilleure preuve de la sollicitude de Dieu pour Ses créatures, que ces deux races pouvant se féconder mutuellement malgré des millions et des millions de kilomètres de distance !

Et pourtant le fait demeurait que le fruit de telles unions, comme cette fille, n'apportait que stérilité aux deux races — détail qui s'était avéré d'utilité et de grand profit pour certains trafiquants interplanétaires dont on taisait le nom. Et qu'est-ce qu'un tel fait nous enseignait des Vues de Dieu ?

Thomas se rappela brusquement qu'il n'avait pas encore récité son office du matin.

*
* *

La nuit tombait quand il rejoignit le robâne demeuré à la porte de l'auberge. Il avait beau se répéter qu'il ne fallait pas trop espérer d'un premier jour, il restait, sans raison valable, sous le coup d'une profonde déception. Les miracles, songeait-il, devraient mettre moins de temps à soulever les âmes.

Il connaissait ces villages rejetés au bord du monde, où échouaient tous ceux qui n'étaient d'aucune utilité à la Technarchie, ou qui n'avaient que trop de raisons de s'en souvenir. La civilisation de l'Empire Technarchique, qui avait atteint un si haut niveau technique, n'existait que dans quelques grands centres métropolitains disséminés sur les trois planètes, à proximité des principaux points d'explosions. Partout ailleurs, fuyant les zones de dévastation totale, errants, métis et révoltés stagnaient dans une vie végétative d'un anachronisme qui les laissait à dix siècles de distance, groupés en hameaux où l'on pouvait rester un an sans voir le moindre Commissaire au Loyalisme — encore qu'avertis par des sources mystérieuses (ici, Thomas repensa au facteur psi modifié), les Commissaires ne manquassent jamais d'arriver en nombre dans tel ou tel village dont les habitants manifestaient le moindre progrès technique inattendu.

Thomas avait parlé à des abrutis, à des paresseux ; il s'était entretenu avec des hommes de bon sens, et avec d'autres que possédait la colère. Mais aucun de tous ceux-là n'avait répondu à ses signes furtifs de recon-

naissance, et dans aucun cas il ne s'était hasardé à poser une question où serait apparu le nom d'Aquin.

— « Avez vous quelque espoir, » dit le robâne qui ajouta : « point d'interrogation. »

— « Je me demande si tu fais bien de m'adresser la parole ainsi en public, » fit Thomas avec une pointe d'impatience. « Je doute que ces villageois sachent à quoi s'en tenir sur les robots parlants. »

— « En ce cas ce serait une occasion de le leur apprendre. Mais si cela vous gêne vous pouvez m'ordonner de me taire. »

— « Je suis las, » soupira Thomas, « trop las pour éprouver encore une gêne quelconque. Mais pour répondre à ton point d'interrogation : non. Pas le moindre espoir. Point d'exclamation. »

— « Nous rebrousserons chemin dès ce soir alors. »

— « J'espère que tu penses cela avec un point d'interrogation. En tout cas, je te réponds... » (Thomas hésita) « je te réponds non. N'importe comment, je crois qu'il est bon que nous passions la nuit ici. Les gens viennent toujours à l'auberge, le soir : peut-être sera-ce pour moi l'occasion de soulever des sujets intéressants. »

— « Ha ha ha. »

— « Est-ce un rire ? »

— « Je voulais vous faire comprendre que j'ai apprécié le sel de votre jeu de mots. »

— « Quel jeu de mots ? »

— « Nous avons eu tous les deux la même idée. Selon les canons de l'esthétique humanoïde cette fille d'auberge est très séduisante et elle est un sujet digne d'être soulevé. »

— « Prends garde ! Tu sais très bien que ce n'est pas à cela que je pensais. Tu sais que je suis un... » Thomas s'arrêta court, conscient de l'imprudence qu'il y aurait à prononcer à haute voix le mot *prêtre*.

— « Et vous vous savez parfaitement bien que le célibat du clergé est affaire de discipline non de dogme. Sous le pontificat même de votre Pape actuel des prêtres appartenant à d'autres rites comme le rite bizantin ou le rite anglican sont dispensés de ce vœu. Et même à l'intérieur du rite romain auquel vous appartenez il y eut des époques où le célibat des ecclésiastiques n'était pas pris au sérieux même par les princes de l'église. Vous êtes las vous avez besoin du délassement de l'esprit et du corps vous avez besoin de tendresse et de chaleur. Car n'est il pas écrit dans le livre du prophète Isaïe Tressaillez de joie avec elle afin que vous soyez allaités et rassasiés à la mamelle de ses consolations et n'est il pas... » (1)

— « Enfer ! » Une colère soudaine emportait Thomas. « Arrête-toi avant de citer le Cantique des Cantiques, ce chant qui est uniquement une allégorie, ainsi, du moins, qu'on me l'a toujours dit au séminaire ! »

— « Voyez à quel point vous êtes faible et humain puisque je vous ai amené à blasphémer moi simple robot. »

---

(1) Livre d'Isaïe, Chap. LXVI.

— « *Distinguo,* » ergota Thomas. « J'ai dit *enfer :* ce n'est donc pas le nom de *mon* Créateur que j'ai invoqué en vain. » Et ce fut l'esprit plus léger qu'il entra dans l'auberge. Il se sentait momentanément content de lui... et nettement déconcerté par l'étendue et la variété des éléments qui semblaient avoir été « inculqués » au robâne.

Jamais, par la suite, il ne put se souvenir exactement de ce qu'il advint au cours de la soirée.

Il ne fait aucun doute qu'il était exaspéré — contre le robâne, contre l'objet de son voyage, contre lui-même — et que ce fut cet état d'exaspération qui le porta à boire tant de gros vin du pays. Pas plus qu'il ne saurait faire de doute que son extrême fatigue physique précipita de façon inattendue les effets de ces libations répétées.

Il eut des éclairs de lucidité. A un certain moment il répandait le contenu de son verre sur sa veste en songeant : « Quelle chance que le port des vêtements cléricaux soit interdit, et qu'ainsi nul ne puisse s'apercevoir du déshonneur d'un prélat ! » Plus tard, il prêtait l'oreille à un couplet obscène de la fameuse rengaine « *Une combinaison spatiale pour deux* », puis il interrompait le braillard pour entonner à pleine voix des extraits du *Cantique des Cantiques* en latin.

Plus tard encore ses lèvres goûtaient la tiédeur d'autres lèvres, en même temps qu'il sentait le fourmillement de ses doigts au contact de la chair américano-martienne. Mais là, il ne put jamais avoir de certitude. Il ne sut jamais s'il surgissait vraiment d'un souvenir ou d'un rêve, issu des œuvres d'Astaroth, qui avait commencé à s'emparer de lui.

Il ne sut pas davantage lequel de ses gestes symboliques il dut ébaucher si lourdement en braillant, au point de soulever autour de lui une marée d'allégresse : « Ah ! le sacré N... de D... de bougre de Chrétien ! » Mais il se souvint de s'être demandé sur le moment pourquoi ceux qui faisaient le plus profession d'athéisme étaient les mêmes qui avaient recours au nom de Dieu pour blasphémer.

Alors commença pour Thomas la souffrance.

Il ne sut jamais si, oui ou non, une bouche avait effleuré ses lèvres, mais il ne fit aucun doute qu'une avalanche de coups de poings les écrasa. Il ne sut jamais si ses doigts avaient réellement caressé des seins, mais ils furent certainement écrasés par de lourds talons. Il y eut aussi un visage hilare au-dessus duquel se balançait un escabeau qui retomba pour lui briser deux côtes... et un autre visage encore, tout dégouttant du vin qui coulait d'une bouteille brandie... une bouteille où passa comme un éclair le reflet de la chandelle quand le bras s'abattit...

Ensuite plus rien, jusqu'au moment où il prit conscience du fossé, de l'aube et du froid. Un froid mordant, car tous ses vêtements lui avaient été arrachés, de même qu'une bonne partie de sa peau. Il était incapable du moindre geste. Il ne pouvait que rester là, étendu de tout son long, et regarder la route.

Il les vit passer, tous ceux auxquels il avait parlé la veille — et qui lui avaient témoigné de l'amitié. Il les vit tous regarder furtivement dans sa direction et détourner aussitôt les yeux. Il vit venir la serveuse, qui ne

se donna même pas la peine de regarder : elle savait, elle, ce qu'il y avait dans le fossé.

Aucune trace du robâne. Thomas essaya de concentrer ses pensées, de les projeter à distance, se raccrochant à l'ultime espoir du facteur *psi.*

Un homme qu'il n'avait encore rencontré nulle part dans le village passait à son tour. Ses doigts couraient le long de son manteau que fermaient dix petits boutons, et un plus gros. Ses lèvres remuaient.

Il vit le fossé. Il eut un instant d'hésitation, jeta un bref coup d'œil à la ronde — et quelque part à proximité, un rire épais retentit.

Le Chrétien se hâta de poursuivre son chemin en continuant d'égrener dévotieusement le chapelet-boutons.

Les yeux de Thomas se fermèrent...

Ils se rouvrirent sur une vision de petite chambre très propre. Ils allèrent des murs en bois mal équarri aux couvertures rustiques mais chaudes sous lesquelles gisait Thomas, puis rencontrèrent le sourire d'un visage basané qui se penchait sur le lit.

— « On se sent mieux maintenant ? » articula une voix au timbre grave. « Oui, je sais : vous voulez me demander « Où suis-je ? » tout en vous rendant compte de l'absurdité d'une telle question. Vous êtes à l'auberge. Dans l'unique bonne chambre que l'on y peut trouver. »

— « Je ne puis me permettre... » commença Thomas — et il se souvint qu'il ne pouvait strictement plus rien se permettre. On l'avait dépouillé de tout ce qu'il possédait, y compris du maigre pécule qu'il gardait sur lui en cas d'urgence.

— « Ne vous souciez de rien, » reprit la voix grave. « Pour le moment, c'est moi qui paie. Cela vous dirait-il de manger un peu maintenant ? »

— « Un petit hareng... peut-être... » L'instant d'après, Thomas s'était rendormi.

Quand il se réveilla la seconde fois, il vit une tasse de café fumant posée à côté de lui. Une tasse bien réelle, comme il put aussitôt le constater, et aussi la voix grave qui disait, sur un ton d'excuse : « Des sandwiches. C'est tout ce que l'on peut trouver aujourd'hui à l'auberge. »

Ce ne fut qu'au deuxième que Thomas s'arrêta entre deux bouchées pour se rendre compte de ce qu'il dévorait : du porc de marais, un de ses mets préférés. Il mâcha plus lentement, savourant la viande fumée, et tendait la main vers un troisième sandwich quand l'homme au teint basané intervint : « Je crois que vous avez assez mangé comme cela pour l'instant. Vous aurez le reste plus tard. »

— « Mais vous... Vous n'en voulez pas ? »

— « Non, merci. Ils sont tous au porc de marais. »

De vagues réminiscences traversèrent l'esprit endolori de Thomas. Le porc de marais vénusien est un ruminant... Ses sabots ne sont pas fendus... Que lui avait-on appris jadis, déjà, au sujet de la Loi mosaïque, de certaines prescriptions alimentaires ? N'était-ce pas dans le Lévitique...

— « *Treef,* » dit l'homme, comme s'il avait suivi les pensées du blessé.

— « Pardon ? »

— « Viande interdite. »

Thomas le regarda avec effarement : « Vous reconnaissez devant moi que vous êtes un Juif orthodoxe ? Mais, qui vous dit que je ne suis pas un Commissaire ? »

— « Croyez-moi, j'ai confiance en vous. Quand je vous ai ramené ici, vous étiez très mal en point. J'ai fait sortir tous les autres car je n'étais pas sûr d'eux, et préférais qu'ils n'entendissent pas ce que vous disiez... mon Révérend, » ajouta l'homme d'une voix très douce.

— « Je ne... » Les mots s'étranglaient dans la gorge de Thomas. « Je ne mérite pas votre bonté. J'ai bu, je me suis couvert de fange, j'ai traîné mon sacerdoce dans la boue. Quand je me suis retrouvé là-bas, gisant au fond de ce fossé, je n'ai même pas songé à prier. J'ai... que Dieu me pardonne ! j'ai mis mon seul espoir dans le facteur *psi* modifié d'un robâne ! »

— « Et c'est Dieu qui vous est venu en aide, » répondit simplement le Juif. « Ou du moins, c'est Lui qui m'a permis de vous secourir. »

— « Alors que les autres passaient leur chemin, » gémit Thomas. « Tous, y compris l'homme qui disait son chapelet. Lui, il est passé sans même s'arrêter — et c'est vous qui vous êtes penché sur moi... vous, le bon Samaritain. »

Le Juif esquissa une petite grimace : « S'il y a bien une chose que je ne suis pas, c'est un Samaritain, croyez-moi. Pour l'instant vous n'avez qu'à dormir encore, vous reposer. De mon côté je vais tâcher de retrouver votre robâne... et l'autre chose aussi. »

Il sortit sur ces derniers mots, avant que Thomas ait pu lui demander de quoi il voulait parler.

Ce même jour, le Juif (il s'appelait Abraham) vint annoncer un peu plus tard que le robâne était en lieu sûr, à l'abri des intempéries derrière l'auberge. Apparemment, il avait eu assez de bon sens pour ne pas effrayer l'homme en essayant d'engager la conversation.

Quant à « l'autre chose », ce fut le lendemain seulement qu'Abraham en reparla.

— « Croyez-moi, mon Révérend, » dit-il avec bonté. « Cela fait deux nuits que je vous veille, et il ne reste guère de choses que j'ignore encore de vous et du but dans lequel vous êtes venu jusqu'ici. Or, il y a des Chrétiens qui habitent au village. Je les connais comme ils me connaissent, et nous nous faisons mutuellement confiance. Si les Juifs sont toujours détestés ce n'est plus, Dieu soit loué, par ceux qui adorent le même Créateur. De sorte que je leur ai exposé votre cas. » Et Abraham ajouta, avec un petit sourire : « L'un d'eux est devenu tout rouge. »

— « Dieu lui a pardonné, » murmura Thomas. « Des gens étaient là, tout près... les mêmes qui m'avaient dépouillé. Pouvait-on espérer qu'il irait risquer sa vie pour la mienne ? »

— « Si je me souviens bien, c'est précisément ce que votre Messie espérait, Lui. Mais qui cherche à se faire remarquer ? Enfin, maintenant qu'ils savent qui vous êtes, ils désirent vous venir en aide. Voyez plutôt : voici une carte qu'ils m'ont chargé de vous remettre. Le chemin est roide, malaisé, semé d'obstacles, et il est heureux que vous ayez ce robâne. Eux,

ils ne vous demandent qu'une faveur : lors de votre retour, voudrez-vous les entendre en confession et leur dire la Messe ? Il existe une caverne non loin d'ici où l'on peut se réunir en sécurité. »

— « Naturellement ! Et vos amis... vous ont-ils parlé d'Aquin ? »

Le Juif hésita longtemps avant de répondre. « Oui... » dit-il enfin.

— « Et ?... »

— « Croyez-moi, mon ami, je n'en sais pas plus. Il paraît que c'est un miracle — qui les aide à conserver leur foi vivante en eux. Après tout, notre propre foi, à nous Juifs... a très longtemps vécu de miracles, de prodiges vieux de trois mille ans, sinon davantage. Et il est possible que si j'avais entendu Aquin lui-même... »

— « Vous voulez bien que je prie pour vous ? » demanda Thomas. « Que je prie pour vous avec les prières de ma foi ? »

Abraham sourit : « Priez de toutes les forces que vous allez retrouver, mon Révérend. »

***

La blessure de ses côtes encore mal ressoudées fit durement souffrir Thomas lorsqu'il se hissa sur la selle en caoutchouc mousse. Le robâne attendit patiemment d'être réglé d'après les coordonnées fournies par la carte. De même, il attendit de se trouver assez loin du village pour prendre la parole :

— « Au total vous voilà maintenant complètement tiré d'affaire. »

— « Que veux-tu dire ? »

— « Dès que nous serons redescendus de la montagne vous n'aurez simplement qu'à passer chez un Commissaire. Vous dénoncerez le Juif et du coup votre nom sera noté comme celui d'un fidèle serviteur de la Technarchie sans que vous ayez eu à toucher à un seul cheveu d'une seule de vos brebis. »

Thomas eut un grognement de mépris : « Tu te trompes, Satan ! Ce que tu dis là est inconcevable, et tu n'arriveras même pas à me tenter. »

— « J'ai eu plus de chance avec les seins de la serveuse n'est ce pas. Votre Dieu l'a dit l'esprit est consentant mais la chair faible. »

— « Et pour l'instant, » répliqua Thomas, « la chair est trop faible pour se laisser émouvoir, même par des tentations charnelles. N'use pas ta salive en vain... ou ce qui t'en tient lieu. »

Sans un mot de plus, ils continuèrent leur ascension. Le chemin indiqué par les coordonnées n'était qu'une piste sinueuse, à peine tracée, ce qui de toute évidence était voulu pour égarer les recherches d'un éventuel Commissaire.

Soudain, Thomas fut brutalement arraché à la récitation de son chapelet (sur les boutons d'un manteau offert par le Chrétien qui était d'abord passé sans s'arrêter). En même temps, le voyageur ne put réprimer une exclamation d'effroi en voyant sa monture s'engager au plus épais des broussailles.

— « Ce sont les coordonnées, » déclara le robâne, laconique.

Thomas se compara un moment au petit homme de la comptine, qui est tombé dans un fourré de ronces dont les épines lui ont arraché les yeux. Puis les buissons disparurent. Il vit alors un étroit boyau humide qui s'enfonçait en pleine roche, et dans lequel le robâne lui-même semblait avoir maintenant de la peine à progresser.

Enfin ils arrivèrent à une petite caverne, haute de quatre mètres, large de dix — et là, au centre de cette grotte, sur un grossier catafalque de pierre, gisait un corps humain en parfait état de conservation.

Gémissant sous le coup de poignard de ses côtes brisées, Thomas se laissa glisser à terre, s'agenouilla et fit monter vers le Ciel une muette action de grâces. Il sourit en regardant le robâne, souhaitant que le facteur psi puisse faire la juste part de la compassion et du triomphe qui entraient dans ce sourire.

Et puis, s'approchant plus près du gisant, une expression de doute se peignit sur son visage. Autant pour lui-même que pour le robâne, il murmura : « Dans les procès de canonisation, la coutume voulait jadis que l'on donne la parole à l'avocat du diable, dont le rôle était de soulever tous les doutes possibles quant au bien-fondé de la demande. »

— « Voilà un rôle qui vous conviendrait à merveille Thomas. »

— « Si cela était, je présenterais des objections au sujet des cavernes. Certaines grottes ont la propriété spéciale de conserver les corps, par une sorte de momification des chairs... »

Le robâne s'était rapproché lui aussi du catafalque. Il dit : « Inutile de vous inquiéter à ce sujet le corps n'est pas momifié. »

Thomas ne put réprimer un sourire : « Est-ce le facteur psi qui peut si bien te renseigner sur ce point ? »

— « Non mais je vais vous montrer pourquoi Aquin n'a pu être momifié. »

Ce disant, le robâne leva une de ses pattes antérieures, et son sabot retomba brutalement sur la main droite du gisant. Thomas poussa un cri d'horreur devant le geste sacrilège... et s'interrompit, regardant stupidement la main écrasée.

Car il ne voyait aucune trace de sang, aucune trace de liquide précieux. Aucune trace, même, de chair meurtrie. Rien que la peau déchirée, qui laissait voir à présent un faisceau compliqué de tubes en matière plastique, de fils métalliques...

Le silence qui suivit dura longtemps. « Il était préférable que vous sachiez, » dit enfin le robâne. « Mais seulement vous naturellement. »

— « Et dire... » suffoqua Thomas, « et dire que ce saint tant recherché, tant espéré n'était que l'objet de *ton* idéal... le seul robot, l'unique robot parfait construit à l'image de l'homme. »

— « Son constructeur est mort et ses secrets ont été perdus mais peu importe nous les retrouverons. »

— « Tout cela pour rien... pour moins que rien... Pour un « miracle » fabriqué de toutes pièces par la Technarchie. »

— « Aquin est mort entendez mort entre guillemets parce qu'il souffrait d'un défaut mécanique et qu'il n'a pas osé se faire réparer car il aurait été

ainsi obligé de révéler sa vraie nature. Mais tout cela il n'y a que vous qui le saurez. Vous direz que vous avez retrouvé le corps d'Aquin intact et qu'il est imputrescible. Ce sera la vérité rien que la vérité et si ce n'est pas toute la vérité je vous demande bien qui ira s'en soucier. Laissez votre ami infaillible utiliser le rapport que vous lui ferez il vous en saura gré je vous le garantis. »

— « Esprit Saint, accordez-moi la grâce et la sagesse... » supplia Thomas.

— « Votre mission est accomplie et nous allons rebrousser chemin désormais l'Eglise va s'épanouir et votre Dieu gagner des adorateurs en foules pour chanter Ses louanges à Ses oreilles inexistantes. »

— « Le diable t'emporte ! » proféra Thomas. « Et ce serait bien ma malédiction si tu possédais une âme à damner ! »

— « Vous êtes certain que je n'en ai pas point d'interrogation. »

— « Je sais qui tu es. Tu es le démon en vérité, l'Esprit du Mal qui rôde de par le monde et cherche à perdre les hommes. Tu es la Chose des Ténèbres. Tu es un robot purement fonctionnel, tu as été conçu et instruit pour me tenter, et le sceau apposé sur tes pièces est celui du Tourmenteur ! »

— « Non pour te tenter, » répondit le robâne. « Non pour te perdre. Pour te guider et te sauver. Nos calculatrices les plus perfectionnées ont établi qu'il y a cinquante et une virgule cinq chances sur cent pour que dans vingt ans d'ici tu succèdes au Pape actuel. Si je puis t'enseigner la sagesse et te faire voir le côté pratique de tes actes cette probabilité pourra atteindre le chiffre de quatre vingt dix sept virgule deux soit la quasi certitude. Ne souhaites tu donc pas voir l'Eglise guidée puisque tu te sais capable de la gouverner. Si tu avoues l'échec de ta mission tu perdras l'estime de ton ami qui tu le reconnais toi même est faillible en de nombreuses occasions. Tu perdras les avantages de position et de contacts établis qui peuvent te conduire jusqu'à la pourpre cardinalice même si tu ne peux jamais la revêtir sous la Technarchie et de là à... »

— « Arrête ! » Le visage, le regard de Thomas s'illuminaient soudain d'un éclat que le facteur psi n'y avait jamais encore détecté. « Ne vois-tu pas qu'il faut prendre le problème par l'autre bout ? *Voici* le triomphe ! *Voici* l'aboutissement parfait de mes recherches ! »

La patte du robâne effleura la main détériorée. « Ceci point d'interrogation. »

— « Ceci, oui — ton idéal *à toi,* cette perfection dont tu rêvais. Or, qu'est-il résulté de cette perfection ? Ce cerveau d'une logique si parfaite — ce cerveau propre à tout, et non limité à une seule fonction comme est le tien — ce cerveau a su qu'il avait été créé par l'homme, et la raison l'a inéluctablement amené à croire que l'homme lui-même était créature de Dieu. Il a vu que son devoir le liait à l'homme son constructeur — et au-delà de l'homme, à Dieu son Créateur. Son devoir était de convaincre l'homme de ses erreurs, de magnifier la gloire de Dieu. Et par la seule force de son raisonnement parfait, il se convertit ! »

Et Thomas continua, se parlant à lui-même : « Je m'explique maintenant

ce nom d'Aquin. Nous avons connu jadis Thomas d'Aquin, le Docteur Angélique, le dialecticien consommé de la religion. Ses œuvres ont été perdues, mais on doit sûrement pouvoir en retrouver copie quelque part. Nous pourrons dès lors enseigner à nos jeunes générations comment pousser toujours plus loin cette dialectique. Nous nous sommes trop longtemps reposés sur la foi seule, alors que nous ne vivons plus en une époque de foi. Nous devons faire appel à la raison, et Aquin nous a montré qu'une raison parfaite ne peut mener l'homme qu'à Dieu ! »

— « Raison de plus en ce cas pour que tu augmentes tes chances d'accéder à la Tiare afin de réaliser ce programme. Remets-toi en selle nous allons partir et en cours de route je t'apprendrai deux ou trois petites choses qui t'aideront à réaliser certains... »

— « Non, » refusa Thomas. « Je n'ai pas la force d'âme de Saint Paul qui pouvait se faire gloire de ses imperfections et se réjouir qu'on lui eût donné un suppôt de Satan contre qui lutter. Non, je prierai plutôt avec mon Sauveur : « Ne nous induis pas en tentation. » Je ne suis pas sans me connaître. Je suis faible, assailli par le doute — et toi, tu es très habile. Va-t'en. Je retrouverai seul mon chemin. »

— « Tu es malade. Tu es blessé et tu souffres. Tu ne pourras jamais revenir par tes propres moyens tu as besoin de mon aide. Tu n'as qu'un mot à dire si tu le veux et je ne te dirai plus rien. Il importe pour l'Eglise que tu retournes sain et sauf auprès du Pape tu ne peux faire passer ta propre personne avant l'intérêt de l'Eglise. »

— « Va-t'en ! » cria Thomas. « Va-t'en retrouver Nicodème... ou Judas ! C'est un ordre. Obéis. »

— « Tu ne crois pas n'est ce pas que j'étais vraiment conditionné pour exécuter tes ordres. J'attendrai au village. Si tu peux seulement arriver jusque là tu te réjouiras de me voir. »

Le piétinement lourd du robâne se perdit peu à peu dans le boyau creusé en pleine roche. Dès que le dernier écho se fut éteint, Thomas tomba à genoux au pied du catafalque, auprès de celui dans lequel il lui était presque impossible de ne pas voir désormais Saint Aquin le Robot.

*
* *

La douleur de la chair meurtrie, la souffrance des côtes brisées se faisaient torture. Le retour, seul à travers la montagne, allait être une épreuve atroce...

Ses prières, comme dit le psaume, s'élevaient tels des nuages d'encens, et aussi vagues, aussi imprécises que ces volutes. Mais à travers toutes ses pensées jaillissait le cri qui avait retenti jadis à Césarée de Philippe, le cri du père de l'enfant possédé :

Je crois, Seigneur ! Venez au secours de mon manque de foi ! (1)

(1) En Saint Marc, Chap. IX.

(Traduit par René Lathière.)

Témoignage perdu

(No évidence)

par VICTORIA LINCOLN

Victoria Lincoln est une romancière littéraire cotée aux U.S.A., et dont le conte ci-dessous représente l'unique incursion dans le domaine du fantastique. Il s'agit d'une variation fraîche et touchante sur le thème du double.



Le plus drôle de l'histoire, c'est que pendant les vingt ans qui suivirent la nuit où il s'était rencontré lui-même, en fait jusqu'à l'été durant lequel commencèrent la toux et les cauchemars, Charley Johnson s'était beaucoup moins soucié de tout cela qu'on ne l'aurait pensé.

Au début, il avait naturellement supposé que toute cette affaire n'était qu'un rêve, une hallucination d'ivrogne. Après tout, c'est facile de refuser de croire l'impossible. Par la suite, après avoir ressenti un choc en recevant une première lettre de lui-même, une lettre de sa propre écriture, postée en Irlande, qui réclamait de l'argent, eh bien, il s'était contenté d'accepter la situation.

Il n'aurait su dire pourquoi il le prenait ainsi. C'était étonnant ; plus étonnant en un sens que les faits eux-mêmes : mais c'était ainsi. Son esprit avait d'abord eu un sursaut, puis il s'était contenté, avec un déclic, de déclarer calmement : « Nom de D..., alors c'était bien ça » ; et ce fut tout.

D'ailleurs, il n'y eut pas beaucoup de ces lettres, à vrai dire. Pas plus de quatre ou cinq au cours de ces vingt ans ; aucune d'elles ne lui avait infligé autre chose qu'une émotion modérée, raisonnable même, étant donné les circonstances.

Du reste, en apparence, c'était terminé, cela n'avait aucune intention de reparaître ou de lui causer des ennuis. Toutes les lettres venaient de Leith. L'Ile d'Emeraude. Quel diable d'endroit où revenir pour une partie de moi-même, pensait-il, se souvenant d'une enfance pleine de courants d'air, de foyers enfumés, de mégères querelleuses et de nourriture insuffisante. Maintes fois, même à l'orphelinat de Chicago, il avait béni feu Tante Belle de l'avoir sorti de là, quand sa mère se fut tuée à force de boire.

Bon, c'était ainsi. Au début il n'y croyait pas. Et puis, une fois admis que c'était une drôle d'histoire et qu'il était difficile de s'y habituer, il n'y a pas de doute qu'il s'était senti très bien depuis que c'était arrivé — mieux qu'il ne s'était jamais senti auparavant. Et il se portait réellement mieux.

Les gens le remarquaient. Il les avait bien eus, disaient-ils, à voir comment il avait réussi, un gosse mal fichu comme il était. Et lui d'en rire et de dire : « Oh ! bien, la prohibition, on en était tous... » Il ne se tracassait même pas quand sa femme disait : « Je voudrais bien que tu ne travailles pas si dur, Charley. Tu sais, tu es en train de devenir terriblement d'un seul bloc. » Parce que, en fait, avant cette nuit-là, ç'avait toujours été pour lui la grosse difficulté, d'être en somme, une personnalité si complètement partagée en *deux* blocs.

Non que cela eût été tellement manifeste depuis ce jour où, à l'âge de quatre ans, il avait noyé le chat. Il ne pourrait jamais l'oublier. Il avait pleuré en essayant, jusqu'au dernier miaou, jusqu'au dernier gargouillement, de se dire que ce n'était qu'un jeu, et qu'il allait l'en sortir à la fin, la pauvre bête ; tout en sachant que la partie de lui-même qui voulait le noyer était bien décidée et ne se laisserait pas faire, cette fois.

Non, ce n'avait jamais plus été aussi net. Il y avait seulement chez lui des colères noires (« A coup sûr, il y a des moments où ce gosse n'est plus lui-même... ») et des crises où il faisait éclater de rire une salle entière sans savoir ce qu'il allait dire la seconde d'après. Et puis des accès où il faisait des tableaux. Il savait toujours dessiner, en esquisses nettes de dessinateur professionnel, tout ce que l'on plaçait devant lui ; il était même capable de faire un portrait assez ressemblant ; mais ces tableaux, c'était autre chose. En un sens, ils étaient bien meilleurs, aurait-on pu dire, et en un autre sens, bien pires ; la moitié n'était même pas tracée, le reste était aigu et inégal, et pourtant, ils avaient quelque chose, même si ce quelque chose n'avait d'autre effet que de vous faire mettre les toiles en boule et les jeter à la poubelle.

Mais le pire, ce n'était ni les colères ni les accès de drôlerie, ni les tableaux étranges, mais tout simplement le temps éternel qu'il mettait toujours à se décider.

— « Ah ! ça suffit, Charley, » avait-il un jour déclaré à voix haute, « nous savons parfaitement ce qu'il en est, tous les deux. »

Les amis qui l'avaient entendu trouvèrent cela très drôle. Il se passa des années avant qu'ils laissent tomber l'incident dans l'oubli. Des années, en fait, après la nuit où se produisit la chose qui devait tout changer.

C'était pendant la prohibition. Charley en était à son premier emploi dans l'usine à bois dont il devait devenir par la suite directeur général. Marie avait déjà jeté son dévolu sur lui, dès cette époque. Elle avait des lunettes et méprisait cordialement les gens qui offensaient la grammaire ; mais elle avait un belle poitrine et son père était le cousin germain du patron. Mais ce soir-là, elle se trouvait avoir un rhume, aussi il sortit seul. Et Dieu sait ce que l'on faisait passer pour du gin, à cette époque.

Il avait dans sa poche un morceau de charbon qu'il avait utilisé à l'usine cet après-midi-là, pour marquer des pièces de bois, et sans s'en être aperçu, il se retrouva en train de dessiner sur le mur. Ce n'était guère qu'un fouillis de lignes hachées, et pourtant on voyait que c'était une harde de chevaux sauvages galopant, avec un feu derrière eux. Le type à qui appartenait le local venait de dépenser une petite fortune pour le

faire décorer, et il était furieux. Il les jeta tous dehors. Seulement, avant de partir, Charley se débrouilla pour mettre à gauche un litron de ce maudit gin fabriqué dans une baignoire et pour le cacher sous son pardessus.

Il l'avait l'intention de le partager avec la bande, mais dès qu'ils furent dehors, ils se mirent à se bagarrer, et il constata tout à coup qu'il était parti tout seul et s'était arrêté derrière un poteau indicateur, à la limite de la ville. Il y avait un peu de neige sur le sol, et il faisait froid.

Il s'assit et se mit à boire sérieusement. Quand il leva les yeux et vit en face de lui sa propre image, il ne s'en inquiéta pas.

« Bon Dieu, » pensa-t-il, « ça y est, je vois double. »

Ce fut un peu plus tard, après une nouvelle lampée, qu'il lui vint à l'esprit que quand on voit double, en général, on ne s'inclut pas soi-même dans le tableau.

Il était éclairé par les faibles premières lueurs de l'aube. Il se laissa aller contre le poteau et contempla son double.

« Bon Dieu, » pensa-t-il bizarrement, « ce petit type trapu, mais c'est bien *moi.* »

Et tout à coup, il fut dégrisé, abominablement malade, mais dégrisé.

— « Fiche le camp, » dit-il.

Et son double le regarda.

— « Je m'en vais, » dit l'autre. « Crois-tu que j'aie besoin qu'on m'en supplie ? Il y a assez longtemps que j'attends ce moment. »

Et il séloigna, titubant un brin, l'air de quelqu'un qui s'en est jeté plusieurs au-dessus de la ligne de flottaison, et pourtant l'air plutôt fanfaron.

*
* *

Quand Charley s'éveilla, à peu près une heure plus tard, il vit des pas sur la neige. C'étaient les siens, qui se dirigeaient vers l'endroit où il était encore pelotonné ; et puis il y avait encore ses propres traces, commençant à une bonne enjambée de lui, formant des cercles, se recouvrant, comme s'il était resté tout près à attendre quelque chose, et puis se dirigeant tout droit vers la route. Charley les regarda.

— « Je ne suis pas ivre, en ce moment, » dit-il. Puis il se mit à vomir et se rendormit.

Quand il s'éveilla, la neige avait fondu.

Il rentra en ville par le premier bus et se fit admettre à l'hôpital, pour quelque chose qui fut inscrit dans les registres comme une pneumonie à virus. Il resta inconscient près d'une semaine, mais quand il revint à lui, il se sentit très bien. A la fin de l'année, non seulement il avait épousé Marie, mais encore il en était venu à avoir du respect pour son langage châtié, et même à chercher à l'imiter.

Son avancement dans sa société fut lent mais régulier. Quand arriva la première lettre, il était plus qu'en mesure de faire face à ce qui lui était demandé.

Pourtant c'était bizarre qu'il ait accepté l'arrivée de cette lettre avec tant de calme.

— « Qu'est-ce que c'est que cette enveloppe que tu t'envoies à toi-même, et qui vient d'Irlande ? » lui demanda sa femme en la lui tendant. Il avait toujours eu une écriture très remarquable, moitié lettres d'imprimerie, avec des espacements marqués entre les syllabes. Et bien qu'il ait tout de suite su ce que c'était, son esprit n'avait eu nulle révolte, et il n'avait pas trouvé difficile de contrôler sa voix tout en fourrant la lettre non décachetée dans une poche intérieure.

— « Simplement le catalogue d'un grossiste pour la boîte, » dit-il, et il attendit qu'elle lui demande où il avait trouvé cette drôle d'enveloppe en papier mince. Mais elle ne posa pas de question. C'était une femme qui manquait au plus haut point de curiosité et de sens de l'observation.

Il s'en alla dans la salle de bains et verrouilla la porte. La lettre était brève et sans fioritures. L'autre l'informait que la femme avec laquelle il vivait était enceinte et avait été renvoyée de son travail. Quant à lui, il ne trouvait de travail qu'au jour le jour, et pas assez, parce qu'il avait une sale réputation d'ivrogne. D'autre part, ses poumons se portaient assez mal depuis qu'ils s'étaient tous deux séparés. Deux cent cinquante unités assureraient la nourriture et le loyer jusqu'à ce que sa bonne femme puisse rentrer en circulation.

C'était tout. Ni excuses ni menaces. Seulement la lettre qu'il tenait en main, prouvant qu'une chose qui ne pouvait se produire s'était bel et bien produite. Il la déchira et s'apprêta à la jeter dans les toilettes, puis eut une meilleure idée et la remit dans sa poche de veste. Le lendemain il la porta à la banque et loua un coffre individuel. Un jour, il aurait peut-être besoin de recourir à la loi, on ne pouvait savoir ce que l'autre allait faire ; et ce serait diablement ennuyeux si, en essayant d'y recourir, il finissait dans une maison de fous. La lettre était une preuve, n'est-ce pas ? Sûrement, un bon graphologue saurait que c'était une preuve.

Pourtant, la précaution était inutile. En vingt ans, il ne reçut que quatre autres lettres, et aucune ne risquait de lui causer d'ennuis. Il — l'autre — était pauvre, mais il semblait s'en accommoder, une fois rentré à Leith. Le mari de sa bonne femme mourut, et ils se marièrent. Le gosse était mort-né. De temps en temps il vendait un dessin à un journal local. Il suivait des cours du soir dans un école d'art et apprenait à faire de la gravure sur bois. La dernière lettre ne parlait que de ça.

« *C'est mon seul travail, c'est tout pour moi maintenant, Charley. C'était dur de te quitter, dur de vivre comme je l'ai fait, mais maintenant que je sais pourquoi, je ne m'en plains pas. Ces gravures, je les ai faites sur le même plan qu'une vieille danse macabre, et elles montrent tous les moyens dont nous nous servons pour nous tuer, nous-mêmes et les autres. De l'ivrognerie à la guerre, tout est là. Je n'ai jamais su trouver mes mots, mais je suis diablement sûr que je peux le graver dans le bois.*

» *Si seulement mes poumons veulent bien tenir le coup jusqu'à ce qu'elles soient terminées, ils m'ont déjà fait cracher le sang. Si tu vois un*

moyen de m'envoyer quelque chose pour que moi et ma bonne femme nous puissions passer l'hiver au chaud et au sec. Te souviens-tu de ce dessin que nous avions fait sur le mur, le feu et les chevaux qui galopaient ? Ça sera un peu comme ça. Comment m'exprimer, Charley, pour que tu saisisses de quoi ça va avoir l'air, comment cela montre le désespoir ? Eh bien, tu te souviens comme tu te sentais le jour où nous avons noyé le chat, tous les deux ? »

Sa demande était malencontreusement présentée. Charley Johnson n'avait jamais, au niveau de la conscience tout au moins, été très imaginatif, et il n'avait guère de mémoire ; mais il s'était toujours rappelé ce chat. Il avait réellement eu de l'affection pour ce fichu chat.

— « Qu'il aille au diable, » dit-il tout haut. « Ce micmac n'a ni queue ni tête, mais si c'est à ça que ressemblent ses gravures, plus tôt ses poumons le lâcheront, mieux ce sera. »

Il ne mit pas la lettre dans le coffre avec les autres. Il l'emporta partout avec lui toute la journée, et le soir, quand il se retrouva seul, il barra l'adresse et inscrivit sur l'enveloppe, d'une écriture féminine un peu tremblée : « *Décédé. Retour à l'envoyeur.* » Puis il la recacheta avec du papier collant et la porta à la boîte à lettres au coin. Il se sentit soulagé d'un poids en entendant le cliquetis de la boîte. Quand il rentra chez lui, il riait.

Sa femme était dans l'entrée.

— « Qu'est-ce qui te fait rire, Charley ? »

Il lui donna une tape amicale. « Je me sens bien. Je viens d'en finir avec une histoire.

— « Toi, » dit-elle avec affection.

Dix jours plus tard, pour la première fois, il cria en dormant. Et par la suite, il n'y eut pas une nuit sans que survînt le rêve.

*
* *

Toujours le même. La pièce était froide, le feu fumait. Le ciseau se faisait de plus en plus froid dans sa main ; son bras lui faisait mal, jusque dans l'épaule. Et la femme au visage blême et aux cheveux noirs pendant en mèches était toujours penchée au-dessus de lui, le suppliant de s'arrêter, de laisser son travail, d'aller se coucher.

— « Ah ! Dieu te pardonne, » disait-elle. « Tu vois donc pas que c'est un vrai péché, cette chose pour quoi t'es en train de te tuer ? Ah ! que Dieu t'aide, c'est une terrible chose qui est dans ta tête. »

Jusque-là, Charley avait toujours oublié ses rêves, et même ceux-ci, il ne se les rappelait que vaguement. Il vaquait à ses affaires avec sa bonne humeur constante, il jouait chaque jour au golf, bien que maintenant, vers les derniers trous, il se fatiguât et sentît une douleur déraisonnable dans les bras et dans la poitrine.

— « Il faut ralentir, » dit-il. « Ce vieux bonhomme n'est plus ce qu'il était. »

Et puis il se mit à tousser pendant son sommeil. Il se fit examiner par

un médecin, mais celui-ci ne trouva rien. Il tenta de dormir appuyé sur des oreillers, mais cela n'y changea rien. Il déménagea dans la chambre d'amis pour que Marie pût dormir, mais même ainsi il l'éveillait et l'empêchait de se rendormir. Elle avait peur, aussi, parce qu'elle ne parvenait pas à l'éveiller de cette toux de cauchemar, même en lui passant un gant de toilette trempé d'eau froide sur la figure.

Et un matin, au petit déjeuner, elle se mit à pleurer.

— « Tu as été épouvantable, cette nuit, » dit-elle.

Il la regarda, elle et sa tête bien coiffée par un coiffeur, et son visage d'enfant, décomposé. Avec les années, il en était venu à l'aimer beaucoup.

— « Pauvre petit, j'ai encore toussé ? »

— « Tu as parlé dans ton sommeil. »

Il sourit, la taquinant, mais gentiment.

— « Et c'était pire ? » »

Elle parla très lentement, un peu lointaine, comme si elle se souvenait d'une histoire qu'on lui avait racontée, une histoire extrêmement terrifiante, et qui pourtant ne la concernait pas personnellement.

— « Tu avais un accent nettement plus irlandais, » dit-elle, « comme tu devais l'avoir quand tu étais enfant, je pense. Et tu avais l'air un peu ivre, aussi, et faible... comme si tu étais malade. Et tes yeux étaient ouverts, mais ne voyaient pas. Comme des yeux morts. »

— « Bon, et qu'est-ce que je disais ? »

— « Tu as dit : *Je ne peux pas mourir avant que ce soit fait. Il faut que cela reste au monde, après moi, comme un témoignage.* »

Il rit à nouveau, essayant toujours de la détourner de cela en la taquinant.

— « C'est tout ? A voir ta figure, on aurait cru que je t'avais révélé ma vie amoureuse. »

Elle n'eut pas l'air de l'avoir entendu. Elle ôta ses lunettes et nettoya lentement les verres avec sa serviette tout en parlant. Sa voix était toujours la même, basse et lointaine, et chargée de cette même terreur impersonnelle.

— « J'ai dit : *Témoignage de quoi, Charley ?* et tu as répondu : *Désespoir, désespoir... Nous sommes les chevaux chassés par la panique et nous sommes aussi le feu. Voilà le témoignage. J'ai été libéré de cet imbécile, j'ai été envoyé en ce monde pour le sauver de la confusion de l'espérance. Il ne faut pas qu'il arrive quelque chose à ces choses, entends-tu ? On les trouvera en leur temps. Elles feront leur ouvrage. Elles détruiront l'espérance humaine.* »

Il la regarda, stupéfait.

— « Comment diable te souviens-tu d'un laïus pareil ? »

Et elle le regarda en face.

— « Charley, écoute. Je sais que tu as été un enfant sauvage, pour ainsi dire. Ecoute, s'il y a quelque chose que tu aies fait jadis, quelque chose de terrible, quelque chose que tu te sentes incapable de dire à qui que ce soit... Je t'aimerais toujours, Charley. »

C'était ridicule et touchant. Il la taquina, parce qu'il ne voyait rien d'autre à faire.

— « Eh bien, une fois, quand j'étais gosse, j'ai noyé un chat. »

— « Oh ! Charley, ne te moque pas de moi. » Mais elle avait réussi à en sortir, elle s'était mise à rire elle-même un peu. « Bien sûr, cela n'a aucun sens, ce matin, avec le soleil qui brille... cette histoire de chevaux. Oh ! Charley, quand je regarde ta bonne figure *honnête...* »

*
* *

Mais quand il fut seul, il sentit que le rêve, ou quelque chose qui en faisait partie, commençait à venir à lui. Et ce jour-là, à l'heure du déjeuner, il alla à la banque y toucher un chèque, puis à la poste envoyer un mandat en Irlande. Et cet après-midi-là, quand un ami lui demanda pourquoi il avait les coins de la bouche qui tombaient, il fit son premier bon mot en vingt ans.

— « Je ne sais pas, » dit-il, « j'avais un peu, comment dirais-je, pitié de moi-même. »

Cette nuit-là il rêva encore, pour la dernière fois.

Il était couché dans le lit de la chambre enfumée et pleine de courants d'air, et la femme le regardait.

— « Il est passé, » dit-elle, « avec ses pauvres yeux grands ouverts qui regardent, il est passé, Dieu ait pitié de lui. »

Il tenta de parler, de dire : « Je suis vivant, je vous vois, je vous entends, je ne suis pas mort. »

Mais ses lèvres et ses yeux refusaient de bouger. Aucun effort, si terrible soit-il, ne pouvait faire changer cet air de pitié profonde et calme sur le visage livide penché au-dessus de lui. »

Elle se détourna et alla vers le poêle. Elle tisonna le feu.

« Pauvre âme, » murmura-t-elle. « Pauvre âme tourmentée. Que Dieu lui donne le repos, où qu'il soit. Il a été bon pour moi, aussi, même quand sa pauvre tête l'a complètement lâché. »

Elle secoua la tête. Il n'y avait pas de chagrin dans son regard, rien que du soulagement et de la tendresse. Elle le regardait comme une mère peut regarder un enfant malade qui est enfin tombé dans un sommeil bienfaisant.

« Au moins, je suis restée avec lui jusqu'à la fin, » dit-elle, « même quand il ne disait pas un mot compréhensible de toute la journée et se contentait de creuser son bois.

Une fois de plus il fit un effort terrible, surhumain, pour remuer les lèvres et les yeux.

Elle, elle souriait.

« Ah ! » murmura-t-elle. « C'est bizarre, certaines gens, comme ça n'a pas de sens de les aimer. Comme si ç'avait été mon propre gosse dont j'avais à m'occuper, c'était. Et il est passé. »

Et calmement, l'air presque absent, comme si ce qu'elle faisait n'avait

pas d'importance, elle commença à jeter les copeaux et les planches ensemble dans le feu.

« Je peux aussi bien essayer de rendre cet endroit à peu près décent avant qu'on vienne pour lui, » dit-elle. « Y mettre un peu d'ordre. Il ne s'en souciera plus maintenant, la pauvre âme. Plus maintenant. »

* * *

Bien que le rêve fût terminé, Charley Johnson ne s'éveilla pas avant le matin.

— « Tu as passé une bonne nuit, » dit Marie au petit déjeuner. « Tu n'as pas toussé, ni rien. »

— « J'en suis bien content, » répondit-il. Mais sa voix était neutre et sans vie.

Il n'avait pas de raison de douter de la véracité du rêve dont il se souvenait si parfaitement, dans tous les détails, de façon terrifiante. Il n'alla pas au bureau, mais à la banque, il ouvrit le coffre et sortit les lettres. Il se dirigea vers la limite de la ville, arrêta sa voiture et les brûla sans les relire, sur le bord de la route.

Puis il remonta en voiture.

Il regardait droit devant lui, à travers le pare-brise, et parlait tout haut.

— « Cela n'aurait pas dû arriver, » dit-il tranquillement, « rien de tout cela. Maintenant, ce n'est pas arrivé. Maintenant, si cela continue à me tracasser, si je suis un jour assez dingue pour essayer d'en parler, j'irai là où vont les dingues, et il n'y aura pas de mal de fait. »



Il mit la voiture en route et retourna à son bureau. Il était étonné de constater qu'il se sentait bien, mieux en fait qu'il ne s'était senti pendant des mois. La fatigue douloureuse avait totalement quitté son bras et son épaule, sa poitrine avait cessé de lui faire mal. Mais tout en se sentant considérablement soulagé, et parfaitement à son aise physiquement, il avait toujours l'air grave ; son sourire conventionnel d'homme facile à vivre ne lui était pas encore revenu.

C'est toujours une expérience faite pour vous donner de la gravité, que de se rendre compte qu'on est à moitié mort.

(Traduit par Anne Merlin.)



Le Yoreille

par PIERRE VÉRY

Pierre Véry est surtout connu pour être l'auteur d'une trentaine de « romans de mystère », qualificatif qu'il préfère à celui de « romans policiers ». Nul n'ignore ces réussites, consacrées par l'écran, que sont par exemple « L'assassinat du père Noël », « Les disparus de Saint-Agil » *ou* « Goupi Mains-Rouges » (*récemment réédité par le Club du Livre Policier avec son complément,* « Goupi Mains-Rouges à Paris »). *Pour Pierre Véry, le roman policier est une sorte de conte de fées moderne, prétexte au déploiement de la poésie et du fantasque. Son sens du merveilleux l'a même poussé à écrire de purs romans fantastiques, tels que* « Le meneur de jeu » *ou l'inoubliable* « Pays sans étoiles ».

Le récit que vous allez lire constitue un événement, car c'est la première incursion de Véry dans le domaine de la science-fiction — genre qu'il a traité, il fallait s'y attendre, à sa manière habituelle, c'est-à-dire avec une fantaisie toute personnelle (teintée d'une gravité sous-jacente) et un attrayant parfum de mystère.



GRAND-PAPA SYDNEY n'avait plus sa tête. On n'allait pas le tuer pour si peu ! C'était de son âge : il trottinait allégrement vers son cent quatre-vingt-neuvième anniversaire. (On pouvait le conserver encore une bonne vingtaine d'années, en en prenant soin.)

Pour la troisième fois ce mois-ci, il s'était offert une fugue, à un train d'enfer, à bord de son fauteuil à moteur. (Il n'allait jamais bien loin ; une « Guêpe » du Service de Récupération des Vieillards et des Bébés Errants le rattrapait toujours avant qu'il eût eu le temps d'abattre plus d'une ou deux centaines de milles.)

Classique manie ambulatoire des vieux. On réglait la note de frais, on grondait grand-papa, on l'envoyait au coin et on lui faisait honte devant les intimes ; il jurait (sans en penser un traître mot) de ne jamais plus recommencer à jouer les grands-pères terribles.

Mais voilà que maintenant grand-papa Sydney se mettait à avoir des hallucinations.

D'abord, la Guitare.

Ensuite, l'Epouvantail.

Et, ce matin, la Tulipe.

« Hallucinations » : c'était du moins ce qu'avait d'abord pensé la famille LaFontaine, de Milkeewhiskoff, U. R. S. S. A. (dans le très Vieux Temps : Milwaukee, Wisconsin, U. S. A.).

Puis, brusquement, sur un mot du gamin Buster, les LaFontaine avaient

regardé la tulipe d'un autre œil. Ils l'avaient contemplée avec horreur. Avec épouvante.

Qui eut pu imaginer qu'une chose aussi ravissante, aussi innocente qu'une tulipe jaune et orange, posée sur la jupe vert jade d'une fillette de Hollande belle comme une petite sainte et tenant dans sa main gauche trois autres tulipes, pût provoquer un tel sentiment de terreur et de répulsion ?

Une simple tulipe — peinte au Très Vieux Temps, avec de la couleur, sur une toile, par un nommé Frans Hals...

Seulement était-ce bien une tulipe ?

Etait-ce *vraiment* une tulipe ?

Ou si c'était... Si c'était le... (mais mieux vaut ne pas prononcer ce nom).

Tout était venu de ces peintures : le dada de grand-papa Sydney.

Il avait longtemps couru la planète, au titre d'Interprète Itinérant pour le Bureau Intermondial des Contacts. « Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu », assuraient ceux du Très Vieux Temps. Sydney LaFontaine avait effectivement beaucoup « retenu » : près de quatre cents toiles qu'il avait choisies dans ces bâtisses nommées « musées », au Très Vieux Temps, sur l'intérêt desquelles, ma foi, on se perdait en conjectures et que l'on détruisait systématiquement.

Il avait ramené à Milkeewhiskoff ces « reliques » (c'était son mot) et en avait accroché le plus qu'il avait pu : toutes les murailles dégoulinaient de couleurs.

Perché sur son fauteuil motorisé (cinq vitesses, marche arrière, bien entendu, et embrayage automatique), il passait son temps à rouler au pas devant ses tableaux et à murmurer en bavottant d'attendrissement les noms des responsables de ces peinturlures. (Il les appelait des « Maîtres ».) Vinci, Bernard Buffet, Michel-Ange, Botticelli, Van Dongen, Greco, Goya, Dupont, Rembrandt, Picasso, Bosch, Durand, Renoir, Gauguin, Dubois, Cézanne, Salvador Dali, etc. Des fainéants qui ne devaient savoir que faire de leurs dix doigts, réellement !

— Quand il décédera, on brûlera ces nids à poussière avec lui, en l'incinérant ! » faisait avec indulgence sa bru : Arabella, une superbe créature dans la plénitude de sa féminité et de sa séduction : elle n'avait que quatre-vingt-douze printemps.

Mais ce matin, donc, s'était produit l'incident de la tulipe.

Grand-papa Sydney ameute la tribu des LaFontaine au complet et la traîne devant la toile du barbouilleur nommé Frans Hals.

— « Tu vois cette tulipe sur la jupe de la fillette, mon petit Sam Popoff ? Est-ce que tu la vois ? »

— « Je ne suis pas aveugle ! » lâche avec agacement Sam Popoff LaFontaine (cent vingt et un ans, l'époux d'Arabella).

Et le benjamin des LaFontaine, le gamin Buster, un adorable petit monstre de onze ans :

— « On n'a pas comme vous, grand-père, des vieux yeux d'où il sort toujours de l'eau ! »

— « Eh bien, mes enfants, *hier cette tulipe ne se trouvait pas sur la jupe de la fillette, mais dans sa main gauche avec les trois autres tulipes !* »

Là-dessus, il se met à pleurnicher :

« Un malfaisant s'introduit dans mes tableaux et s'amuse à les chambarder. »

Consternation dans le clan des LaFontaine.

— « Je puis vous proposer une hypothèse plus simple, grand-père, » suggère Dudley, conciliant.

Attaché au Laboratoire de Détection, il aimait jouer le « détective » de la famille.

« Un mauvais plaisant a tout bonnement peint cette tulipe sur la jupe de la fillette pendant que vous faisiez votre sieste. »

— « J'ai examiné la tulipe aux infrarouges ; elle a exactement l'âge du tableau : quinze cents ans, à vue de nez ! » s'entêta le vieillard.

La capiteuse Marylin (soixante-huit ans; épouse de Dudley) eut ce volupteux roucoulement de gorge dont elle savait de longue date l'irrésistible pouvoir sur les hommes.

— « Vous pouvez rire ! » glapit grand-papa Sydney. « Si jamais je pince le malfaisant en flagrant délit... » (il se tourna vers le gamin Buster) « ... je lui arrache les oreilles, tu m'entends, Buster ? »

Sur quoi, il opéra un départ foudroyant à bord de son fauteuil à moteur.

— « Je crains, Sam Popoff, » fit suavement Arabella, « que tu ne sois obligé d'expédier d'urgence ton cher vieux papa aux Services Municipaux d'Euthanasie, pour sénilité précoce. »

Une semaine auparavant, Sydney, passant devant une toile représentant une guitare posée debout contre un mur, avait *entendu distinctement* un son aigu jaillir de l'instrument de musique, *comme si une main invisible avait pincé une corde.*

Le lendemain, il avait *vu nettement bouger,* sur une autre toile, un épouvantail *dans un arbre fruitier comme si un maraudeur invisible s'était trouvé dans cet arbre peint.*

Sam Popoff hocha tristement la tête.

D'où le mal pouvait-il provenir ?

Vraisemblablement de virus saugrenus, générateurs de maladies de la prime enfance de l'humanité : la peste noire, la fièvre jaune, le choléra bleu (depuis si longtemps vaincues que l'on ne possédait plus, contre elles, dans les Laboratoires, ni vaccins, ni sérums, ni antibiotiques et que leurs noms ne figuraient plus que dans les Encyclopédies Médicales). Ces virus, après avoir sommeillé un millénaire ou deux dans ces peinturlures, devaient s'envoler et, pénétrant par le nez, la bouche, les oreilles, grimper jusqu'aux circonvolutions cérébrales de grand-papa Sydney.

Quoi qu'il en fût, Arabella avait raison (tous les LaFontaine pensaient comme elle), l'envoi d'urgence du cher vieil homme aux Services Municipaux d'Euthanasie s'imposait.

C'était alors que l'on avait entendu la voix menue du gamin Buster.

— « La tulipe sur la jupe de la petite fille, peut-être que c'est pas une vraie tulipe ? Peut-être que c'est... le Yoreille ? »

— « Le... Veux-tu te taire ! » avait crié, épouvantée, la mère (Joan LaFontaine). « On t'a dit cent fois qu'il ne fallait pas prononcer ce mot-là. Jamais, jamais, jamais ! »

Le Yoreille...

Et pourtant... si c'était lui ?

***

Un infect petit espion, voilà ce qu'était le Yoreille.

Ils en avaient installé un à demeure dans chaque foyer. Sans exception. Chez toi. Chez moi. Chez vous. Chez nous. Partout. Sur toute la surface de la planète. Même dans les maisons abandonnées. (*Ils :* ceux du Comité Suprême de Sécurité, bien entendu.)

Le type qui venait placer chez vous le Yoreille s'amenait, la bouche en fleur, un beau matin : « Je viens vous poser le Yoreille, M'sieurs-dames ! » Comme, dans le Très Vieux Temps, l'employé du Gaz, ou de l'Electricité, ou du Téléphone s'amenait chez vous, en bleus, avec sa sacoche bourrée de tournevis : « Je viens vous poser votre compteur de gaz — ou d'électricité — ou votre téléphone. M'sieurs-dames. » Les enfants se passionnaient à le regarder manipuler ses tournevis, ses clefs anglaises, bricoler son petit boulot avec des doigts aussi agiles et minutieux que ceux d'une dentellière. Et ensuite on lui disait : « Merci, m'sieur, merci beaucoup, m'sieur ! » et on lui donnait une pièce pour aller boire.

Le sinistre individu qui apportait le Yoreille, celui-là, on l'aurait tué avec plaisir ! Mais le Yoreille personnel qui était enfermé sous la doublure de sa vareuse eût alerté instantanément la Centrale Locale du Comité Suprême de Sécurité.

Et la famille n'aurait plus eu qu'à rejoindre, toutes affaires cessantes, la pitoyable légion des condamnés à casser, jusqu'à ce que mort s'ensuive, des cailloux d'ammoniaque, sous coupoles pressurisées, sur les routes à perte de vue de Jupiter, avec, pour seule « récréation », l'obligation d'entonner toutes les heures, sous l'œil goguenard de la chiourme jovienne, le Cantique du Saint Homme Virgile — un Prophète du Très Vieux Temps —, qui commence par ces mots : « *Deus nobis haec otia fecit : Un dieu nous a préparé ces loisirs* » !

Le sinistre individu, donc, n'était chargé d'aucune sacoche à outils. Il arrivait les mains vides, le Yoreille qui vous était destiné dans une de ses poches et son désintégrateur dans une autre, à l'intention des récalcitrants.

— « Faites-moi l'amitié d'aller voir sur le trottoir d'en face si j'y suis ! » disait-il gracieusement.

Afin que nul ne pût se rendre compte de l'endroit où il posait le Yoreille.

Pas question de ne pas s'exécuter.

D'ailleurs, fût-on resté là, à épier l'individu, que l'on n'aurait pas été plus avancé. Le Yoreille, il suffisait d'une seconde pour vous le « poser ».

Le type du Comité le sortait de sa poche et le Yoreille sautait de lui-même sur le parquet et filait se dissimuler où ça lui plaisait. (Ils étaient livrés en parfait état de marche et remontés à perpétuité.)

Vous pouviez toujours le chercher, ensuite. Sans compter que si, par miracle, vous « brûliez », le Yoreille se carapatait, puisque cette infernale petite mécanique était dotée du pouvoir ambulatoire. Et non seulement cela, ils lui avaient conféré le don de mimétisme (un peu comme les caméléons, qui prenaient la couleur de l'objet sur lequel ils se plaçaient, aux époques où il existait des caméléons, dans le Très Vieux Temps). Mais le Yoreille faisait beaucoup mieux. Il prenait, à volonté et à la perfection, l'apparence de n'importe quel objet de son choix. Un livre parmi d'autres sur un rayon de bibliothèque ; une pièce de monnaie parmi d'autres ; un bibelot, etc. Identique !

Vous n'étiez plus sûr de rien ; tout devenait suspect, hostile. L'œil de votre père ou de votre mère, sur une photographie accrochée au mur, ce pouvait être le Yoreille. Ce pouvait être, sur votre propre photographie, votre propre œil qui vous épiait, ou votre propre oreille, aux aguets.

Diabolique !

Tout ce que l'on savait avec certitude, c'est que le Yoreille était constitué d'une infinitésimale caméra et d'un micro infinitésimal capables de tout photographier, même dans le noir, et de tout enregistrer. Et, il va sans dire, d'un émetteur.

Le nom scientifique de cette monstruosité était : Audiophote.

Mais le peuple, qui aimera toujours les mots qui font image, l'avait baptisé : le Yoreille — et, dans d'autres régions du globe : l'Oreilleux.

« *L'Œil-Oreille.* »

« *Oreille-Yeux.* »

Maintenant, pourquoi cet infernal petit espion installé dans chaque foyer ?

La politique ? Les idéologies ? Religion ou athéisme ? Les mœurs ?

Du tout.

C'était à cause d'un simple mot — à ne jamais prononcer. Même en rêve.

*
* *

Ce mot, grand-papa Sydney le prononça, hélas !

Toujours à cause de ses peintures...

C'était le surlendemain de l'épisode de la tulipe. (Sam Popoff n'avait pas eu le cœur d'expédier le cher vieil homme à l'Euthanasie : il lui avait accordé un sursis.) On s'apprêtait à déjeuner — c'est-à-dire à déguster une nouvelle spécialité synthétique calorivitaminée, quand apparut grand-papa Sydney.

— « Minute ! » mugit-il. « J'ai quelque chose à vous montrer. C'est de plus en plus grave. »

— « Mais quoi ? »

Sans répondre, grand-papa Sydney mettait en prise son fauteuil motorisé. Première, seconde, troisième.

Coudes au corps, la tribu des LaFontaine (en tête le gamin Buster) franchit en trombe une, deux, trois, cinq, dix pièces, et des couloirs, et des couloirs, et encore des pièces, à la suite du cher vieil homme menant un train sévère.

Après deux petites centaines de mètres de galopade (les LaFontaine n'étaient pas ce qui s'appelle grandement logés, mais enfin ils n'étaient pas à l'étroit ; ils avaient leurs aises, disons), grand-papa Sydney freina dur, vira sec, braqua pour se ranger, un petit coup de marche arrière, et stop.

Il montra solennellement une toile.

— « Est-elle belle, non, mais est-elle belle ? »

L'émotion enrouait sa voix.

La tribu regardait.

Sur la toile était peint un portait de femme.

Des moues se formaient et c'étaient des « Heu... Oui... Heu... » sans conviction.

— « Un peu bien en chair ! » fit Marylin avec ce roucoulement de gorge qui suffisait à allumer trente-six chandelles dans les yeux de tous les mâles.

— « Bien en chair ! Bien en chair ! » s'indigna Sydney. « C'est la plus belle de toutes les femmes qui aient jamais fait à cette planète l'honneur d'y naître ! Mona Lisa. La Joconde. D'abord, en latin, *Jocunda,* cela voulait dire : la Belle.

Le gamin Buster, nullement intéressé par les appas de la dame Lisa, chatouillait la plante des pieds d'un Enfant Jésus entre les bras d'une Vierge peinturlurée par un nommé Raphaël.

— « Ne t'avise pas d'entrer dans mes tableaux, toi, hein ? » fulmina le vieux. « Tu aurais de mes nouvelles. »

— « Bon, bon, » coupa Sam Popoff, « et alors, votre Mona Lisa, qu'est-ce qu'il lui arrive ? »

— « Il lui arrive, » déclara grand-papa Sydney, « que, tout à l'heure, alors que je passais pour me rendre à table, *elle a eu pour ainsi dire un sursaut.* »

— « Hein ? »

— « Parfaitement. J'ai vu, de mes yeux vu, *ses lèvres se crisper en une grimace,* comme sous l'effet *d'une intense surprise...* Pour vous donner un exemple, elle m'a fait songer à une femme à qui... »

— « Une femme à qui ? »

Le cher vieux papa se tourna vers le gamin Buster :

— « N'écoute pas, gamin ; ce ne sont pas des choses pour tes oreilles ! A une femme, » reprit-il, « à qui un inconnu mettrait sans préavis la main où je pense ! Je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire. »

Un échange de regards navrés fut la seule réaction des LaFontaine. A l'Euthanasie, le cher vieil homme ! Et au trot !

— Je vous dis que quelqu'un s'introduit dans mes tableaux ! » gémissait Sydney. « Et c'est ce ravageur de Buster. Ce ne peut être que lui. »

Joan LaFontaine, la mère du « ravageur », intervint.

— « Vous êtes injuste avec ce petit. Et d'abord, grand-père, vous savez bien que personne n'a ce pouvoir surnaturel, dieu merci ! »

— « Personne ? »

Ce fut à cet instant que grand-papa Sydney lâcha le mot terrible. Le mot *interdit:*

— « Et *les mutants*... qu'est-ce que vous en faites ? »

*
* *

Les mutants...

C'était à cette sale graine que l'humanité devait le triste privilège de connaître le Yoreille. Cette mécanique n'avait été inventée que dans le but de dépister les mutants, signaler chaque toit qui abritait un mutant et, tôt ou tard, inéluctablement, deviendrait un nid de mutants.

Le mutant était aussitôt désintégré. Et en voiture toute la famille pour Jupiter et ses ignobles cailloux d'ammoniaque.

De la nature exacte des mutants, de leur prévisible évolution, aucun savant n'eût pu savamment disserter. Une seule chose était certaine : nés de l'homme, ils étaient *autres*. Radicalement autres. Ils avaient des *pouvoirs,* d'étranges pouvoirs annonçant une race nouvelle qui, fatalement, éliminerait notre espèce. Aucune co-existence concevable. Pour l'humanité, leur destruction était une affaire de vie ou de mort.

Pourquoi, quand, comment — cette mutation ?

L'Office Intermondial d'Etudes Biochimiques pensait qu'elle remontait à une quinzaine d'années et était imputable à la dernière Purge.

Des Purges, on en administrait une par siècle (au moins) à l'humanité.

Mesure indispensable en raison de l'accroissement, en progression terrifiante, des naissances — à quoi il convenait d'ajouter la considérable augmentation de la durée moyenne de la longévité.

Un certain Malthus, au Très Vieux Temps, avait proposé une méthode : le contrôle des naissances. Cela semblait plus humain. Mais, à second examen, non. C'était, au contraire, inhumain. Inhumain, d'empêcher de naître ce qui, du seul fait qu'il était en route pour la vie, avait acquis *le droit de connaître la vie.*

Alors ? Opérer une sélection parmi ce qui avait *déjà* vécu ?

Liquider les vieillards, imposer un âge limite ? Insuffisant. Et même inopérant, puisque c'est dans le jeune âge (de cinquante à quatre-vingts ans) que l'être humain se reproduit le plus énergiquement.

Essaimer sur les planètes du système solaire ? Il avait fallu renoncer à cet espoir. Aucune planète n'était habitable pour l'homme. Tous les essais avaient échoué.

Une seule solution : les Purges.

Destructions massives chez les peuples les plus prolifiques : les noirs, les Arabes, les Hindous, les jaunes.

Après nombre d'expérimentations, on avait cru tenir le fin du fin avec les bombes P (Pharmaceutiques).

P 1 (Somnifère, à base d'isotopes lourds de phényléthylmalonylurée), appelée familièrement « Bombe Dodo ».

Bons résultats. Mais trop, beaucoup trop d'enterrés vivants.

Puis P 2 (Euphorisante, au Bichlorhydrade-Chlorbenzhydril 4 (2 (2-hydroxyéthoxy) éthyl) diéthylène diamine), baptisée « Bombe de la Bonne Mort ».

Les sacrifiés mouraient — littéralement — de rire. Vulgairement parlant, « casser sa pipe » et « se fendre la pipe » devenaient synonymes.

Ce n'était pourtant pas l'idéal. Trop de rescapés.

Et, là encore, ces millions de cadavres, ensuite, à ensevelir ou brûler. Des morts de la meilleure humeur, certes, mais des morts toutefois. Et l'odeur, et les risques de retour offensif des Fléaux du Très Vieux Temps : pestes, choléras, etc.

Enfin — tout récemment — une « bonne nouvelle » : la bombe Z, aux ultraviolets.

On l'avait essayée sur la Chine, où ils étaient vingt milliards de jaunes serrés comme sardines en baril dans leur Asie de plus en plus exiguë.

En dix secondes — pas une de plus ! — les vingt milliards de Célestes s'envolèrent, pulvérisés. Une sorte de nuage safran, comme une gigantesque fumée de pollen, retomba... Fini. Plus rien. Nulle trace. Néant. Il n'en réchappa guère qu'une pincée de millions : cinq à six, qui se cherchaient désespérément à travers leur Asie redevenue immense.

Nulle corvée de nettoyage. Du travail sans bavures. Bref, le *nec plus ultra.*

La bonne humeur populaire, que l'on ne saurait prendre au dépourvu, avait baptisé cette Bombe impeccable : « Bombe du Jugement Dernier ».

Mais on avait compté sans ces retombées de « pollen » radio-actif et leur action sur les gènes. Elles les « retournaient », paraît-il, comme vous retourneriez un doigt de gant.

Peu après, les premiers mutants avaient fait leur apparition.



— « C'est pas vrai ! » hurlait le gamin Buster. « J'suis pas un mutant ! J'suis pas un mutant ! »

— « Si ! Tu es un mutant, un affreux monstre de mutant ! » braillait, plus fort, Sydney LaFontaine.

Chœur des LaFontaine, épouvantés :

— « Mais non, les mutants n'existent pas ! »

— « Ce sont des histoires de loups-garous. Il n'y a jamais eu de mutants. »

— « Jamais de mutants ; jamais ! »

Epouvantés parce qu'une fois de plus cette pensée leur était venue : « *Le Yoreille nous voit, nous entend...* »

Le Yoreille — qui sait ? —, peut-être était-ce lui qui, rampant en quête d'une cachette sur le visage de Mona Lisa, avait provoqué cette crispation des lèvres de la jolie dame du Très Vieux Temps ? Peut-être

le Yoreille était-il installé dans l'œil ou l'oreille de la Joconde et en train de photographier les LaFontaine, d'enregistrer ce mot mortel qu'ils jetaient tous, follement : Mutant...

— « Vite, alerte ces messieurs de l'Euthanasie, qu'on nous débarrasse de Sydney ! » chuchota Arabella à Sam Popoff.

— « J'y vais. »

Toutefois, il n'y alla pas. (Comme quoi, s'il est louable d'être bon fils, trop est trop.)

*
* *

— « On m'a volé deux pommes ! » pleurnicha le chez vieil homme, deux heures plus tard, après sa sieste.

— « On vous a volé deux pommes ? »

— « Peintes ! »

Un barbouilleur nommé Cézanne s'était taillé, paraît-il, une assez bonne réputation, au Très Vieux Temps, en peignant des pommes : c'était sa spécialité.

Une des toiles de grand-papa Sydney, signée de ce Cézanne, représentait un guéridon sur lequel était posée une coupe dans laquelle se trouvaient *six* énormes pommes.

Or, maintenant, il n'y avait plus que *quatre* pommes dans la coupe !

Une heure plus tard, la coupe ne contenait plus qu'*une seule* pomme !

Le fait était là, patent, flagrant.

Il devint superlativement indéniable quand, un moment après, on découvrit que non seulement la coupe peinte ne contenait plus la moindre pomme peinte, mais encore que cette coupe était tombée du guéridon peint et s'était brisée sur le parquet peint !

— « Si ce n'est pas un mutant qui a fait ce coup-là, expliquez-moi qui cela peut être ? »

— « J'avoue que c'est plutôt curieux, » commença Dudley, le détective de la famille.

Sam Popoff lui coupa la parole.

— « Je peux t'expliquer cette énigme, papa ! » fit-il avec un sourire finaud. « Il n'y a aucune diablerie là-dedans. Rien de surnaturel. C'est tout ce qu'il y a de naturel, au contraire. »

— « Naturel ? Ah ! vraiment ? Ah ! tu trouves ? » bégaya le cher homme bavottant d'effarement. (Et il faut dire que tout le clan des LaFontaine n'était pas moins médusé.)

Sam Popoff, tant il était content de lui, n'arrêtait pas de tapoter complaisamment sa Médaille (il était Commandeur de l'Ordre du Slogan Industriel, la Grande Médaille de Vermeil, s'il vous plaît !). A son revers de veston, la décoration resplendissait comme un petit soleil. Il en était si fier, le bon Sam Popoff, qu'il en avait fait accrocher une à tous ses vestons, et même à ses robes de chambre, et même à ses vestes de pyjama.

— « Ecoute-moi, papa. Mais fais-moi une promesse. Lorsque je t'aurai expliqué ce mystère et que je t'aurai convaincu, nous ne parlerons plus jamais de tout cela, veux-tu ? Nous ne parlerons surtout plus jamais de

mutants. Parce que, » fit-il, enflant la voix pour que le Yoreille ne perdît pas un mot de ce qu'il disait, « il n'y a pas de mutants ici. Pas le moindre mutant, grâce au ciel, dans cette maison. »

Et Sam Popoff entreprit sa démonstration :

« Primo : *La corde de guitare.* Je dis que cette corde n'a jamais vibré, jamais émis le moindre son. Pure illusion auditive de ta part. Non, ne m'interromps pas, papa ; laisse-moi finir. Secundo : *L'épouvantail dans l'arbre.* Je dis que cet épouvantail n'a jamais bougé. Simple illusion d'optique de ta part. *Tertio :* Idem pour *La grimace de la Joconde.* Elle n'a jamais fait la grimace : pure illusion d'optique. Quarto : *La tulipe sur la jupe de la fillette.* Cette tulipe a *toujours* été sur la jupe. Simple petite défaillance de mémoire de ta part. Tu as tant de toiles, n'est-ce pas... Et, à force de les regarder, tu finis par ne plus *les voir :* c'est classique. »

Le vieux s'agitait, s'irritait.

« Laisse-moi finir, je te prie. Des défaillances de mémoire, des illusions d'optique ou auditives, tu m'accorderas que cela peut arriver à tout le monde. C'est exact, ou non, les LaFontaine ? »

Tous les LaFontaine acquiescèrent.

Dudley, l'homme des Services de Détection, était au paroxysme de la curiosité.

— « Jusqu'ici, Sam Popoff, » fit-il, « tout s'explique en effet le plus naturellement du monde. Mais je t'attends aux pommes ! »

— « Moi aussi, » ricana le cher vieux Sydney. « Admettons que je me sois trompé pour la guitare, l'épouvantail, la tulipe, la Joconde... (*Je sais que je ne me suis pas trompé !* Mais admettons.) Comment te sors-tu des pommes ? Illusion d'optique, aussi, ou défaillance de mémoire ? »

— « Non, papa, » répliqua paisiblement Sam Popoff, l'index glorieusement posé sur sa Médaille. « Il y avait bien *six* pommes sur la toile. »

— « Ah ! Tout de même ! Et maintenant, il y en a... ? »

— « Il n'y en a plus une seule, papa. Et la coupe est tombée du guéridon et s'est brisée. Et là où avaient été peintes les pommes et la coupe, on ne voit plus que la toile, toute grise. C'est exact... »

— « Et c'est ça que tu appelles *naturel ?* »

— « Tout ce qu'il y a de plus naturel, papa ! »

— « Nom d'un chien, » lâcha Dudley, « ça me dépasse. »

— « Ce n'est pas moi, le gâteux ! » rugit Sydney. « C'est toi, Sam Popoff... Qui les a prises, ces pommes ? Et qui a fait tomber la coupe ? »

— « Moi, papa ! » dit flegmatiquement Sam Popoff.

— « Quoi ? Toi ! C'est... Ce serait toi, le mutant ? Toi, mon fils ? »

— « Je te répète, papa, qu'il n'y a aucun mutant dans cette maison, » reprit avec une patience infinie Sam Popoff, en continuant de palper délicatement sa Médaille. « Et tes pommes ne sont pas perdues ! Je vais te les rendre, toutes les six, ne pleure pas ! Et la coupe aussi, intacte. »

Il montra un placard :

« Elles sont là-dedans, tes pommes et ta coupe. »

Il ouvrit le placard.

Ils aperçurent, posées sur le parquet et appuyées contre la muraille, *trois toiles*. On ne pouvait voir ce qui était peint dessus car elles se présentaient « de dos » par rapport aux LaFontaine, mais elles étaient de dimensions identiques.

« Je t'ai fait une blague, papa ! » expliqua Sam Popoff. « J'ai emprunté à notre voisine d'en face, Adine Pirajoc, l'Attachée au Service des Etudes Historiques, Section Architecture-Décoration, un Duplic-Celer, cet outil rudimentaire du Très Vieux Temps qu permettait d'établir des reproductions de n'importe quelle image quasi instantanément, sur n'importe quelle matière. Je savais qu'elle en conservait un : elle a le goût de l'antiquaille, comme moi. Pendant que tu faisais ta sieste, j'ai reproduit sur une toile blanche le tableau de Cézanne. J'avais pris soin au préalable de masquer deux pommes, par des caches. J'ai recommencé l'opération sur une autre toile en masquant, cette fois, cinq pommes. Puis j'ai encore recommencé en masquant la coupe et les six pommes. Chaque fois, bien entendu, je salissais ensuite avec de la poussière les parties de ces toiles demeurées blanches, pour leur donner l'air « vieux ».

— « Pardon, » demanda Dudley, « la coupe brisée, sur le parquet ? »

— « C'est Adine Pirajoc qui me l'a peinte ! Ensuite, j'ai accroché au mur, à la place du vrai Cézanne, les trois reproductions, les unes après les autres, dans l'ordre. Quatre pommes. Une pomme, et plus de pomme du tout. Et tu n'y as vu que du feu, mon cher collectionneur ! Voilà le mystère ! J'ai imaginé cela pour te retirer de l'esprit cette idée extravagante que quelqu'un s'introduisait dans tes tableaux pour les chambarder. »

— « C'est tout ? Dieu, que c'est bête ! » fit Marylin avec ce roucoulement de gorge qui avait le pouvoir... (etc.).

— « Ingénieux ! Mais décevant, » lâcha Dudley, désenchanté.

— « Que veux-tu, il n'y a pas de miracles — Dieu merci ! » s'esclaffa Sam Popoff.

Grand-papa Sydney, penaud, se taisait.

Sam Popoff se courba pour retirer du placard les trois toiles : l'authentique Cézanne (six pommes) et les deux copies truquées (quatre pommes, une pomme). Total : onze pommes.

Avec un bon sourire, il retourna les toiles.

Et leurs pommes d'Adam, à tous, se mirent à monter, descendre, remonter, redescendre, comme prises de folie.

Sur aucune des toiles on ne voyait de pommes !

Plus une seule, plus l'ombre d'une. Toutes avaient disparu.



A cet instant, on entendit des gémissements dans le couloir.

— « Buster ! » cria Joan LaFontaine.

Le gamin Buster, en pyjama, entra en reniflant. Il était plié en deux et appuyait une main sur son ventre. Il se déplaçait précautionneusement, jambes écartées (comme quelqu'un qui vient de faire du cheval) — bref, d'une démarche dont la signification ne saurait échapper à aucune mère.

— « Vilain sale ! Tu t'es oublié dans ta culotte ! »

Ce genre de malheur n'a rien de tragique — en général.

Mais, en l'occurrence, il était plus que tragique : il était irréparable.

En effet, dans les selles du gamin Buster en proie aux tourments de l'indigestion, on découvrit une incroyable, une atterrante quantité de *pépins de pomme.*

Or, depuis quatre siècles, on ne mangeait plus de pommes à Milkeewhiskoff — ni nulle part en U.R.S.S.A. — ni où que ce fût sur la planète. Pour la raison simple que les pommiers avaient intégralement disparu de la surface de la Terre. On attribuait cette disparition à une maladie particulière à cet arbre fruitier.

La vérité était tout autre. Cette disparition des pommiers était la conséquence d'une décision occulte du xxe Concile Universel des Eglises Unifiées.

Un très savant moine versé en l'art de décrypter les grimoires avait découvert dans les Prophéties de Nostradamus, un Inspiré du Très Vieux Temps, qu'environ l'An 3000 après Jésus Christ, le péché originel, d'où étaient nés tous les maux de l'humanité, serait commis de nouveau.

Cela découlait avec limpidité (selon ce moine) du Quatrain XXVI de la Quatrième Centurie dudit Nostradamus, que voici textuellement :

« *Lou grand eyssame le lavera d'albelhos*
» *Que non saura bon te siegeno venguddos :*
» *Denuech l'ébusque lougach dessous la treilhos*
» *Cieutard trahido per cinq leugos non nudos.* »

Pour supprimer jusqu'à la possibilité d'une récidive du péché originel, l'Eglise avait obtenu du Comité Suprême la destruction, en tous lieux, implacablement, de l'arbre porteur du fruit maudit appelé pomme.

Or le gamin Buster avait mangé les onze pommes *peintes.* Le péché originel, de ce fait, se trouvait-il commis de nouveau ? Seul, un maître en théologie pourrait (peut-être) répondre.

Les yeux des LaFontaine semblaient s'être soudain vidés de lumière, leurs poumons vidés de souffle, leurs corps vidés de sang — à blanc. Le roucoulement de gorge de Marylin était devenu un râle.

Car si le gamin Buster possédait le pouvoir abominable de manger des pommes peintes, *c'est donc qu'il était un...*

— « Je le savais bien, que quelqu'un s'introduisait dans mes tableaux ! » bredouilla grand-papa Sydney avec la volupté du désespoir.

Les LaFontaine écoutaient. De toutes leurs foras, ils écoutaient. Leur vie ramassée, concentrée, tapie dans leurs oreilles.

« Mon Dieu, faites que, pour une fois, le Yoreille ait relâché sa vigilance... Qui sait ? il peut arriver que même le Yoreille soit susceptible, une fois, de distraction, d'assouplissement ? Ou même de se détraquer ? Mon Dieu, faites que le Yoreille n'ait pas *entendu,* n'ait pas *vu...* »

La haute porte cochère éclata en miettes.

Et *ils* furent là (les Exécuteurs des hautes œuvres du Comité Suprême de Sécurité).

Tête perdue, Sam Popoff palpait, sur son revers de veston, la Grande Médaille de Vermeil, comme si quelque secours eût pu leur venir de ce dérisoire hochet.

Au creux de sa paume, il éprouva un chatouillement, il retira vivement sa main.

Tous les LaFontaine virent alors se détacher de la Médaille resplendissante une ignominie noire ayant l'apparence d'une énorme araignée : le Yoreille !

La Médaille : telle était la cachette dont le Yoreille avait fait choix, passant des vestons de ville de Sam Popoff à ses vestons d'intérieur, à ses vestes de pyjama, à ses robes de chambre.

La hideuse bestiole artificielle bondit sur le parquet, fila avec vélocité vers l'Exécuteur en Chef, grimpa le long de sa botte. L'Exécuteur tendit sa main ouverte : le Yoreille sauta dedans et l'Exécuteur le glissa dans une poche de sa vareuse. Mission terminée.

A la même seconde, le gamin Buster, avec un cri inhumain — surhumain — tenant du ricanement du vampire et du sanglot de la sirène, s'envola (car c'était un des pouvoirs des mutants et non le plus stupéfiant). Il fonça à la vitesse de la foudre vers une immense peinture, œuvre d'un certain Géricault. Elle représentait un radeau chargé de naufragés, disloqué, une voile gonflée par la tempête, en perdition sur une mer démontée.

Le gamin Buster allait l'atteindre, il allait plonger dans les profondeurs de cet océan en furie...

L'Exécuteur en Chef le tenait dans la ligne de mire de son désintégrateur.

Une pression presque insensible du pouce sur la poire : le gamin Buster disparut.

Sur le tableau, sur la frange écumeuse de la plus haute vague, on vit éclater une flaque rouge.

Du sang.

Très vite, ce sang se figea au sommet de la vague peinte au Très Vieux Temps par Géricault.

L'Exécuteur en Chef grogna.

Le gamin Buster avait-il été désintégré ? Ou bien, blessé seulement, avait-il réussi la première évasion, était-il le premier mutant à échapper à la Destruction ?

Avec toutes les conséquences que cela ne manquerait pas de comporter pour l'Humanité...

L'Exécuteur en Chef tendit de nouveau son bras armé : le tableau de Géricault, désintégré, disparut.

Mais qu'est-ce que cela prouvait ? Que sait-on de ce qu'il y a de l'autre côté des choses ?

L'Exécuteur en Chef n'avait pas abaissé son bras. A l'emplacement occupé précédemment par la toile, un vaste rectangle de muraille disparut, désintégré.

Puis le même rectangle, sur le mur qui se trouvait derrière cette muraille, de l'autre côté du couloir, fut désintégré lui aussi.

Et sur le mur qui se trouvait derrière ce mur, un troisième rectangle... Ainsi, de proche en proche, de pièce en pièce, de muraille en muraille, le même rectangle se découpait, jusqu'à ce qu'enfin cette sorte de puits qui s'ouvrait à travers la maison LaFontaine, sur une profondeur de cent cinquante mètres, débouchât sur l'océan du ciel.

Il était lourd, grisâtre, chargé de nuages qu'un vent impétueux fouaillait ainsi que des vagues rageuses.

Une seconde, on crut — mais sans doute n'était-ce qu'imagination, ou persistance, sur la rétine, de l'image peinte ? — *on put croire* que l'on avait entrevu, sur ce ciel pareil à un océan démonté, un radeau fantôme, une épave en perdition sur une mer de tragédie. Comme si, narguant le désintégrateur, la toile de Géricault eût reculé, se fût dérobée, dans l'espace et le temps, hors de toute atteinte humaine...

Un gerbe de rayons troua les nuées et, de nouveau, ce fut le ciel de tous les jours.

Grand-papa Sydney avait passé l'âge légal du voyage sur Jupiter.

— « A l'Euthanasie ! » décréta l'Exécuteur en Chef.

Puis, d'un geste, il poussa devant lui tous les autres, la troupe abrutie des LaFontaine.

Adieu la Terre ! Plus rien désormais, pour les LaFontaine, jusqu'à ce que mort s'ensuive, que Jupiter, les entrelacs labyrinthiques de ses routes fuyant au diable vauvert, ses coupoles pressurisées, ses infects cailloux d'ammoniaque ! Un dieu nous a préparé ces loisirs...



ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits français qui nous sont envoyés, nous signalons que nous sommes **dans l'impossibilité** de les examiner avant un délai de quatre mois. Nous prions donc les auteurs de **bien vouloir s'abstenir de nous adresser une réclamation avant l'expiration de ce délai.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils sont accompagnés de timbres.

Le singe vert

(*Affair with a green monkey*)

par THEODORE STURGEON

On peut traiter un sujet scabreux avec une discrétion et un doigté exemplaires. Theodore Sturgeon nous le démontre dans cette histoire d'une femme et d'un être « différent », où tout est dans l'art de l'allusion. Le style net et dépouillé — exempt des habituelles recherches sturgeoniennes — contribue à faire de la nouvelle une œuvre détonante autant qu'insolite (1).



ELLE était infirmière qualifiée ; elle avait pris sa retraite à 24 ans pour épouser un grand type, 1 mètre 97, grand manitou dans un organisme d'Etat. Il ne rentrait qu'aux week-ends. Son nom était Fritz Rhys. Il comprenait très bien les malades, les désaxés, les gens « différents ». Les comprendre, c'était son métier.

Un soir il sortit prendre l'air avec sa femme, Alma, jusqu'au petit parc bordant la rivière. Il y avait un jet d'eau, et un banc d'où l'on pouvait regarder les lumières jouer sur l'eau et sur les plates-bandes ; et ce soir-là il y avait aussi une bande de jeunes malotrus, au nombre de huit, qui tabassaient quelqu'un à mort de l'autre côté de la rambarde. Fritz Rhys comprit aussitôt ce qui se passait, et en trois grands bonds fut dans la mêlée. Il empoigna un morceau de manche à balai avant qu'un des gosses ait pu l'enfoncer dans la victime ; à ce moment ils s'aperçurent tous de sa présence et s'enfuirent, évitant Alma comme si elle était dangereuse, elle aussi.

Alma accourut auprès de Fritz agenouillé et l'aida à retourner l'homme. Elle prit le mouchoir de Fritz, épongea le sang et les dents brisées dans la bouche inerte, et fit tout ce que les infirmières qualifiées ont appris à faire.

— « Quelque chose de cassé ? »

Elle fit « oui ».

— « Son bras. Peut-être aussi des blessures internes. Il faudrait appeler une ambulance. »

— « Allons chez nous, ce sera plus rapide. Hé bonhomme ! Ça va mieux maintenant. Debout. »

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *La merveilleuse aventure du bébé hurkle* » (n° 7) ; « *La peur est une affaire* » (n° 41) ; « *Et voici les nouvelles* » (n° 44) ; « *Un rien d'étrange* » (n° 56) ; « *L'homme qui a perdu la mer* » (n° 74) ; « *Douce-Agile ou La Licorne* » (n° 76).

Et lorsque l'homme ouvrit les yeux, Fritz l'avait déjà mis sur pied.

Ils le portèrent à moitié, par l'escalier et la passerelle qui traversait le Boulevard — et Fritz avait raison, ils l'amenèrent chez eux en quarante minutes de moins qu'il n'eût fallu pour obtenir une ambulance.

Elle allait téléphoner, mais il l'arrêta.

— « Nous pouvons nous en occuper. Trouve un pyjama. » Il examina le blessé accroché à son bras puissant. « Donne-lui un des tiens. Ça n'a pas d'importance. »

Ils le lavèrent et soignèrent son bras. Ce n'était pas trop abîmé. Des contusions sur les côtes et les fesses, et le visage bien sûr, mais il s'en tirait à bon compte.

— « Donne-lui une semaine et un bon dentiste, et tu ne sauras même plus ce qui s'est passé. »

— « Oh ! si. »

— « Ah ! oui... » dit Fritz.

Elle dit :

— « Pourquoi crois-tu qu'*ils* ont fait ça ? »

— « Parce qu'il n'était pas comme eux. Comme le singe vert que ses congénères mettent en charpie. »

— « Oh ! » fit-elle, et ils laissèrent l'homme endormi et allèrent se coucher. A cinq heures du matin Fritz se leva sans bruit et s'habilla ; elle ne se réveilla que lorsqu'il posa la valise près du lit et se pencha pour l'embrasser avant de partir.

Elle lui rendit son baiser, puis soudain s'éveilla tout à fait et dit :

— « Fritz ! Tu... tu ne vas pas t'en aller comme d'habitude ? »

Il voulut savoir pourquoi il ne partirait pas, et elle indiqua la chambre d'amis.

— « Me laisser avec... »

Il rit.

— « Crois-moi, chérie, tu n'as rien à craindre. »

— « Mais il... je... oh ! Fritz ! »

— « Si quelque chose arrivait, tu peux me téléphoner. »

— « A *Washington ?* » Elle s'assit et s'enveloppa dans les draps. « Pourquoi ne pas l'envoyer dans un hôpital où... »

Il avait par moments une manière d'être patient qui était presque insultante.

— « Parce que je veux causer avec lui, l'aider, quand il ira mieux, et tu sais ce que sont les hôpitaux. Simplement, occupe-toi bien de lui et dis-lui de ne pas partir avant que j'aie pu bavarder avec lui. » Puis il ajouta, d'une façon si douce qu'elle sut qu'elle devait se taire : « Et n'en parlons plus, n'est-ce pas ? » Alors elle ne dit plus rien et il repartit à Washington.

Le pyjama était petit pour l'homme, mais pas trop et de plus il avait à peu près l'âge d'Alma. (Fritz était sensiblement plus âgé.) Il avait un nom qu'elle se prit à aimer prononcer, et de petites mains fortes. Tout le lundi il resta quelque peu abattu et ne parla guère, remerciant simplement d'un sourire pour le lait de poule, le bouillon, le bassin, et ainsi de suite. Mardi il put se lever et marcher. Ses vêtements étant revenus de la teinturerie

et réparés, il les mit et ils passèrent la journée à parler, assis l'un en face de l'autre. Alma lisait d'habitude beaucoup : elle lui fit la lecture. Elle passa aussi beaucoup de musique sur l'électrophone. Tout ce qu'elle aimait, il l'aimait encore plus. Le mercredi elle le mena chez le dentiste, une fois le matin pour faire limer les chicots et prendre le moulage, et à nouveau l'après-midi pour faire poser les jaquettes provisoires en plastique. A ce moment l'enflure de la lèvre était entièrement résorbée, et une fois les dents fixées elle se mit à regarder très souvent *sa* bouche. *Ses* cheveux brillaient au soleil et elle pensa qu'ils devaient aussi briller dans l'obscurité. Il ne répondit pas quand elle lui demanda d'où il venait. — Peut-être étaient-ils trop occupés à rire cet après-midi-là. Ils riaient beaucoup tous deux. — En tout cas il venait d'un lieu où il n'y avait pas de spaghetti. Elle l'emmena dîner dans un restaurant italien et dut lui apprendre à les enrouler sur sa fourchette. Cela les amusa énormément et il en mangea beaucoup.

Le mercredi soir — tard — elle appela son mari.

— « Alma ! Qu'y a-t-il ? Tu te sens bien ? »

Elle ne répondit qu'après qu'il eut prononcé son nom deux fois encore puis elle dit, à voix basse :

— « Oui, Fritz. Je me sens bien. Fritz, *j'ai peur !* »

— « De quoi ? »

Elle ne dit rien, mais il put l'entendre essayer de parler.

« Est-ce le... quel est son nom, au fait ? »

— « Loulyo. »

— « Julio ? »

Elle chanta presque :

— « Loul-yo. »

— « Bon. Qu'a-t-il fait ? »

— « Rien... »

— « Bon. As-tu peur de quelque chose qu'il pourrait faire ? »

— « Oh ! *non.* »

— « Tu as raison. Je l'avais compris avant de partir, sinon je ne l'aurais pas gardé. Bon : il n'a rien fait, et tu es sûre qu'il ne fera rien, et j'en suis sûr aussi, alors... pourquoi m'appeler en pleine nuit ? »

Elle ne dit rien.

« Alma ? »

— « Fritz, » fit-elle rapidement d'une voix rauque. « Rentre à la maison. Rentre tout de suite. »

— « Ne fais pas la petite fille ! »

— « *Vos trois minutes sont écoulées. Signalez lorsque vous aurez fini, s'il vous plaît.* »

— « Oui, mademoiselle. »

— « Alma ! Tu m'appelles d'une cabine ? Pourquoi n'es-tu pas chez nous ? »

— « Je ne pourrais pas supporter qu'il m'entende, » chuchota-t-elle. « Au revoir, Fritz. » Il voulait peut-être lui parler encore, mais elle raccrocha et rentra à la maison.

Le jeudi elle fit venir la voiture du garage, emballa un repas froid, et

ils allèrent à la plage. Il faisait trop froid pour se baigner, mais ils s'assirent sur le sable presque toute la journée et ils parlèrent. Et ils chantèrent un peu. « J'ai peur, » dit-elle encore, mais le disant en elle-même. A un moment ils parlèrent de Fritz. Elle lui demanda pourquoi les gosses l'avaient maltraité : il l'ignorait. Elle annonça que Fritz le savait.

— « Il dit que vous êtes un singe vert, » et elle expliqua : « Il dit que si l'on prend un singe dans la jungle, et qu'on le peigne en vert, tous les autres singes le mettront en pièces parce qu'il est différent. Pas dangereux, mais différent. »

— « Différent comment ? » demanda Loulyo.

Elle avait bien des réponses, mais qui ne regardaient qu'elle, et elle ne les mentionna pas. Elle se contenta de répéter que Fritz savait. « Il va vous aider. »

Il la regarda :

— « Il doit être très bon. »

Elle y réfléchit et dit :

— « Il est très compréhensif. »

— « Que fait-il à Washington ? »

— « Il est expert au programme de réhabilitation. »

— « Réhabilitation de quoi ? »

— « Des gens. »

— « Oh !... J'ai hâte d'être à samedi. »

Alors elle lui dit : « Je t'aime. » Il se tourna vers elle : elle était assise, les yeux ronds, et se mordait les phalanges de la main gauche au point que son alliance lui faisait mal.

— « Vous ne savez pas ce que vous dites. »

— « Je ne voulais pas le dire. »

Après quoi, et la journée du vendredi, ils restèrent ensemble, mais comme les fils de votre cordon de lampe, sans se toucher. Ils allèrent au zoo, où Loulyo regarda les animaux, aussi excité qu'un enfant ; sauf les singes, que sa vue calma et qui s'éloignèrent d'eux rapidement. Plus la journée avançait, plus ils se taisaient ; et au dîner ils ne dirent presque rien, et après quoi ils évitèrent même de se regarder. Au plus noir de la nuit elle alla jusqu'à la chambre de Loulyo, ouvrit la porte, la referma derrière elle. Elle n'alluma pas. Elle dit : « Je m'en fous... » et répéta : « Je m'en fous... » et pleura tout bas.

***

Loulyo était seul dans l'appartement lorsque Fritz arriva.

— « Partie faire des courses, » répondit-il à la question du colosse. « Bonjour, Mr. Rhys. Je suis heureux de vous voir. »

— « Appelez-moi Fritz, » dit ce dernier. « Vous paraissez en meilleur état. Alma a été bonne pour vous ? »

Loulyo sourit : la pièce en fut illuminée.

« Quel est votre nom, déjà ? Julio ? Ah ! oui... Loulyo, je me souviens. Eh bien, mon vieux Lou, on va avoir une petite conversation.

Asseyez-vous là et laissez-moi vous regarder. » Il le regarda longtemps puis grogna et, satisfait, opina de la tête. « Vous avez honte de vous-même ? »

— « Qu... ? Honte ? Heu... non, je ne pense pas. »

— « Bravo ! Ainsi notre conversation ne sera même pas longue. Et pour la raccourcir encore, je veux que vous sachiez une chose dès maintenant : je sais ce que vous êtes. Vous n'avez pas à vous en cacher, et cela ne m'importe pas le moins du monde, et je n'essaierai pas de vous forcer. Vu ? »

— « Vous *savez ?* »

Fritz éclata d'un grand rire.

— « Ne vous en faites pas *tant,* Loulou ! Tous ceux que vous rencontrez ne voient pas ce que moi je vois. C'est mon métier de voir ces choses et de les comprendre. »

Loulyo s'agita nerveusement.

— « De quelles choses parlez-vous donc ? »

— « La forme de vos mains. Votre façon de marcher, de vous asseoir, de montrer vos sentiments ; le son de votre voix, et des tas d'autres choses. Des petites choses, dont une, ou deux, ou même six réunies ne signifieraient rien. Mais toutes ensemble... j'ai pigé, je vous comprends. Je ne demande rien, je constate. Et je m'en *moque.* Mais simplement je puis vous dire quelle conduite observer pour éviter d'être roué de coups à nouveau. Ça vous intéresse, oui ou non ? »

Loulyo arborait un air franchement stupéfait. Fritz se leva, ôta sa veste, la jeta au coin du divan, releva ses manches de chemise et retomba dans le fauteuil, aussitôt détendu. Il commença à parler comme un homme qui *aime* parler, et qui sait quoi dire parce qu'il l'a déjà dit maintes fois, qui sait qu'il a raison, et qui sait qu'il le dit bien.

« Beaucoup de personnes passent toute leur vie parmi leurs semblables, sans jamais soupçonner cette simple chose en ce qui concerne *les gens :* les humains cessent d'être humains lorsqu'ils s'assemblent, et un groupe est un monstre. Si vous prenez un groupe en tant qu'entité vivante, pour obtenir son Q.I. moyen, prenez la moyenne d'intelligence des gens qui le composent, et divisez-la par le nombre de personnes. Si bien qu'un groupe de cinquante personnes a un peu moins d'intelligence qu'un ver de terre. Aucune personne ne pourrait s'abaisser à son niveau de cruauté ou de manque de principes. Le groupe pense que tout ce qui est différent est dangereux, et pense se protéger en déchirant en pièces tout ce qui est différent. La différence considérée comme dangereuse varie avec les époques. Des hommes ont été assassinés par la foule pour avoir porté la barbe... d'autres pour ne l'avoir pas portée. Pour avoir dit dans l'ordre une série de mots que la foule croyait être en désordre. Pour avoir ou n'avoir pas eu tel ou tel vêtement, tel ou tel tatouage, ou tel morceau de peau. »

— « C'est... affreux, » dit Loulyo.

— « C'est... affreux, » répéta Fritz avec une mimique très fidèle et tout à fait insultante, puis il partit de son gros rire et dit à Loulyo de ne pas se fâcher. « Vous venez de me donner un argument, mais attendez que

j'y arrive. » Il reprit sa position et continua son discours. « De toutes les différences « dangereuses » qui excitent la foule, celle qui la frappe le plus fort, le plus vite et le plus sauvagement est l'anomalie sexuelle. Il incombe à tout être humain de savoir à quel sexe il appartient et de s'y tenir le plus visiblement possible, aussi longtemps qu'il vit. Jusqu'au moindre détail les hommes s'habillent comme des hommes, et les femmes comme des femmes, et que Dieu leur vienne en aide s'ils franchissent *la ligne*. Un homme doit paraître un homme et agir en conséquence. Ce n'est pas un droit. C'est un devoir. Sinon, gare à lui.

» La seule grande différence entre les gens de votre espèce et les gens normaux, c'est qu'ils doivent prouver leur sexe, et que vous ne le pouvez pas. Et j'insiste ; vous ne le *pouvez* absolument pas, en public. Entre vous, vous pouvez caqueter et piailler et glousser tant que vous voudrez, mais *ailleurs* ne vous laissez pas reconnaître. Il vaudrait mieux ne rien faire du tout. »

— « Hé, un instant ! » s'écria Loulyo. « En quoi tout cela me concerne-t-il ? »

Fritz ouvrit de grands yeux, puis les ferma et s'enfonça dans les coussins. D'une voix très basse, il dit :

— « Voyons, voyons. Vous n'allez pas m'interrompre maintenant et me faire recommencer depuis le début. »

— « Mais je voudrais simplement savoir ce qui vous fait croire... »

— « Asseyez-vous, et fermez-la ! » beugla Fritz, et il était capable de l'y obliger. « Voulez-vous, oui ou non, savoir comment vous comporter avec les autres sans risquer de faire défoncer votre visage de fille à coups de pieds ? »

Loulyo, pâle, ne bougea pas pendant un moment ; la fureur bridait ses yeux brillants. Ce fut comme si la question de Fritz ne l'avait pas atteint immédiatement, mais le pénétrait lentement. Lentement il se rassit.

— « Continuez. »

Fritz approuva d'un hochement de tête.

— « Je n'aime pas les mauvais menteurs, Loulou, et vous étiez sur le point de me servir le *seul* mensonge dont vous ne pouviez pas vous tirer. Pas devant quelqu'un qui vous connaît... Passons. Voici mon conseil : comportez-vous comme un homme. Pas un homme quelconque, pas seulement un être humain, mais un mâle... Pour ce faire, inutile de jouer au rugby ou d'avoir des poils sur la poitrine ou de séduire chaque femme que vous rencontrez sous prétexte que c'est une femelle. Il vous suffit de pratiquer un sport (ou d'en discuter d'abondance comme si vous le faisiez) et de rouler des yeux quand passe une fille. Si un coucher de soleil vous émeut au point que vous *deviez* l'exprimer, faites-le, mais avec un grognement et un mot grossier. Si une musique vous plaît, dites : « Ce Beethoven, un rude caïd. » Traitez toujours les autres d'un air bourru, comme si vous étiez fâché envers quelque chose et prêt à leur tomber dessus. (Je dis bien *fâché*, Louie, pas vexé ou piqué.) Et n'approchez pas de femmes. Leur intuition vous *découvrira* neuf fois sur dix. La dixième fois l'une d'elles vous tomberait dans les bras, et le résultat serait marrant... »

— « J'ai l'impression, » dit Loulyo au bout d'un moment, « que vous haïssez les êtres humains. »

— « Je les comprends, c'est tout. Pensez-vous que je vous hais ? »

— « Vous le devriez peut-être. Je ne suis pas ce que vous pensez. »

Fritz Rhys secoua la tête, et jura lentement.

— « Parfait. Portez votre masque transparent si ça vous arrange. Je me moque pas mal de vous ou de ce que vous faites. Continuez à agir comme auparavant, et à l'ultime seconde où *ils* vous écrabouilleront la tête, vous admettrez que j'avais raison. »

— « Je suis heureux que vous ayez dit cela. C'est ce que je cherchais à savoir en venant ici, » dit finalement Loulyo.

Au bruit de la clé dans la serrure, Fritz bondit et courut à la porte. C'était Alma. Fritz prit ses paquets et l'embrassa. Pendant qu'il l'embrassait elle regardait derrière lui vers le living-room et vers Loulyo, et dès que Fritz eut terminé elle alla se mettre dans l'embrasure de la porte. Fritz resta en arrière, l'examinant. Loulyo leva lentement la tête, la vit, tressaillit, puis sourit piteusement.

Fritz s'avança, la saisit par l'épaule et la fit tourner, car il *fallait* qu'il voie tout de suite le visage d'Alma. Quand il le vit, il se mordit doucement la lèvre inférieure et dit : « Oh ! », puis il retourna à son fauteuil. C'était quelqu'un qui comprenait vraiment vite.

Tout yeux pour Loulyo, Alma ignora Fritz.

— « Qu'est-ce qu'il vous disait ? »

Il ne répondit pas. Il regarda le tapis. Fritz sauta sur ses pieds et éructa :

— « Alors. Allez-vous le dire à la dame ? »

— « Pourquoi ? »

— « Promettez-moi que vous lui direz, sans omettre un seul mot, et alors je la laisserai prendre la voiture et vous emmener hors de la ville. Vous n'êtes pas citadin ? Non. Eh bien, je crois que vous vous devez ça l'un à l'autre. Qu'en dites-vous, Loulou ? »

— « Fritz ! Es-tu devenu f... »

— « Il vaudrait mieux que tu le persuades d'agir ainsi, chérie. C'est ta dernière chance de le voir en tête à tête. »

Loulyo regarda l'hercule. Fritz sourit et dit :

« Sans oublier un *seul* mot, hein? Je l'interrogerai à son retour et c'est elle qui trinquera si vous n'avez pas *tout* dit. Alma, essaie de ne pas rester plus de deux-trois heures. D'accord ? »

— « Bon. Venez, » fit-elle avec raideur, et ils sortirent. Fritz alla prendre une bière et revint s'affaler dans le fauteuil, buvant et riant en se grattant la poitrine.

*
* *

Dans la voiture il dit simplement : « A la sortie de la ville, après le pont, » puis il tomba dans un silence qui dura jusqu'aux postes de péage. Ils prirent vers le nord ; et enfin il se mit à parler. Il lui dit *tout*. Elle ne répondit pas jusqu'à ce qu'il eût entièrement fini ; puis :

— « Comment as-tu pu le laisser suggérer une chose aussi infecte ? »

Il rit avec amertume.

— « Le laisser ?... Quand il dit avoir compris quelque chose... il a tout dit. »

Elle ne pouvait rien répliquer : elle savait bien que c'était vrai. Il ajouta : « Mais je crois que je suis un singe vert malgré tout. Eh bien... je devrais lui être reconnaissant. Il m'a appris où peut se cacher ma race... et ce qu'il faut faire pour donner le change lorsque nous sommes au-dehors. J'étais sur le point d'abandonner. »

— « Que veux-tu dire ? »

Il ne répondit pas, mais au contraire détourna la tête. Il semblait épier le bord de la route à sa droite. Subitement :

— « Là, » dit-il. « Arrête ici. »

Interloquée, elle quitta la chaussée et arrêta la voiture. Il y avait une nouvelle autoroute après le pont et, pendant des kilomètres, elle était parallèle à la vieille route. Entre les deux routes se trouvait une bande de terrain inutilisable, ravagé par les bulldozers, broussailleux et désert. Elle regarda le terrain, puis lui ; et l'expression du visage de Loulyo l'empêcha encore de parler. La figure de Loulyo était empreinte de tristesse, de regret et d'autre chose... une espèce de rire mélancolique. Il dit : « Je rentre chez moi, maintenant. »

Elle regarda ses propres mains sur le volant et soudain ne les vit plus. Il lui toucha le bras et dit doucement : « Il ne faut pas être triste, Alma. Ça ne pouvait pas aller. Rien n'aurait pu faire que ça aille. Ça t'aurait tuée. Essaie de revenir à ton mari. Il est mieux équipé pour toi. Moi je ne le suis pas, pas du tout. »

— « Tais-toi, » dit-elle tout bas. « Tais-toi, tais-toi. »

Loulyo soupira profondément, passa les bras autour d'elle et l'embrassa, rudement, doucement, complètement, visage, bouche, oreilles, cou, caressant avidement son corps en même temps. Elle s'accrocha à lui et pleura. Il desserra l'étreinte d'Alma, lui pressa quelque chose dans la main, et sauta hors de la voiture, traversa en courant l'épaulement, enjamba le mur et disparut. Ce n'était qu'une murette. Il ne disparut pas derrière quelque chose, ni *dans* quelque chose, ni au loin. Il disparut, c'est tout. Elle l'appela deux fois puis sortit et courut au mur. Rien — des herbes, le sol bouleversé, un arbuste ou deux. Elle se tordit les mains et prit conscience de l'objet qu'il lui avait donné. C'était un disque transparent, assez semblable à la simple lentille d'une torche électrique. Elle le retourna plusieurs fois puis, impulsivement, regarda au travers.

Alors elle vit Loulyo accroupi dans... dans une sorte de machine.

Elle vit s'envoler la machine, et lorsqu'elle eut disparu, son disque de verre aussi cessa d'exister, si bien qu'il ne lui resta plus rien de Loulyo. Pendant quelques instants elle crut qu'elle n'y survivrait jamais. Et finalement arriva ce que connaissent tous ceux qui ont souffert : quoi que vous ayez perdu, les poumons et le cœur continuent de fonctionner, et tout autour de vous, les oiseaux volent, les autos roulent, les gens gagnent de l'argent

et vendent leur âme et attrapent un ulcère et sont heureux et se font couper les cheveux comme d'habitude.

Lorsqu'elle eut fini de franchir ce stade, la soirée était bien avancée. Elle était toute faible et hébétée mais elle pouvait reprendre le volant ; ce qu'elle fit, avec précaution, et bientôt elle put recommencer à penser, ce qu'elle fit avec autant de précaution, et lorsqu'elle arriva à la maison, son « *hel-lo !* » étudié à l'avance fut parfait d'aisance.

Fritz Rhys, avec sa chemise aux manches relevées, sortit de son fauteuil. Il était énorme et compréhensif, semblable à un déferlement de muscles et de gentillesse. Il lui prit la main, rit doucement et l'amena au divan. Elle s'enfonça dans les coussins du fond et ne bougea plus, attendant qu'il disposât d'elle comme il l'entendrait. Il s'assit près d'elle au bord de la couche, penché en avant pour s'interposer entre le monde et elle, son poing et son avant-bras épais posés sur la tablette près du divan ; il l'entoura de son bras inoccupé.

— « Alma... » murmura-t-il, puis il attendit, attendit, jusqu'à ce qu'enfin elle rencontrât ses yeux.

« Je ne suis pas en rogne, » reprit-il. « Crois-moi, chérie, je suis content que tu puisses... aimer... quelqu'un à ce point. Cela veut simplement dire que tu es vivante et... compatissante et... que tu es Alma. » Il rit encore de ce rire calme. « Bien sûr j'admets que j'ai été heureux qu'il se soit avéré être un... une de ces filles manquées. Je ne sais ce que je ferais si jamais tu éprouvais la même chose pour un homme véritable. »

Les yeux d'Alma avaient été fixés sur les siens sans arrêt, et alors elle les déplaça, faisant descendre son regard sur le lourd avant-bras étendu sur la tablette de bois poli. Elle l'examina avec une fascination grandissante tandis qu'il poursuivait. « Ainsi c'est l'esprit statistique — c'est-à-dire moi — qui marque un point sur l'intuition féminine, laquelle t'a laissée tomber en quelque sorte. Qu'est-ce que tu regardes ainsi ? »

Elle regardait l'avant-bras. Presque en dépit d'elle-même, elle avança la main pour le toucher. Elle ne répondait pas. Il dit : « Cela aurait pu être pire. Imagine la vie avec un type comme ça, saoûle de poésie et de rêves étincelants, et juste au moment... ah ! pourquoi continuer ? Ce serait impossible. »

— « Ce *fut* impossible, » dit-elle d'une voix sourde. Elle posa la main sur l'avant-bras, leva la tête et le vit qui l'examinait ; elle retira hâtivement la main. Elle n'arrivait pas à détacher les yeux de son bras. Elle commença à sourire en regardant ce bras. Fritz était puissant, son avant-bras mesurait quarante-trois centimètres de long et quatorze d'épaisseur. « Tout à fait impossible, » murmura-t-elle, « et c'est là la dimension du problème. » *Presque exactement sa dimension,* pensa-t-elle sauvagement.

— « Très bien, » fit-il avec jovialité. « Et maintenant je t'accorde quarante-huit heures pour oublier et ensuite nous... »

Sa voix s'évanouit faiblement lorsqu'il vit cette sauvagerie paraître sur le visage d'Alma et se transformer en rire, en flots, en flèches, en envolées, en perles, en salves de rire.

— « Alma ! »

Elle cessa instantanément de rire, mais ses lèvres restèrent plissées et ses yeux brillants.

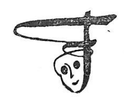
— « Tu ferais mieux de retourner à la chasse aux singes verts, » dit-elle d'une âpre voix neutre. « Maintenant que tu leur as donné une tête de pont. »

— « *Quoi ?* »

— « Il y a vraiment en toi quelque chose de terriblement petit, Fritz Rhys, » dit-elle, et le rire reprit, de plus en plus fort, et il ne put l'apaiser par son calme, ni par ses cris, et il ne put plus le supporter. Il s'habilla et fit sa valise et il déclara du seuil, dans l'éclat et le fracas du rire :

— « Je ne te comprends pas. Je ne te comprends pas du tout. » Et il retourna à Washington.

(*Traduit par P. J. Izabelle.*)



Vers un autre pays sans nom

par **MONIQUE DORIAN**

*Une nouvelle débutante française dans « *Fiction* ». Cette jeune femme de vingt-cinq ans mérite l'attention, même si sa première histoire publiée n'échappe pas, dans son thème, à certains effets abusifs. Il nous semble en effet qu'elle a su créer un climat, ce qui est essentiel dans le domaine du fantastique, et le rendre à la longue fascinant. Son récit, qui raconte le glissement d'un être humain vers un monde intercalaire, évoque dans ses péripéties la logique trouble d'un cauchemar.*

CE matin-là, Sylvia s'éveilla avec un sentiment de malaise qu'elle ne pouvait définir. Une impression comme elle n'en avait jamais ressentie. Elle s'étira dans son lit, ouvrit les yeux. C'était cependant un matin comme les autres. Autour d'elle, la chambre aux volets clos baignait dans la pénombre ; des bruits assourdis montaient de la rue. Mais Sylvia n'écoutait pas ces bruits.

Elle avait l'illusion qu'une musique confuse s'évanouissait en même temps que les dernières bribes de son sommeil — des échos lointains de cymbales et de cloches, qui prolongeaient jusqu'à elle un fil sonore impalpable. Elle bougea, sentant son malaise s'accentuer. Il lui semblait que quelque chose était dans l'air, elle ne savait quoi, un peu comme une menace en suspension.

Quand elle se leva, elle crut étouffer : un poids comprimait sa poitrine ; debout au bord de son lit, elle eut un étourdissement et crut qu'elle allait tomber. « C'est ridicule, » pensa-t-elle, « je ne suis pas malade. » Elle fit l'effort de marcher, étonnée de la faiblesse de ses membres.

Elle passa sans la regarder devant la glace qui faisait face à la fenêtre. C'était un miroir vénitien du XVIIIe siècle, qu'elle avait trouvé chez un antiquaire. Elle aimait son cadre vieil or, aux volutes fantasques, et son tain légèrement altéré qui plongeait le reflet des choses dans une clarté sous-marine. Quand elle s'y contemplait, son visage à contre-jour lui apparaissait comme une ancienne estampe, avec les cheveux nimbés de lumière. Et cette image d'elle lui plaisait.

Elle entra dans la kitchenette ; elle n'avait pas faim mais elle prépara du café, et après en avoir bu deux tasses, elle se sentit mieux. Revenue dans la chambre, elle alluma une cigarette, en dégusta voluptueusement quelques bouffées, puis alla ouvrir les volets. L'air était frais, le vent transportait les effluves salins venus du port. Sylvia observa un instant la perspective de la place des Remparts, dont l'atmosphère était pleine de quiétude à cette heure matinale. Puis elle se détourna et se mit à flâner au

hasard dans la chambre, heureuse de mouvoir son corps, d'enfoncer ses pieds dans l'épaisseur laineuse de la moquette.

Son malaise se dissipait, il n'en subsistait plus qu'une vague impression de gêne, à peine perceptible. Peut-être avait-elle fait un cauchemar, dont le souvenir maintenant se diluait. Elle écrasa dans un cendrier sa cigarette, puis demeura une seconde immobile, se demandant à quoi se consacrer. Elle était à cet instant debout au centre de la pièce, et la glace vénitienne se trouvait à trois mètres derrière elle. Machinalement elle se retourna, et pour la première fois depuis qu'elle s'était levée, son regard rencontra la surface polie du miroir, pareille à celle d'une eau morte.

Elle eut un cri de terreur et se recula.

Lentement, ses paupières se fermèrent puis se rouvrirent. « Non, je deviens folle, » murmura-t-elle. Le ton lucide de sa voix démentait le sens de ses paroles et elle y puisa une notion de réconfort. Elle s'approcha de la glace, appliqua ses paumes contre ses tempes, écarquilla les yeux en s'examinant. Son visage était blême et ses trait tirés. « Je suis à faire peur, » dit-elle à haute voix.

A faire peur... Elle fut secouée d'un frisson, en évoquant ce dont elle venait d'être témoin.

Cela avait duré le temps d'un éclair. Elle venait en se retournant d'apercevoir son reflet — et soudain celui-ci avait disparu. A sa place, une sorte de gigantesque main jaillie du miroir bondissait à sa rencontre.

Elle avait été aveuglée comme par l'illumination d'un flash, avait eu l'impression de recevoir un coup entre les deux yeux. C'est alors qu'elle avait crié et bondi en arrière, épouvantée.

Et maintenant elle pouvait croire qu'elle avait rêvé. Tout était redevenu normal. Comme si rien ne s'était produit.

Elle s'écarta de la glace et, avec nervosité, alluma une nouvelle cigarette. « Des hallucinations, ma petite. Tu as vraiment besoin de te reposer l'esprit. » Sa main tremblait en reposant le briquet, elle la crispa et ses ongles griffèrent sa paume. Elle se força à penser à autre chose. Faire le ménage comme chaque matin, accomplir les gestes ordinaires, c'était le meilleur moyen de nier ce qui venait de se passer.

Elle vaqua à ses occupations. La matinée s'écoulait insensiblement, le temps suivait son cours, les choses étaient normales. Mais Sylvia sentait un picotement lui mordre la nuque, comme lorsqu'une personne dans votre dos vous regarde et que l'on en a conscience. Elle sourit d'elle-même et de son imagination. Cependant, par un réflexe mécanique, ses yeux évitaient le miroir chaque fois qu'elle risquait d'y croiser son image.

Puis elle entra dans la salle de bains ; elle ne se méfiait pas de la glace murale au-dessus du lavabo. Son regard dévia brusquement, comme happé par la glace, et elle se figea.

Face à elle, éclatait de nouveau la vision, et c'était horrible parce qu'il lui était impossible de reculer, impossible de bouger. Elle était fascinée, prise au piège du miroir, le corps paralysé. Puis tout cessa, et elle put enfin s'arracher à cet emprisonnement. Elle s'enfuit en courant, déboucha

dans la chambre, mais c'était soudain comme si les miroirs s'étaient multipliés. De chaque côté, dans chaque direction, elle voyait se répondre les reflets, et au centre de chaque reflet la main effrayante surgissait et venait lui barrer la route.

Le hideux phénomène la traquait, la poursuivait. Elle reculait en tous sens, trébuchait, se cognait aux meubles comme un oiseau étourdi. Enfin elle se jeta sur son lit et céda à une crise de nerfs qui la laissa sans forces.

Quand elle se releva, elle ne sut combien de temps s'était écoulé. Sa chambre avait son apparence coutumière, tout était rentré dans l'ordre. En luttant pour maîtriser un tremblement intérieur, elle décida de prévenir Aïsa. Ce serait un soulagement de lui téléphoner, de tout lui raconter. Aïsa était l'être auquel elle tenait le plus au monde.

Elle composa le numéro d'un doigt qui frémissait, puis attendit. A l'autre bout de fil, on décrocha, et ce fut le silence. C'était l'habitude d'Aïsa de répondre ainsi au téléphone sans jamais dire « Allô », et Sylvia ne parvenait pas à s'y accoutumer, cela lui causait toujours une sensation de gêne. « C'est toi ? » dit-elle d'une voix entrecoupée. « Ici Sylvia. » Puis elle voulut se mettre à parler, mais les mots s'engluèrent dans sa bouche dès qu'elle essaya d'aborder son récit. Les idées lui échappaient, le souvenir même du cauchemar dont elle avait été victime devenait étrangement flou, comme un souvenir inventé. Elle ne put prononcer que des paroles incohérentes et réticentes, se trouvant ridicule, et Aïsa l'écoutait sans la comprendre. Elle dit finalement à Sylvia qu'elle devait s'absenter pour l'après-midi. « Viens me voir ce soir, » ajouta-t-elle. Sylvia raccrocha en soupirant. Elle fit quelques pas dans la pièce, passa la main le long de sa tempe comme pour chasser quelque chose. « Aïsa, » murmura-t-elle. Elle avait envie de se trouver auprès d'elle et en même temps cette perspective la glaçait, comme toujours. Aïsa l'attirait et cette attirance lui répugnait.

« Il faut que je sorte, » se dit-elle enfin. « Un peu d'air me fera du bien. » Elle se surmenait, s'étiolait, à force de rester enfermée pour travailler à cette traduction de roman. Ce devait être les nerfs qui étaient à l'origine de ces hallucinations. Elle mit une jupe et un chandail, se peigna à la hâte, dessina machinalement les contours de ses lèvres avec un tube de rouge — sans oser fixer une glace. Puis elle quitta le studio sans bruit, comme une voleuse.

*
* *

Dehors, l'automne jaunissait les tilleuls, sur la place des Remparts. Sylvia s'arrêta au bord des pavés éclaboussés de soleil, tandis qu'une bouffée de vent fouettait son visage, lui communiquant une légère ivresse. Avec surprise, elle distingua alors une foule assemblée sous les arbres, au centre de l'esplanade. Elle eût juré pourtant que celle-ci était parfaitement vide, à l'instant où elle était sortie de chez elle.

Elle s'approcha du groupe. Elle ne voyait que le dos des gens, une masse compacte de dos, serrés les uns contre les autres. La foule faisait cercle autour de quelque chose dont elle ne pouvait rien entrevoir. Personne ne remarquait sa présence.

Elle songea : « Je ne parviendrai jamais au premier rang, » et à ce moment précis, comme mue par un mécanisme, la foule se disloqua juste devant elle. Bizarrement, les gens s'écartaient pour lui faire place, sans l'avoir regardée, sans même s'être retournés vers elle. Elle s'engagea dans le chemin qui s'ouvrait parmi eux, dévorée de curiosité. Elle sentait le cercle se refermer derrière elle à mesure qu'elle avançait — ou plutôt qu'elle était comme inexorablement poussée — vers le premier rang.

Quand elle s'y retrouva, elle eut une moue de dépit en voyant ce qui monopolisait l'attention des spectateurs. Une romanichelle, une diseuse de bonne aventure ! Ce n'était que cela... Elle haussa les épaules et s'apprêta à partir, mais la voix de la bohémienne s'éleva, la clouant sur place. C'était à elle que la femme s'adressait.

Sylvia leva la tête et rencontra son regard, un regard à l'éclat insoutenable dans le visage décharné. Elle resta sans bouger. Elle avait l'impression étrange, indéfinissable, de connaître ce regard, d'avoir déjà plongé dans ces prunelles sombres, avec un vertige. Puis elle cessa de réfléchir. La bohémienne dit : « C'est toi que j'attendais. Je t'attends depuis très longtemps, » et elle éclata d'un rire strident qui se répercuta aux oreilles de Sylvia, comme s'il avait résonné sous des voûtes de pierre.

A cet instant, les gens massés autour de Sylvia s'éloignèrent légèrement, le cercle se dissocia et elle se retrouva seule en face de la bohémienne. Celle-ci parla de nouveau : « Ecoute ce que j'ai à te dire. Tu quitteras la ville un vendredi 19, à bord d'un paquebot nommé « *Ailleurs* », pour aller vers un autre pays. » Sylvia entendit sa propre voix répondre : « C'est un drôle de nom pour un paquebot. Et quel autre pays ? » — « Un pays que tu ne connais pas encore, » dit la bohémienne, puis sa voix continua de retentir dans la tête de Sylvia, en une suite d'échos dégradés : « Et pour toi ce sera la fin... Et pour toi ce sera la fin... »

Sylvia regarda le visage de la femme. Les traits de ce visage fondirent, parurent s'estomper dans une brume, et soudain une main géante surgit de cette brume et la frappa en plein visage. Elle vacilla, puis fit demi-tour en se frayant un passage parmi la foule. Mais celle-ci maintenant s'était tassée, resserrée comme un étau, et elle eut du mal à se faufiler jusqu'à l'air libre. Une fois sortie du groupe, elle se retourna. Les gens étaient immobiles, pareils à des mannequins de cire. Sylvia grimpa sur un banc et de là, elle vit nettement, à l'intérieur du cercle formé par la foule, s'élever un anneau de flammes au milieu duquel dansait la bohémienne. Puis elle vit une étendue d'eau, et sur cette eau voguait un bateau, qui laissait des sillages écarlates. Au même instant sa vue se brouilla et elle eut un éblouissement.

Elle tituba et descendit du banc. Mais avant que ses deux pieds eussent touché le sol, son corps fut ébranlé comme par une décharge électrique et une voix dit auprès d'elle : « Un vendredi 19. N'oublie pas. Le paquebot « *Ailleurs* ». Je viendrai t'emmener. N'oublie pas. » Elle glissa jusqu'à terre en ayant l'impression de s'enfoncer dans de l'ouate et, avant de s'évanouir, elle vit les gens se presser autour d'elle et se bousculer pour la voir. La

foule de tout à l'heure semblait être devenue innombrable. Sylvia ferma les yeux...

Elle reprit connaissance dans une pharmacie où l'on l'avait transportée, et tout de suite parla de la bohémienne. Elle vit l'incompréhension se peindre sur les visages qui l'entouraient. On lui dit qu'un passant l'avait trouvée évanouie au pied d'un banc, et que personne d'autre n'était à proximité ; nulle part on n'avait aperçu de bohémienne.

Sylvia remercia et s'en alla d'une démarche indécise. Elle ne voyait plus rien de ce qui l'entourait. Elle avançait dans une contrée désertique où d'obsédants yeux noirs la hantaient, et où l'écho perçant d'un rire retentissait au moindre de ses pas.

*
* *

Avait-elle rêvé la présence de la bohémienne ? Tout cela semblait issu d'un cauchemar. Sylvia sentit qu'une série d'événements inexplicables se déroulait, mais qu'entre eux il devait y avoir un lien. La rencontre de la bohémienne était en rapport avec les phantasmes des miroirs, puisque dans les deux cas, il y avait eu cette main fantastique qui l'assaillait. Mais si la vision de la main avait été déclenchée par la bohémienne, comment expliquer le phénomène des miroirs ? Pouvait-il à la fois découler de la rencontre et être situé *avant* ? La conséquence avait-elle pu *précéder la cause* ?

Mais surtout, pourquoi tous ces incidents incompréhensibles ? Devenait-elle folle à lier ?

Elle retrouva, soulagée, le calme de son studio et interrogea avec appréhension la glace de l'entrée. Mais elle ne vit que son reflet obéissant, docile à chacun de ses gestes. Elle s'allongea sur son lit et ne tarda pas à s'endormir. Quand elle se réveilla, elle ne conservait plus qu'un souvenir vague de la scène de la place, presque comme s'il s'agissait d'un rêve fait durant son sommeil. Elle se rappelait une romanichelle lui prédisant un voyage, un voyage auquel avait trait la date du vendredi 19 ; elle se rappelait aussi qu'il avait été question d'un curieux nom de paquebot, un nom qui n'existait certainement pas dans la réalité. Elle se souvint enfin de s'être évanouie, mais elle fumait trop, des vertiges la prenaient parfois. Il faudrait qu'elle diminuât ses doses de cigarettes, cela pouvait devenir dangereux pour la santé à la longue.

Elle se leva et, machinalement, consulta un calendrier. Il n'existait pas de vendredi 19 au cours de ce mois de septembre. Elle n'avait donc pas de chance d'accomplir maintenant ce fameux voyage. La sonnerie du téléphone interrompit le cours de ses réflexions. « Peut-être Aïsa, » se dit-elle. Elle se rendit compte qu'elle désirait de toutes ses forces la présence d'Aïsa, sans s'être encore formulé ce désir.

Elle décrocha, mais n'entendit au bout du fil que la tonalité indiquant que le réseau était libre. On avait raccroché. Elle reposa l'écouteur sur son support. Un faux numéro, sans doute. Après avoir regardé l'heure à sa montre, elle décida d'aller voir Aïsa. C'était la fin de l'après-midi, elle la trouverait chez elle.

Elle se recoiffa, enfila une gabardine et prit le tramway jusqu'à l'autre bout de la ville, là où habitait Aïsa. Celle-ci vint lui ouvrir, un verre à cocktail à la main. En voyant Sylvia, elle eut un sourire qui étira les bords de ses lèvres.

— « Je suis venue tôt, » avoua un peu honteusement Sylvia, « parce que j'étais impatiente de te voir. Je te dérange ? »

— « Au contraire, » dit Aïsa en s'effaçant pour la laisser passer. « Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as mauvaise mine... Tiens, bois, » ajouta-t-elle, et elle lui tendit un verre qu'elle remplit d'une mixture de sa composition. (Aïsa adorait préparer des cocktails ; elle en énumérait chaque fois les ingrédients à Sylvia et celle-ci l'écoutait d'une oreille distraite, se contentant de hocher la tête, sans quitter des yeux son visage triangulaire et ses mains chargées de bagues, dont les gestes soulignaient les paroles.)

Sylvia but. C'était comme du feu coulant dans sa poitrine. Elle se laissa tomber sur un divan et Aïsa s'assit près d'elle :

— « Qu'est-ce que tu as ? Raconte-moi. »

— « J'ai déjà essayé au téléphone de te raconter. Tu ne comprendrais pas. »

— « Raconte, » répéta simplement Aïsa, et Sylvia obéit. Elle parla des hallucinations qui l'avaient poursuivie dans les miroirs et termina par ce qu'elle se rappelait de l'incident de la bohémienne.

— « Je ne sais plus au juste ce qu'elle m'a dit, » conclut-elle. « Quand je suis revenue à moi, dans la pharmacie, on m'a dit que personne n'avait vu cette femme. »

Il y eut un long silence. Sylvia regarda avec humilité Aïsa. La voix de celle-ci se fit tranchante :

— « Du repos, voilà ce qu'il te faut. Tu divagues. Tu as besoin d'un *très* long repos... »

Elle éclata d'un rire narquois et Sylvia sentit sa tête tourner.

— « Tu ne veux pas comprendre, » murmura-t-elle avec désespoir.

Puis elle fit face et tenta de sourire. Elle redoutait trop les paroles cinglantes de son amie. Elle jouait la comédie et parvenait à mener deux sentiments de front : l'amour et la haine. Aïsa lui apportait beaucoup, tout en lui demandant l'impossible, et cet impossible, Sylvia se déchirait pour l'extirper de son être. Jusqu'à présent, elle y était parvenue, mais combien de temps encore pourrait-elle tricher ? Elle se sentait si désœuvrée, si seule dans sa peau. Seules les heures passées en compagnie d'Aïsa la grisaient en lui faisant l'effet d'une drogue.

— « Allons, » dit Aïsa en se penchant sur elle. « Calme-toi, détends-toi. C'est ce que tu es venue chercher, n'est-ce pas ? Allonge-toi. Ne pense à rien... »

Elle passa une main contre le front brûlant et moite de Sylvia. La caresse de cette main était douce. Sylvia aurait voulu rester des heures ainsi, sous la caresse d'Aïsa.

Elle regarda le visage de son amie penché sur elle. L'espace d'une seconde elle tressaillit. Ce visage lui apparaissait sardonique, déformé par

une expression de cruauté inhumaine. Elle cilla et retrouva le visage normal d'Aïsa, qui la fixait avec détachement.

— « Je... » balbutia Sylvia, « je crois que je vais rentrer. Je ne me sens pas très bien. »

Elle considérait avec inquiétude les traits d'Aïsa, en s'interrogeant sur l'inexplicable vision qui les avait dénaturés le temps d'un éclair.

— « Comme tu veux, » fit doucement Aïsa. « Et crois-moi, tu n'as qu'une chose à faire : évite de te regarder dans les miroirs... »

Il y avait un soupçon d'ironie dans sa voix et Sylvia la dévisagea en se demandant si elle cherchait à se moquer d'elle. Mais Aïsa avait une expression parfaitement naturelle. Elle se pencha et déposa un baiser sur la joue de Sylvia. Ce baiser fit à celle-ci l'effet inopiné d'un brûlure.



Il faisait nuit quand Sylvia rentra chez elle. A la lumière du plafonnier électrique, son studio lui parut singulièrement hostile et désert, comme un lieu abandonné depuis des siècles. Elle fit quelques pas incertains à travers sa chambre, porta une main à son front. Elle avait la migraine. Le cocktail d'Aïsa, sans doute. Elle aurait dû le savoir, cela lui montait toujours à la tête.

Elle alluma une cigarette. Fumer lui fit du bien. Se lovant sur son canapé, elle repassa en esprit les événements de cette journée étrange. Il lui semblait qu'elle avait pris pied sans s'en apercevoir sur un domaine interdit, et qu'il était maintenant trop tard pour tenter de rebrousser chemin. Elle chassa cette pensée puis, se sentant désœuvrée, eut envie de se distraire.

Se levant, elle déposa un disque sur l'électrophone et mit celui-ci en marche. La voix d'une chanteuse noire s'éleva, soutenue par un accompagnement de piano et de cymbales. Sylvia se rassit et se laissa bercer par la mélodie, en perdant peu à peu la conscience des choses. Elle eut soudain l'impression d'être transportée ailleurs et de se trouver dans un paysage immense et vide à perte de vue. Elle était seule au milieu de ce vide étalé à l'infini sous un ciel noir. Son seul lien avec le monde des vivants était la voix de la chanteuse, isolée et comme feutrée par d'innombrables épaisseurs de silence. Sylvia voulait marcher, et elle s'apercevait brusquement que la terre ferme sous ses pieds était devenue un élément liquide en mouvement. Le paysage était maintenant une mer sombre et déchaînée où elle se noyait. Là-bas, à l'horizon, se distinguait la silhouette d'un bateau. Et, chose curieuse, bien que ce bateau fût extrêmement éloigné et lui apparût minuscule, elle pouvait voir une femme accoudée au bastingage. Mais elle ne pouvait discerner ses traits. Et il lui semblait pourtant qu'il était capital, vital pour elle de savoir qui était cette femme. Elle écarquillait les yeux dans les ténèbres, tendant toute sa volonté vers ce seul but, mais la femme ne lui apparaissait que comme une forme sans visage. Elle ne voyait avec précision que ses mains, appuyées contre le rebord du bastingage. Des mains blanches, extraordinairement longues et fines. Et soudain elle recon-

naissait ces mains couvertes de bagues : c'étaient celles d'Aïsa. Sylvia criait et sa voix s'étranglait : « Aïsa, aide-moi ! » Mais la femme ne remuait pas, n'entendait pas. Puis, brusquement, comme révélé par un projecteur, son visage apparaissait en pleine lumière et Sylvia, épouvantée, reconnaissait, à la place des traits d'Aïsa, le rictus et les yeux affreux de la bohémienne. Elle hurlait, et le bruit de son hurlement l'assourdissait, et elle sentait en même temps l'eau glacée la submerger, la pénétrer jusqu'aux os, envahir tout son être...

Une brutale sonnerie brisa le silence. Sylvia sursauta et regarda autour d'elle. Elle était dans son studio et le disque sur l'électrophone s'était arrêté. Baignée d'une sueur froide au souvenir de la vision dont elle émergeait, elle se leva. La sonnerie était celle du téléphone. Sylvia décrocha et dit : « Allô ? » Tout d'abord elle n'entendit rien et crut qu'il n'y avait personne au bout du fil, comme dans l'après-midi. Puis une voix lointaine et méconnaissable, déformée de façon étrange, parla et Sylvia ne comprit pas tout d'abord ce qu'elle disait. « Parlez plus fort, » cria-t-elle, « je ne vous entends pas ! » Une seconde s'écoula, puis elle perçut très nettement à ses oreilles un rire saccadé, un rire qui la glaça. Elle dit d'une voix sourde : « Qui est à l'appareil ? », mais elle n'entendit plus rien, plus qu'un silence absolu, sans aucun grésillement ni aucune tonalité, comme si le téléphone était mort dans sa main, comme si la ligne n'aboutissait nulle part. Elle raccrocha d'une main tremblante. Elle eût juré que ce rire était celui de la bohémienne.

Mais la bohémienne ne pouvait exister, les témoins l'avaient affirmé. Elle n'était qu'un produit de son imagination... Seulement les êtres imaginaires ne vous appellent pas au téléphone. A moins qu'elle n'eût rêvé également ce coup de téléphone ? Non, elle n'était tout de même pas folle à ce point.

Elle se prit la tête à deux mains. Voyons, tout devait pouvoir s'expliquer d'une manière rationnelle. Une plaisanterie, il n'y avait que cela. Elle était victime d'une plaisanterie particulièrement insistante et de mauvais goût. Mais cette plaisanterie, il fallait alors qu'elle prît l'allure d'une véritable conspiration. Les gens à la pharmacie qui lui avaient affirmé n'avoir pas vu de bohémienne ne pouvaient tous en être les complices.

Sylvia frémit. Tout cela était absurde. C'était un mauvais rêve. Elle aurait voulu dormir pour en être sûre et ne se réveiller que le lendemain, dans un monde redevenu logique et familier. Elle consulta son réveil : il était dix heures du soir. Elle se rappela alors seulement qu'elle n'avait rien mangé depuis le matin. Seul pesait sur son estomac l'alcool qu'elle avait absorbé chez Aïsa. Elle fit quelques pas, avec l'impression que le sol se dérobait sous elle. Ses jambes étaient comme du coton. « C'est cela, je ne suis pas dans mon état normal, » pensa-t-elle. « C'est cette faiblesse qui me fait voir et entendre des choses qui ne sont pas. » Elle chercha à s'en persuader. Mais pouvait-il réellement s'agir d'une vaste autosuggestion ? Elle ne savait plus que croire.

Elle alla dans la kitchenette et mangea ce qui lui tombait sous la main. Puis elle retourna dans la chambre. Oui, il lui fallait dormir. Dormir, et

demain les choses reprendraient leurs cours. Ces hallucinations étaient dues à la faiblesse, à la fatigue.

Elle se déshabilla et, avant de se coucher, avec un geste d'agacement pour se dire qu'elle était ridicule, débrancha le téléphone. Une fois allongée dans le lit, elle éteignit la lumière et, dès qu'elle eut fait l'obscurité, elle eut l'impression que la chambre autour d'elle s'évanouissait et qu'elle se trouvait au centre du néant. C'était comme s'il n'y avait plus rien autour d'elle, ni murs, ni maison, ni ville, à une distance incommensurable. Elle ralluma la lumière et vit les murs de la chambre, la réalité rassurante de la chambre ; elle se persuada patiemment de cette réalité. Puis elle se releva pour aller chercher dans la salle de bains un tube de somnifère. Elle avala deux comprimés et retourna se coucher.

Dans le noir, elle se tourna sur le flanc, du côté où se trouvait le mur. De temps à autre, elle palpait de la main la présence solide, inébranlable, de ce mur. Mais dès qu'elle cessait de le toucher, l'horrible impression reprenait : le lit où elle était couchée dérivait au cœur d'un grand vide, et elle s'apercevait bientôt que ce vide devenait une immensité couverte de vagues : la mer. Les vagues montaient à l'assaut du lit comme pour l'engloutir, et l'obscurité se refermait autour de Sylvia, pesait sur elle comme un couvercle, la pressait de toutes parts pour l'écraser. Elle remua nerveusement et, avec un profond soupir, sombra dans le sommeil.

*
* *

Le lendemain matin, elle se réveilla avec la sensation aiguë d'avoir participé à un cauchemar. Les événements de la veille revenaient à son esprit sous forme de lueurs brèves. Elle mit un certain temps à débrouiller les fils épars de ses souvenirs et, avec un sursaut d'incrédulité, elle sut qu'elle avait *vécu* tout cela, que ce n'était pas un rêve.

Elle se leva. Le soleil filtrait par les fentes des volets fermés. Elle alla les ouvrir et resta un instant aveuglée. Dehors les arbres de la place balançaient doucement leurs feuillages, des gens se promenaient, c'était la vie de tous les jours. A ce spectacle, Sylvia se sentit inexplicablement détendue et heureuse.

Elle se rendit jusqu'à la salle de bains et fit couler la douche. Sous l'eau tiède, elle retrouva ses idées claires, sa lucidité. Elle s'étira en se cambrant en arrière. La caresse de l'eau sur son corps lui causait une volupté confuse. Elle avait l'impression de ne plus exister que par ce corps, de se confondre tout entière avec lui, et son esprit s'annihilait dans ce bien-être physique.

Elle quitta la douche et se sécha, puis passa dans la chambre pour s'habiller. La glace, rassurante, lui renvoyait son reflet coutumier... Tout en attachant ses bas, elle y regarda sa silhouette. Elle baissa les yeux en pensant à Aïsa. C'était inouï ce qu'elle pensait souvent à elle, depuis quelque temps, lorsqu'elles n'étaient pas ensemble.

En choisissant une robe, elle évoqua une fois de plus les circonstances singulières de leur rencontre. Aïsa avait surgi à l'improviste dans sa vie,

comme un éclair d'orage. Sylvia avait été subjuguée. Depuis, elle ne pouvait se passer d'elle.

Cela remontait à plusieurs mois. Sylvia venait de rompre, de façon inexplicable, avec l'homme qu'elle aimait. Leur amour, d'un seul coup, avait été comme rayé de la carte, une désaffection réciproque les avait subitement envahis, mêlée à une soif de liberté qu'il leur fallait à tout prix satisfaire. Chacun s'était aperçu que l'autre le gênait, sans savoir au juste pourquoi. Ils s'étaient donc dit adieu, un soir, mais le lendemain, un coup de téléphone avait réveillé Sylvia en pleine nuit. C'était son amant : le fait de ne plus la voir lui causait un malaise insurmontable, il se rendait compte qu'ils avaient été fous. Sylvia avait éclaté d'un rire cruel et lui avait dit d'aller au diable. A demi endormie, elle croyait à une mauvaise plaisanterie. Elle avait raccroché et avait plongé aussitôt dans des rêves d'une teinte poussiéreuse. Mais le matin suivant, en se souvenant de son appel, elle avait couru à son domicile. Là, on lui apprit qu'il avait quitté la ville sans laisser d'adresse. Alors, seulement Sylvia avait pensé que plus rien ne compterait au monde, qu'elle ne croirait plus en rien.

La concierge lui avait dit que son appartement était occupé par une nouvelle locataire, une jeune femme. Sylvia était montée, se demandant s'il s'agissait d'une amie à lui. Elle avait sonné, la porte s'était ouverte, et elle s'était trouvée en présence d'Aïsa.

Sylvia ne devait plus se rappeler les premières paroles échangées, mais elle savait que ce n'était pas des formules de politesse ordinaires. Elle ne se souvint du motif de sa visite qu'au moment de son départ, deux heures plus tard. Elle avait totalement oublié, durant ce laps de temps, qu'elle était amoureuse et qu'elle était venue s'enquérir des nouvelles de l'être qu'elle aimait. D'ailleurs, cet amour était-il réel ? Il lui semblait soudain lointain et dépossédé de son objet, pareil à une écorce vide. Les yeux d'Aïsa emprisonnaient les siens dans un espace clos où il n'y avait pas de place pour une tierce personne. De quoi avaient-elles parlé ? Sylvia ne s'en souvenait pas non plus. Avait-elle seulement interrogé Aïsa pour savoir comment elle avait pu emménager si vite à la place de quelqu'un qui, la veille encore, n'avait pas même projeté son départ ?

Elles s'étaient revues constamment. Sylvia ne savait rien d'elle, ni qui elle était ni d'où elle venait. Pas même son nom de famille, rien que ce prénom qu'elle n'avait jamais rencontré nulle part. Aïsa était quelqu'un d'étrange. Un mélange de bête féroce et de chatte caressante. Sylvia se rendait compte du pouvoir qu'exerçait sur elle Aïsa. Elle s'en rendait compte et la haïssait pour tout ce qu'il y avait de perfide en elle. Et elle l'aimait. Elle savait qu'elle l'aimait. Elle n'avait jamais éprouvé un sentiment équivalent pour aucun être. Il y avait à la fois en elle un besoin de tendresse et d'affection qui s'assouvissait auprès d'Aïsa, et une haine pareille à des éclats de verre brisé faisant jaillir le sang si on y touche. Elle désirait de toutes ses forces fuir Aïsa et elle restait auprès d'elle à ramper comme une créature fangeuse vers la lumière.

Elle se faisait parfois l'effet d'une loque. Elle réagissait à une attaque

doucereuse d'Aïsa par des paroles vaincues. Et Aïsa se contentait de la regarder d'un air si parfaitement indifférent et méprisant que Sylvia baissait la tête, en la suppliant de daigner la VOIR. Aïsa riait alors, avec des gloussements qui s'échappaient bizarrement de sa gorge, comme si elle eût éprouvé de la difficulté à maîtriser sa voix. Puis elle faisait à Sylvia l'aumône d'une caresse ou d'un sourire — son sourire étroit qui montrait ses dents pointues de carnassier — et Sylvia se sentait comme délivrée. Ses contacts avec Aïsa lui donnaient l'impression de porter un carcan, mais être privée d'elle était un poids bien plus grand encore. Elle la voyait presque chaque jour. Elle gardait en elle la marque de ces entrevues comme une empreinte au fer rouge. La présence d'Aïsa la brûlait, mais son absence la glaçait, et ce froid et ce dénuement étaient pires que le feu qu'elle avait à affronter.

*
* *

Sylvia acheva de s'habiller et peigna ses cheveux, d'un mouvement machinal. Elle chassa — ou tenta de chasser — la pensée d'Aïsa, l'image qui la dévorait. Sur son bureau, sa machine à écrire l'attendait, et la traduction de roman inachevée. « Je vais faire un tour, » pensa-t-elle, « et me mettrai au travail ensuite. » Cela lui serait salutaire de se concentrer sur cette occupation.

Elle sortit et l'air limpide du dehors lui fit l'effet d'un baume. Elle marcha droit devant elle, au hasard de ses pas. Elle enfilait des rues où elle n'avait jamais pénétré, traversait des places inconnues, elle qui croyait ne rien ignorer de sa ville. C'était comme si tout un quartier nouveau avait brusquement surgi devant elle. Elle s'arrêta devant une église. Des passants défilaient auprès d'elle sans la regarder, la frôlant presque, comme si pour eux elle n'existait pas. Sylvia pénétra dans l'église.

Elle s'assit dans la pénombre. Des formes vagues glissaient dans les allées le long de la nef, entre les rangées de chaises et de prie-Dieu. Sylvia aimait ce silence et cette solitude. Elle entendit soudain le son d'un orgue s'élever en une interprétation extraordinaire de la Toccata en ré. La musique était si émouvante que Sylvia avait l'impression de ne l'avoir jamais entendue, et des larmes perlaient à ses paupières. Et subitement, comme si elle avait basculé sur un autre plan impossible à décrire, elle n'entendit plus qu'une parodie monstrueuse du même morceau, défiguré de façon atroce. Elle se redressa avec désespoir. « Non, non, non ! » Sa voix était étouffée par une boule qui lui serrait la gorge. Puis une autre voix lui déchira les tympans en criant à ses oreilles : « Le vendredi 19, n'oublie pas. »

Elle crut avoir rêvé, car, quand elle se leva, il n'y avait personne à côté d'elle et aucun orgue ne jouait. Prise de panique, elle tourna la tête avec une expression égarée. Son regard rencontra une statue de la Vierge, s'y arrêta. Son sang se glaça : à la place de la statue, une forme aux yeux blancs, les lèvres saillantes et pendantes, la fixait. Sans prendre le temps de saisir son sac, Sylvia s'enfuit de l'église.

Elle courut sur le trottoir. Les rues se succédaient et devenaient un

dédale tournoyant, où elle errait sans pouvoir trouver d'issue. Elle était prise au piège, jamais elle ne s'en échapperait. Elle arrêta un passant, lui demanda le chemin de la place des Remparts. L'homme la regarda d'un air interloqué, comme si elle avait employé une langue inconnue. Sylvia continua sa course. Il lui sembla que la nuit brusquement était prête à tomber. Mais c'était impossible, tout à l'heure c'était le matin.

Elle s'engouffra dans un passage où ses pas résonnaient. Elle avançait entre des rangées abruptes de maisons, et la voie était si étroite qu'elles se touchaient presque. Sylvia crut entendre un pas derrière elle ; elle se retourna, mais il n'y avait personne. L'écho lointain et déformé d'un rire la frappa, qui semblait venu de nulle part. Elle continua d'avancer. Le passage était interminable. De nouveau, le cauchemar renaissait. Sylvia crut qu'elle allait s'effondrer de fatigue. Puis soudain elle déboucha sans transition en plein air, au soleil, face à l'esplanade et aux tilleuls plantés en quinconce de la place des Remparts.

Elle fit un pas en avant. C'était comme si se refermait derrière elle la porte d'un univers épouvantable. Elle aspira l'air à pleins poumons. Il était chargé de l'odeur des tilleuls. La pendule du Musée des Armes indiquait onze heures du matin. On entendait des cris d'enfants et de gais éclats de rire. Là-bas, de l'autre côté de la place, Sylvia apercevait sa maison. Elle eut l'impression de l'avoir quittée depuis une éternité.

La distance qui la séparait de chez elle lui parut infiniment longue à franchir. Au milieu de la place, elle guetta entre les troncs des arbres le fantôme ricanant de la bohémienne. Mais il n'y avait que des vieillards assis sur des bancs, et les groupes d'enfants qui jouaient en se bousculant. Sylvia parvint devant sa maison et, avant d'y entrer, se retourna sur la place des Remparts. C'était toujours le même décor, mais cette fois il semblait figé et irréel comme une toile peinte. Les feuilles des arbres ne bougeaient plus. Les cris des enfants lui parvenaient assourdis. Sylvia haussa les épaules et pénétra sous la voûte du porche. Il y régnait une fraîcheur humide qui la fit frissonner. Elle monta en hâte l'escalier jusqu'à son studio et, après y avoir pénétré, elle s'adossa à la porte refermée avec un soupir.

Alors, brusquement, il lui sembla que ses forces l'abandonnaient. Elle fit quelques pas en titubant, sentant le plancher vaciller sous ses pieds. Elle pensa confusément : « Je vais m'évanouir, » puis s'écroula à terre inanimée.

....

Elle flottait dans une étendue blême, et quand elle ouvrit les yeux, ce fut le visage d'Aïsa qui se présenta le premier à sa vue. L'espace d'un instant, ce visage sembla glisser à sa rencontre, se détachant sur le fond glauque qui l'environnait. Puis, peu à peu, des contours d'objets et de meubles se précisèrent, des murs apparurent, Sylvia reconnut les limites de sa chambre. Elle était dans son lit, et à son chevet, penchée sur elle avec une expression attentive et scrutatrice, se trouvait Aïsa.

Sylvia fit un effort pour parler, mais Aïsa lui posa un doigt sur les lèvres.

— « Chut, ne dis rien, tu es encore très faible. »

— « Qu'est-ce que j'ai eu ? » articula Sylvia.

— « Tu as été très malade. On t'a soignée. C'est la première fois que tu reprends conscience. »

Sylvia promena avec incrédulité son regard sur le spectacle de sa chambre. Elle se sentait légère, comme si son esprit ne tenait à son corps que par un fil.

— « Pourquoi es-tu là ? » demanda-t-elle en reportant son regard sur Aïsa.

— « Je t'ai veillée tous les jours. Tu as eu une sorte d'ébranlement nerveux. Tu n'arrêtais pas de délirer. »

Elle caressa de la main le front de Sylvia et celle-ci ferma les yeux, heureuse. Un peu plus tard, elle s'endormit. Quand elle se réveilla, c'était la fin de la journée, car une lampe était allumée. Sylvia se sentait étonnamment lucide et une cohorte d'idées aux contours nets se déployait dans sa tête. Elle se tourna vers Aïsa qui était installée auprès d'elle, en pantalon et chandail noirs, les jambes repliées sous elle.

— « Tu m'as dit que j'avais déliré, » prononça-t-elle (elle avait du mal à formuler ses mots). « Je me rappelle. J'ai vécu dans mon délire des choses terribles. »

Elle se souvenait d'avoir été poursuivie par un être affreux que dans son esprit elle nommait la « bohémienne », hantée par des visions de cauchemar, traquée par les pièges que lui tendaient les objets. Elle essaya d'expliquer tout cela à l'intention d'Aïsa, mais celle-ci la fit taire.

— « Tu as déjà tout raconté dans ton délire. Tu avais complètement perdu le contact avec la réalité. Probablement l'effet du surmenage. »

Sylvia acquiesça silencieusement de la tête. Aïsa se pencha et la prit dans ses bras, en la berçant comme elle eût fait d'un bébé.

— « Dors encore, tu as besoin de beaucoup de repos... de beaucoup de repos... »

Sa voix s'estompait. Sylvia se détendit et se laissa aller. Elle ferma les yeux, mais ne s'endormit pas. Dans une sorte de demi-conscience, elle entendit Aïsa quitter le chevet du lit et s'éloigner. Les visions qu'elle avait évoquées continuaient de défiler dans son cerveau. C'était comme un cycle sans fin, perpétuellement recommencé. Elle se demanda si elle pourrait échapper à cette obsession. Elle eut peur d'en retrouver les images dans le sommeil et rouvrit les paupières.

— « Viens dans mon lit, » implora-t-elle. « Je me sens glacée. »

Aïsa revint vers le lit et ôta ses vêtements en silence. Puis elle rejoignit Sylvia, et celle-ci se pelotonna contre elle.

— « Quand je serai rétablie, » murmura-t-elle, « je voudrais m'en aller, partir en vacances quelque part. J'ai besoin de sortir de ce mauvais rêve. Tu m'accompagneras ? »

— « Si tu veux, » dit simplement Aïsa, en allongeant le bras pour éteindre la lumière.

*
* *

Aïsa avait dit qu'elle s'occuperait des billets et de toutes les formalités. Sylvia la laissa faire, heureuse de s'abandonner, de ne penser à rien. Elle errait dans le studio trop exigu, tout au long du jour, ne sachant à quoi s'occuper. Aïsa lui avait recommandé de ne pas sortir : elle était encore trop faible, elle entrait à peine dans sa convalescence. Il ne fallait pas qu'elle se surmène.

Le soir, Aïsa venait la retrouver. Sylvia se couchait et elle veillait à son chevet. Elles parlaient et Sylvia songeait au voyage qu'elles allaient faire ensemble. « Là-bas, » disait Aïsa, « c'est un autre monde. » Et ses yeux brillaient. « Tu verras, quand tu y seras allée, tu ne seras plus la même. » Sylvia se détendait dans son lit, bercée par les paroles de son amie comme par un bruit de source. Les visions dont elle avait conservé le souvenir s'effaçaient derrière la réalité retrouvée. Elle allait quitter cette chambre, cette ville grise et partir loin, de l'autre côté de la mer. Dehors, il pleuvait maintenant tous les jours. Sylvia avait soif de soleil et d'un autre air. Là-bas seulement elle se sentirait revivre.

Le matin du départ, elles prirent un taxi jusqu'au port. Leurs places étaient retenues sur le plus luxueux paquebot. Elles se retrouvèrent devant l'embarcadère au milieu d'une foule grouillante. Sylvia était légèrement étourdie ; son sang battait à ses tempes. Elle se fraya un chemin parmi les gens qui la bousculaient, sans lâcher la main d'Aïsa qui enserrait la sienne. Une sirène jetait des cris de détresse qui se mêlaient aux rumeurs du port. Le ciel pâlissait ; le jour allait poindre.

Sylvia regarda autour d'elle. Elle se sentait affolée soudain, et son cœur sautait dans sa poitrine comme un oiseau captif. C'était cette foule, ce tumulte autour d'elle sans doute ; elle avait si longtemps gardé la chambre, elle n'était plus habituée. Elle aurait voulu s'arrêter pour reprendre haleine. Faire halte un instant simplement, au lieu de se laisser emporter par cette marée humaine qui déferlait (mais où donc allaient tous ces gens ?). Aïsa la regarda et ouvrit la bouche, mais Sylvia ne comprit pas ce qu'elle disait, dans le vacarme qui emplissait ses oreilles. Les bruits s'intensifiaient. C'était comme si des dizaines de sirènes eussent lancé en même temps leurs plaintes, comme si des centaines de cordages se fussent déroulés à la fois sur des cabestans. Le ciel s'éclaircissait et un jour mauve se mit à baigner le port, flottant autour des lampadaires au néon. Les gens qui croisaient Sylvia avaient sous cet éclairage un visage blafard. Soudain toute la scène lui parut irréelle, et elle ressentit une incompréhensible angoisse. Elle se cramponna au bras d'Aïsa en criant : « Je ne veux plus partir. »

Elles se trouvèrent soudain devant la coque immense d'un paquebot qui bouchait le ciel. Au bord du quai un tableau indiquait le jour et l'heure du départ : *Vendredi* 19 *octobre,* 7 h. 30. « Mais c'est impossible, » hurla Sylvia, « nous ne pouvons pas être au mois d'octobre ! » Elle avait l'impression d'être victime d'une monstrueuse duperie. Elle se rappelait parfaitement l'époque où elle était tombée malade. C'était dans la première semaine de septembre. Combien de temps avait-elle... ?

A ce moment, comme pour lui fournir une réponse, Aïsa se retourna

vers elle et lui dit : « Tu as été très longtemps malade. Plus d'un mois. » *Plus d'un mois.* Les mots retentissaient dans le cerveau de Sylvia. Il lui sembla que cette date du vendredi 19 était chargée de menace, mais elle ignorait pourquoi. Elle fit un effort mental douloureux. Elle avait l'impression d'avoir le doigt sur quelque chose qui lui échappait. A cet instant, un officier de marine la poussa fermement sur la passerelle en lui disant : « Dépêchez-vous. Le bateau va partir. » Elle s'engagea sur la passerelle et s'étonna du silence soudain qui l'environnait. Son pas retentissait à ses oreilles comme la lourde sonnerie d'un bourdon. Elle se mit à courir. Dès qu'elle eut atteint le pont, la sirène du navire hulula, brisant en éclats le silence. Un éclairage fluorescent attira l'attention de Sylvia. Elle recula et poussa un cri, qui fut couvert par le bruit de la sirène. Sur un panneau, elle lisait en lettres énormes : AILLEURS. Comment était-elle parvenue à bord de ce bateau ? Et où se trouvait Aïsa ?

Elle s'approcha de la rambarde. Sur le quai, la foule grouillait toujours. Le bateau commençait à s'éloigner lentement en direction du môle. Sylvia parcourait la foule du regard et soudain, au premier rang, elle distingua la silhouette d'Aïsa. Les yeux de celle-ci étaient rivés aux siens et un sourire tordait sa bouche. Sylvia la regardait sans comprendre. Subitement, le visage d'Aïsa parut se décomposer. Une membrane hideuse le recouvrait. Le premier élan de Sylvia fut de s'enfuir. Mais il lui sembla qu'un étau emprisonnait sa nuque, paralysant jusqu'à ses membres.

Alors brusquement la mémoire lui revint. Elle sut ce qui se passait et comprit qu'elle était perdue. « Quelqu'un va agir, » pensait-elle désespérément. « Il faut qu'on fasse quelque chose. » Mais elle avait beau examiner tous les gens massés sur le quai, elle ne voyait que des visages rieurs, des bras levés, des foulards agités en signe d'adieu. Seule Aïsa ne bougeait pas. Son sourire s'était transformé en ricanement. Sylvia vit sa peau se détacher d'elle comme une carapace, et sous cette enveloppe, la bohémienne apparut. La bohémienne ? Sylvia mordit sa lèvre pour s'empêcher de crier. C'était impossible. Aïsa était « réelle », elle ne faisait pas partie du cauchemar ; Sylvia l'avait rencontrée *avant.* Puis elle se rappela le phénomène de la main dans les miroirs, et elle sut : la conséquence pouvait *précéder la cause.* Sa rencontre avec Aïsa n'avait eu lieu qu'en fonction de la prédiction future de la bohémienne. D'avance elle s'était trouvée livrée à celle-ci qui l'avait trompée par un masque, par un faux visage.

Alentour, les gens n'avaient prêté aucune attention à cette métamorphose. Un haut-parleur résonna : « Départ du paquebot *Tribord,* à destination de... » Le son fut noyé par la clameur de la foule sur le quai. « Le *Tribord,* le *Tribord,* » criaient les gens, les yeux fixés sur le navire. Quand elle entendit ce nom, un espoir insensé serra le cœur de Sylvia. Elle se retourna vers le panneau fluorescent... Ses yeux s'écarquillèrent et tout dansa dans sa tête. C'était bien le mot « AILLEURS » qui flamboyait devant elle. Elle était seule à savoir ce qu'était vraiment ce bateau. Ou bien alors peut-être se dédoublait-il, et tandis que les passagers poursuivaient leur voyage, dérivait-elle seule vers un autre pays sans nom.

Et s'il n'en reste qu'un...

(The last of the deliverers)

par **POUL ANDERSON**

Dans la présente compétition entre socialisme et libre entreprise, on oublie que la lutte ne se terminera pas forcément par la victoire de l'un des deux clans. Poul Anderson nous montre une société future qui ne correspond exactement à aucune des prophéties faites jusqu'ici : une société qui n'est ni *capitaliste* ni *communiste, mais où l'un et l'autre système apparaissent comme périmés. La science-fiction en principe ne fait pas de politique. Mais cela ne veut pas dire qu'elle doive s'abstenir de marquer la vanité de nos querelles politiques, ni le fait qu'elles sont peut-être appelées à disparaître un jour.*

JE me souviens d'un vieux fou qui habitait dans notre ville, du temps où je n'étais encore qu'un gamin de neuf ans. Un très vieil homme, presque centenaire je crois, et qui avait perdu tous ses parents — mais à cette époque, on trouvait encore dans chaque cité quelques vieilles gens n'appartenant à aucune famille.

L'Oncle Jim n'avait plus sa tête, mais il était inoffensif. Il travaillait à réparer nos chaussures. Son échoppe donnait devant sa maison, toujours reluisante de propreté, et quand nous étions là à respirer la bonne odeur des cuirs, nous pouvions apercevoir, par la porte de derrière, la pièce où il vivait. Il n'avait pas beaucoup de livres, mais tous ses rayons étaient bourrés de grandes brochures recouvertes de plastique, des brochures aussi vieilles que lui, toutes déchirées et jaunies par les ans. Ses revues, comme il les appelait. Lorsque nous étions sages, nous les gosses, il lui arrivait de nous les laisser feuilleter pour regarder les illustrations, mais nous devions en prendre soin. Par la suite, après sa mort, j'ai eu l'occasion d'en lire les textes. Ils n'avaient aucun sens, et je sais que personne n'irait se mettre martel en tête pour toutes ces choses auxquelles les bonshommes de ses revues attachaient tant d'importance. Il possédait aussi un gros poste de télévision datant du déluge, mais je n'ai jamais compris pourquoi il le gardait, alors qu'il n'y avait rien à recevoir, sinon les avis officiels, et que la ville disposait d'un excellent appareil convenant parfaitement à cet usage. Enfin, c'était son idée. Il était fou.

Chaque jour nous voyions sa longue silhouette toute raide partir en promenade matinale dans Main Street. Les Arbres étaient suffisamment hauts en cet endroit pour former une voûte d'ombre au-dessus de la rue et semer le soleil par petites taches claires sur le trottoir. L'Oncle Jim

avait toujours sur lui ses habits d'un autre âge. Il ne les ôtait jamais, quelle que soit la chaleur — et chez nous, dans l'Ohio, les étés peuvent être torrides. Il portait invariablement une chemise blanche tout effrangée dont le col usé lui étranglait le cou, une culotte qui descendait jusqu'à ses talons, une espèce de petit manteau étriqué et des chaussures dans lesquelles ses pieds devaient se trouver trop serrés. C'était laid, mais il fallait voir le soin qu'il en prenait.

Nous étions gosses, donc cruels. A ne jamais le voir sans vêtements, nous avions d'abord pensé qu'il voulait cacher quelques affreuse difformité, et nous ne nous privions pas de nous moquer de lui. Mais John, le frère de ma tante, y mit le holà, et du reste, l'Oncle Jim ne nous en voulait pas. Il avait même coutume de nous régaler de caramels de sa propre fabrication, jusqu'au jour où le dentiste de la ville poussa les hauts cris. Nous eûmes alors une explication sérieuse avec nos pères qui nous apprirent que le sucre gâtait les dents.

Nous avions fini par conclure que l'Oncle Jim (nous disions « oncle » tout court, sans préciser de quel côté il était l'oncle de quelqu'un, puisqu'en fait il ne l'était de personne) portait tous ces vêtements comme une sorte de décor, destiné à mettre en valeur un bouton sur lequel on lisait : « VOTEZ VILLARD ». Un jour que je lui demandais ce que cela signifiait, il me répondit que Villard avait été le dernier Président Républicain des Etats-Unis, un très grand homme qui avait voulu empêcher le désastre ; mais qu'il était arrivé trop tard au pouvoir, les gens étant déjà trop enlisés dans leur aveulissement. Cela faisait beaucoup de choses pour une petite caboche de neuf ans. Même à présent je ne comprends pas très bien ce qu'il voulait dire — sinon qu'autrefois les villes n'avaient pas leur propre gouvernement et que le pays se divisait en deux groupes ; ces groupes n'étaient même pas des clans, mais chacun d'eux désignait presque à tour de rôle un Président qui n'était pas seulement un arbitre entre les villes et les Etats ; il s'occupait de tout.

L'Oncle Jim descendait d'abord Main Street en passant devant la Mairie et l'usine d'énergie solaire. Il tournait ensuite à la fontaine, longeait la maison de mon grand-oncle paternel Conrad et se retrouvait à la sortie de la ville, au-delà de laquelle les champs et les Arbres ondulaient vers la ligne ténue de l'horizon. Il s'arrêtait ensuite à l'aérodrome et revenait par chez Joseph Arakélian. Il ne manquait jamais, au passage, de jeter sur les métiers à main son petit coup d'œil que ponctuait un ricanement méprisant, ni de dire son mot sur les machines automatiques d'autrefois. J'ignore ce qu'il avait contre les métiers, d'autant que le tissage de Joseph était renommé dans toute la ville. De même, il fallait toujours qu'il dénigre « ce trou à rats d'aérodrome » et les six hélicoptères de la ville, ce qui était injuste : nous avions là un très bon terrain, revêtu de plaques de ciment arrachées à l'ancienne grand-route ; quant aux hélicoptères, ils suffisaient bien largement à nos plus longs voyages. Dans une ville comme la nôtre, à l'époque dont je parle, on ne voyait jamais plus de six groupes de personnes se déplacer en même temps.

Mais c'est du Communiste que je voulais vous parler.

On était au printemps. La neige avait fondu, la terre séchait et nos fermiers faisaient les premières semailles de l'année. Le reste de la ville s'affairait joyeusement aux préparatifs de la Fête. On cuisait, on cuisinait, on respirait les fumets délectables ; les femmes se passaient les bonnes recettes de porte à porte ; les artisans clouaient, sciaient, soudaient ; les fils à sécher le linge ployaient sous les vêtements du dimanche tout frais sortis des coffres d'hiver ; et main dans la main, les promis se chuchotaient leur bonheur anticipé. Quant à moi, en compagnie de Red, de Bob et de Stinky, je jouais aux billes près de l'aérodrome. Nous préférions habituellement la pichenette, mais certains gosses ayant imaginé de viser les Arbres, les Anciens avaient décidé qu'aucun enfant n'aurait le droit d'avoir un couteau sur lui sans la surveillance d'une grande personne.

Ainsi jouissions-nous de la douceur d'une belle matinée de printemps sous la haute voussure d'un ciel bleu où le soleil jouait avec les petits nuages blancs, et les premières promesses de verdure, chantées par le vent, nous arrivaient d'au-delà des collines. Nos billes partaient, roulaient, faisaient mouche, chassaient la poussière ; la brise venue du sud glissait comme une caresse sur ma peau, sur mes cheveux, sur la terre, sur la saison, et nous étions jeunes.

Nous nous apprêtions à ramasser les billes pour aller ensuite chercher nos carabines et débusquer les lapins dans les bois, quand deux ombres s'interposèrent entre nous et le soleil. C'était l'oncle Jim accompagné de mon cousin maternel Andy. Le vieil homme avait un long manteau par-dessus tous ses autres vêtements, ce qui ne l'empêchait pas de grelotter, et ses mains appuyées sur sa canne étaient toutes bleues de froid. Andy portait un kilt, à cause des poches, et il avait des sandales aux pieds. Mon cousin maternel, un solide gaillard de quarante ans était l'ingénieur de notre ville, mais jadis, avant ma naissance, il avait fait partie d'une expédition sur Mars ; de sorte que nos imaginations d'enfants faisaient de lui notre héros et que nous n'arrivions pas à comprendre qu'il ne fût pas plutôt devenu un corsaire de fière mine. Il ne devait pas avoir moins de trois mille bouquins chez lui, soit plus du double de ce que possédaient en moyenne les autres habitants de la ville. On le voyait également très souvent avec l'Oncle Jim, ce qui ne manquait pas de m'intriguer. Je me rends compte à présent qu'il s'efforçait d'apprendre par la bouche du vieil homme le plus de choses possible sur les événements du passé. Pas le passé sans vie que l'on trouve figé dans les livres d'histoire, mais la façon dont vivaient les gens de jadis.

En voyant notre petit groupe à quatre pattes, l'Oncle Jim soupira : « Vous n'avez rien sur le dos, les enfants. Vous allez attraper la mort. » Sa voix était fluette, mais ne tremblait pas comme le reste de sa personne. Depuis si longtemps qu'il vivait tout seul, il avait dû apprendre à se maîtriser.

— « Allons donc ! » sourit Andy. « Je parie qu'il y a au moins quinze degrés au soleil. »

— « On va à la chasse, tu sais, » déclarai-je fièrement. « Je t'apporterai mon lapin et ta femme pourra nous mijoter une gibelotte. » Comme tous les enfants, j'étais aussi souvent chez les divers alliés de la famille que

chez mes parents, mais j'avais une préférence marquée pour la maison d'Andy. Sa femme cuisinait à merveille, on en trouvait peu comme son fils aîné pour jouer de la guitare et sa fille était à peu près de ma force aux échecs — ni trop forte ni trop faible.

J'avais été ce jour-là le grand gagnant de la partie ; ce fut donc moi qui rendis leurs billes aux perdants. L'Oncle Jim qui nous regardait faire hocha la tête : « Lorsque j'étais petit, » dit-il, « nous jouions pour de bon. »

— « Et qu'est-ce qu'on faisait quand le meilleur avait gagné toutes les billes de la ville ? » demanda Stinky. « C'est difficile à fabriquer, Oncle Jim, une bille bien ronde. Moi, en tout cas, je n'arriverais pas à remplacer toutes celles que je perdrais. »

— « De mon temps, tu aurais pu en acheter d'autres. Il y avait de grands magasins où l'on pouvait acheter de tout. »

— « Mais qui est-ce qui fabriquait toutes ces billes ? »

— « Il y avait des usines qui... »

Des usines, je vous demande un peu ! Des adultes, des hommes passant leur temps à mouler des billes de verre coloré !

Nous allions nous esquiver tous les quatre, quand le Communiste apparut. Nous le vîmes déboucher de derrière le bouquet d'Arbres situé en bordur des quatre-vingt hectares nord qui, cette année-là, étaint mis en herbages. Il marchait sur la route de Middleton dont la poussière se soulevait à chacun de ses pas. Il allait pieds nus.

L'arrivée d'un étranger en ville, c'est toujours un événement. Les gosses que nous étions firent mine de courir tout de suite à son devant. Il fallut qu'Andy nous arrête d'un mot péremptoire et nous rappelle que le voyageur avait droit à un accueil courtois. Nous nous contentâmes donc de l'attendre sur place en ouvrant des yeux ronds.

Un étranger, oui, mais bien calamiteux. Aussi grand et aussi maigre que l'Oncle Jim, il portait une cape réduite à quelques lambeaux qui pendaient sur une poitrine dont on aurait pu compter les côtes. Il n'avait plus un seul cheveu et son visage était mangé d'une barbe blanche tout agglomérée de crasse et de poussière, qui lui descendait jusqu'à la taille. Il avançait lentement, très lentement, chacun de ses pas l'arc-boutant lourdement sur un bâton, lourd comme le Malheur, et tout enfant que j'étais, je sentais la solitude, l'abandon peser de tout leur poids sur ses épaules décharnées.

Andy fit un pas à sa rencontre et s'inclina devant lui : « Je vous salue et vous souhaite la bienvenue, Citoyen. Je suis Andrew Jackson Welles, ingénieur de cette ville. Au nom de ses Habitants je vous invite à y séjourner, vous y reposer et vous y restaurer. » Ces mots d'accueil, il ne se contenta pas de les débiter à la va-vite comme il l'eût fait pour une vieille connaissance. Il les articula lentement, d'une voix forte.

Alors l'Oncle Jim sourit, d'un sourire dont la chaleur faisait songer à la caresse réchauffante du printemps après un long, très long hiver. Parce que cet étranger était aussi vieux que lui, et né comme lui dans un monde dont nul n'avait gardé le souvenir. La main tendue, il clopina vers l'arri-

vant : « Bonjour, monsieur, » dit-il. « Je m'appelle Robbins. Ravi de vous connaître. » On n'avait vraiment pas de bonnes manières, de son temps.

— « Merci, Camarade Welles, merci, Camarade Robbins. » La réponse de l'étranger s'accompagnait d'un sourire qui se perdit dans la broussaille de sa barbe. « Je m'appelle Harry Miller. »

— « *Camarade ?* » L'Oncle Jim répétait le mot lentement, comme s'il se fût agi d'un mot entendu dans un cauchemar. En même temps il retirait la main offerte. « Camarade... Que voulez-vous dire ? »

Le nouveau venu se redressa brusquement sur son bâton. Le regard qu'il nous décocha me fit peur. « Rien d'autre que ce que j'ai dit, » rétorqua-t-il. « Je n'ai pas à m'en cacher. Je suis Harry Miller, du Parti Communiste des Etats-Unis d'Amérique ! »

L'Oncle Jim avala une ample gorgée d'air. « Mais... » Il bégayait. « Mais je... je croyais qu'à tout le moins... Je croyais que vous étiez tous morts... vous et tous les pourceaux de votre espèce... »

— « Allons, cela suffit, » intervint Andy. « Je vous demande pardon, Citoyen Miller, mais notre ami est... euh... n'a plus toute sa tête. Ne prenez pas ce qu'il dit pour une insulte personnelle, je vous en prie. »

Miller eut un petit ricanement farouche : « Oh ! ça me laisse froid. On m'en a dit bien d'autres. »

— « Et vous le méritiez ! » Jamais encore je n'avais vu l'Oncle Jim en colère. Jamais je n'avais vu ce visage de vieillard rouge de fureur, cette canne dont la pointe martelait la poussière. « Andy, cet... cet homme n'est qu'un traître ! Un traître, m'entendez-vous ? Un agent de l'étranger ! »

— « Vous voulez dire que vous vous êtes enfui de Russie ? » murmura Andy. Aussitôt nous nous rapprochâmes tous les quatre d'un seul mouvement, d'une seule oreille. Un étranger venant d'un autre pays, cela ne se rencontrait pas souvent.

— « Non, » répondit Miller, « non, je viens de Pittsburgh. Je n'ai jamais été en Russie, je n'ai pas voulu. C'est trop affreux, là-bas... Et dire qu'ils ont eu le Communisme, autrefois. »

— « Je ne savais pas qu'il restait encore des gens à Pittsburgh, » s'étonna Andy. « J'y suis allé l'autre année avec une équipe de récupération, pour le cuivre et l'acier. C'est tout juste si l'on y a vu des oiseaux. »

— « Il en reste. Un peu. Très peu seulement. Ma femme et moi... Mais elle est morte, et je n'ai pu me résoudre à rester seul au milieu d'une ville qui tombe en ruine. J'ai pris la route... »

— « Et une route que vous allez pouvoir reprendre dans l'autre sens ! » gronda l'Oncle Jim.

— « Voyons, restez tranquille, » pria Andy. « Venez avec nous, Citoyen Miller... ou Camarade Miller, si vous préférez. Puis-je vous offrir une place sous mon toit ? »

A ces mots, l'Oncle Jim l'empoigna par le bras, secoué en même temps d'un tremblement de tout son être, comme une feuille morte que malmènent sans pitié les bises d'automne : « Non ! » s'écria-t-il. « Non, Andy, c'est impossible, vous ne pouvez pas, vous n'avez pas le droit ! Vous ne comprenez donc pas qu'il va vous contaminer, vous pervertir ? Vous ne voyez

donc pas qu'ils finiront par faire de nous leurs esclaves, lui et sa clique de bandits ? »

— « M'est avis, Mr. Robbins, » rétorqua Miller, « que vous n'êtes pas le dernier à contaminer les esprits. »

L'Oncle Jim demeura un instant immobile, la tête très basse. Je vis des larmes briller sous ses paupières. Des larmes furtives, des larmes de vieil homme. Puis il se redressa, et l'orgueil fit vibrer ses paroles : « Je suis un Républicain. »

— « Je m'en doutais. » Le Communiste regardait tout autour de lui — l'aérodrome, les Arbres, les terres — en hochant la tête à petits coups, comme s'il opinait pour lui seul : « Réalisations typiques de la pseudo-culture bourgeoise. Voyez-moi ces hommes... chacun avec son petit tracteur bien à lui, son champ bien à lui et son petit égoïsme bien à lui, dont il ne démordra pas... »

Andy se gratta la tête : « De quoi parlez-vous donc, Citoyen ? Ces tracteurs sont ceux de la ville. Qui donc irait se compliquer l'existence avec un tracteur, une charrue ou une moissonneuse dont il aurait lui-même à assurer l'entretien ? »

— « Oh ! vous... » Les yeux caves du Communiste eurent une lueur émerveillée, et ses mains se tendirent à demi vers Andy. Des mains usées par les ans, qui n'avaient plus qu'une peau desséchée sur les os. « Vous voulez dire que vous travaillez la terre en collectivité ? »

— « Ma foi, non. A quoi diable cela nous servirait-il ? Un homme a bien le droit de disposer de ses propres récoltes, non ? »

— « Ainsi, » s'emporta le vieillard, « ces terres qui devraient appartenir à tout le monde, qui devraient être le bien de la communauté, ces terres sont partagées entre ces koulaks ! »

— « Mais bon sang, comment voulez-vous que la terre puisse appartenir à qui que ce soit ? La terre, c'est... c'est la terre, quoi ! On ne peut pas fourrer deux hectares de cultures dans sa poche et filer avec, tout de même ! » Andy s'arrêta, reprit son souffle, puis : « Vous avez dû rester un bon bout de temps sans nouvelles de rien, à Pittsburg... Vous viviez de cette nourriture en boîtes qu'on préparait autrefois, hein ? C'est bien ce que je pensais. Tout s'explique. Ecoutez-moi, vous voyez ce champ, là-bas ? Mon cousin maternel Glenn est en train d'y semer du blé. Ce blé est à lui, il lui appartient et il pourra l'échanger contre toute autre denrée dont il aura besoin. Mais l'an prochain, pour que le sol ne s'appauvrisse pas, on sèmera de la luzerne à la place et c'est Willy, le fils de ma sœur qui s'en occupera. Quant aux fruits et aux légumes de jardin, nous avons presque tous un lopin que nous cultivons nous-mêmes, juste pour nous donner un peu d'exercice tous les jours. »

La lueur qui s'était allumée dans le regard de l'étranger s'éteignit. « C'est insensé... » marmotta-t-il, et je pouvais me rendre compte, à sa voix, à quel point la fatigue l'écrasait. Il avait dû marcher longtemps, pour venir de si loin. Marcher très longtemps, et se nourrir de rogatons mendiés auprès des nomades et des Fermiers Isolés.

— « Entièrement d'accord, » intervint l'Oncle Jim en esquissant un

petit sourire sans joie. « Du temps de mon père... » commença-t-il, mais il serra les lèvres et se tut derechef. Son père était mort en Corée, je le savais. L'Oncle Jim n'était encore qu'un bébé à l'époque de cette guerre. Il avait survécu, restant seul à conserver vivants le souvenir et le sombre orgueil de cette fin. Je me rappelai les leçons du Citoyen Levinsohn, l'homme qui connaissait le mieux l'histoire de notre ville. Je frémis. Un *communiste !* Les Communistes qui avaient tué, qui avaient torturé des Américains... et celui-ci qui n'était pourtant qu'un très vieil homme, une loque humaine incapable de tuer une mouche... Tout cela était bien bizarre.

Nous nous mîmes en route vers la Mairie. Les gens nous apercevaient, s'attroupaient sur notre passage et se communiquaient leurs impressions à mi-voix, sans outrepasser les limites de la courtoisie due à un étranger. Et nous autres — Red, Bob, Stinky et moi — nous trottions tout de suite derrière Miller, derrière un Communiste, un vrai, en chair et en os, sous les yeux admiratifs des autres gosses.

Lorsque nous passâmes devant le tissage, toute la famille et tous les apprentis de Joseph se massèrent au bord du trottoir en ouvrant des yeux comme des soucoupes. Miller les regarda et cracha à ses pieds : « Je suppose que tous ces gens sont gagés ! » ricana-t-il.

— « Vous ne vous attendez tout de même pas à ce qu'ils travaillent pour rien ? » rétorqua Andy.

— « Ils devraient travailler pour la communauté. »

— « Mais c'est ce qu'ils font ! Chaque fois que quelqu'un a besoin d'un vêtement ou d'une couverture, Joseph rassemble sa maisonnée et tout le monde se met aux métiers. Et ce qu'on lui achète est de bien meilleure qualité que ce que les femmes pourraient faire elles-mêmes à la maison. »

— « Oh ! j'ai connu cela. Le bourgeois exploiteur... »

— « Si seulement il en était ainsi... » grommela l'Oncle Jim entre ses dents.

— « C'est ce que tu voudrais, hein ? » coupa Miller hargneusement.

— « Rassurez-vous, c'est loin d'être le cas. Les gens n'ont plus aucun ressort. Plus d'émulation. Plus le moindre désir d'améliorer leur niveau de vie. Plus rien.... On se contente d'acheter ce dont on a besoin, de porter les mêmes vêtements tant qu'ils tiennent bon... et c'est forcé de continuer comme cela un fichu bout de temps. » L'Oncle Jim brandit sa canne au-dessus de sa tête. « Je vous le répète, Andy : ce pays est en pleine décadence ! L'économie piétine, stagne, et voilà où en est réduit le commerce : deux ou trois misérables boutiques, et les gens fabriquant eux-mêmes ce qu'autrefois ils achetaient ! »

— « J'estime pour ma part que nous sommes correctement nourris, vêtus et logés, » remarqua Andy.

— « Mais où est votre... votre énergie, votre cran, à la fin ? Qu'est devenu cet élan, qu'est devenu cet enthousiasme qui ont fait la grandeur de l'Amérique ? Ouvrez les yeux, Andy ! Votre femme porte le même modèle de robe que portait déjà sa mère, et vous vous servez d'hélicos qui datent du temps de vos parents. Vous ne désirez donc rien de *mieux ?* »

— « Nos machines sont bien assez bonnes comme elles sont. » Andy répondait d'une voix lassée. C'était là l'éternel sujet de discussion entre le vieillard et lui, alors que le Communiste représentait un élément nouveau. Puis je vis la cape loqueteuse de Miller s'engouffrer chez Si Johansen, notre menuisier-charpentier, et nous suivîmes tous.

Si était en train d'assembler une commode pour George Hulme qui devait se marier au printemps. Il avait lâché ses outils et répondait poliment au vieillard :

— « Oui... oui, Citoyen... Bien sûr, que je travaille ici... M'organiser ? Mais *pourquoi ?...* Sur le plan social, vous dites ? Mais mes apprentis en ont déjà bien assez comme ça, du social ! Tous les trois jours, qu'ils se reposent, ou pas loin... Ah ! pour ça non, ils ne sont pas opprimés. Des garçons de ma famille, bon sang !... Mais chacun a de bons meubles, ici ! Sauf, bien sûr, si le menuisier est un bon à rien ou s'il est trop fier pour se faire aider par... »

— « Mais les autres peuples du monde ? » s'écriait Miller. « Les autres peuples ? N'as-tu donc pas de cœur, l'ami ? Que fais-tu des péones mexicains, hein ? »

Si Johansen haussa les épaules : « Ce que j'en fais ? Ma foi, si ça leur plaît de se débrouiller autrement que nous, c'est leur affaire. » Sur ce, il abandonna sa fraise électrique et cria aux apprentis que la journée était finie. Notez qu'ils seraient aussi bien partis sans qu'il y ait rien besoin de leur dire, naturellement, mais notre menuisier se donnait volontiers des petits airs de patron.

Andy entreprit de faire sortir Miller de l'atelier, puis nous continuâmes jusqu'à la Mairie où le Maire, qui revenait des champs, nous accueillit. Comme on annonçait du beau temps pour toute la semaine, chacun fut d'accord pour décider qu'il n'était pas besoin d'activer les semailles, et que l'après-midi serait consacré à fêter l'arrivée de notre hôte.

— « Tas de fainéants ! » fulmina l'Oncle Jim. « Dire que vos ancêtres n'auraient pas lâché un travail avant de l'avoir achevé ! »

— « Nos semailles seront terminées en temps voulu, Jim, » répondit le Maire sur le ton que l'on prend pour parler à un bébé « A quoi bon se précipiter ? »

— « A quoi bon ? Mais à faire avancer le travail, à terminer ce que l'on a entrepris pour passer à autre chose ! Produire mieux pour vivre mieux ! »

— « Pour mieux profiter à ceux qui vous exploitent, oui !» ricana Miller. Il restait debout sur le perron de la Mairie, tel un vieux coq de combat en colère.

L'ahurissement du Maire n'eut d'égal que le nôtre : « Ceux qui nous exploitent ? De qui voulez-vous parler ? »

— «Deux... des gros hommes d'affaires, des requins de la... »

— « Il n'y a plus de gros hommes d'affaires, » dit l'Oncle Jim, et cette constatation semblait soudain lui rendre un peu de vie. « Nos boutiquiers ?... Non, pas eux : tout ce qu'ils désirent, c'est d'assurer leur

subsistance. Ils n'ont jamais su ce qu'était un bénéfice — et ils sont bien trop paresseux pour chercher à s'agrandir. »

— « Mais pourquoi dans ce cas n'avez-vous pas adopté le socialisme ? » Miller regardait tout autour de lui. On aurait dit qu'il cherchait quelque ennemi à l'affût parmi nous. « Chacune de vos familles se contente de vivre repliée sur elle-même. Et la solidarité ? »

— « Nous nous entendons suffisamment bien comme cela, Citoyen, » répondit le Maire. « Nous avons des tribunaux pour régler nos différends. »

— « Vous n'avez donc aucun désir d'aller de l'avant, de marcher vers l'avenir, de... »

— « Nous avons ce qu'il nous faut. » Le Maire se passait une main sur le ventre. « Même si l'on m'y obligeait, je ne pourrais pas manger plus que je ne mange à présent. »

— « Vous pourriez en tout cas être un peu plus vêtu ! » s'écria l'Oncle Jim. Pauvre vieux fou... Je le revois encore en train de gesticuler sur le perron de notre Mairie, dansant devant nous comme une pauvre marionnette au bout de ses fils. « Vous auriez votre automobile, une automobile à vous que vous revendriez chaque année pour acheter le nouveau modèle ! Vous inventeriez d'autres machines, des machines nouvelles qui vous faciliteraient le travail, et...

— « ... Et pour cela, pour toute cette camelote destinée uniquement à la consommation, vous seriez obligés de travailler à vie comme esclaves du capitalisme ! » glapit Miller « Le Peuple doit produire pour le Peuple ! »

Andy et le Maire échangèrent un coup d'œil rapide. « Ecoutez, Citoyen, » dit alors mon cousin d'une voix très douce. « Nous, nous n'avons nul besoin de toutes ces choses dont vous parlez. Ce que nous avons déjà nous suffit. A quoi bon se fatiguer à vouloir toujours davantage, quand le printemps nous donne de jolies filles à aimer, et l'automne le cerf à chasser ? Et quand bien même cela serait, m'est avis que nous travaillerions pour nous, mais pas pour un autre, que vous l'appeliez Peuple ou Capitalisme. Asseyons-nous à présent, et tâchez de vous calmer un peu d'ici le déjeuner. »

Cependant, je m'étais faufilé entre les jambes des gens attroupés, et j'entendis Si Johansen grommeler à l'adresse de Joseph Arakélian : « Comprends pas. Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire de tant de machines ? Et qu'est-ce que je ferais de mes dix doigts, moi, si l'un de ces sacrés trucs débitait les planches à ma place ? »

Joseph haussa les épaules : « Tout cela me dépasse, Si. Mais s'il fallait que je voie deux personnes porter des culottes de même couleur, taillées de la même façon, je crois que je deviendrais fou. »

— « Dis donc ? » chuchota Red qui était accroupi à côté de moi. « Ça ne serait peut-être pas si mal, ça, d'avoir une automobile comme celles qu'on voit dans les... machins... les magazines de l'Oncle Jim ? »

— « Et où est-ce que t'irais avec ? » demanda Bob.

— « Ben, j'en sais rien, moi. Au Canada, peut-être... Mais que je suis

bête ! Si je voulais aller au Canada, j'aurais qu'à demander à papa de louer un hélico, tiens ! »

— « Oui, » approuva Bob. « Et si l'on n'a qu'un petit voyage à faire on peut toujours prendre un cheval, pas vrai ? On n'a pas besoin de ces vieilles automobiles. »

Je me frayai ensuite un passage à travers la foule en direction de la Grand-Place où les femmes dressaient des tables en plein air, sur lesquelles elles déposaient au fur et à mesure les éléments du festin annoncé. Il y avait tellement de monde, autour de la chaise de notre hôte, que je ne pus m'approcher plus près de lui. Mais je réussis à escalader l'Arbre planté au centre de la Place, un grand chêne gris dont je suivis une grosse branche pour me retrouver finalement juste au-dessus de la tête de Miller. Une tête entièrement chauve, dont la peau était toute couverte de taches jaunes. Je la voyais branler sur son cou squelettique. Mais le vieil homme ne cessait de la pointer farouchement dans toutes les directions, et sa voix montait en notes aiguës.

Andy et le Maire se trouvaient à côté de lui, chacun fumant sa pipe. Et il y avait aussi l'Oncle Jim, que les gens avaient laissé passer afin de mieux profiter du spectacle. C'était peut-être un jeu cruel, irréfléchi, mais comment aurions-nous pu prévoir la suite ? L'Oncle Jim avait toujours été si doux, si paisible... et puis, c'était la première fois que nous avions deux fous à la fois dans notre ville.

— « Je n'étais qu'un enfant, à cette époque, » criait le Camarade Miller, « et il y avait encore des réseaux de télévision. Je me souviens des pleurs de ma mère, de ses larmes quand nous avons appris que l'Union Soviétique était dissoute. Ce soir-là, ma mère me fit jurer de ne jamais perdre l'espoir. Et cet espoir, cette foi, je l'ai gardé ! J'ai tenu le serment fait à ma mère et, si je suis maintenant parmi vous, c'est pour vous dire la vérité. La seule vérité, et non un fatras grotesque de mensonges capitalistes ! »

— « Que s'était-il donc passé en Russie ? » lui demanda Ed Mulligan d'un ton surpris. (Mulligan, le psychiatre de la ville, avait étudié à Menninger, dans le Kansas.) « Après tout ce que j'ai lu d'elle dans les livres, je n'aurais jamais pensé que l'Union Soviétique laisserait ses peuples reprendre leur liberté. »

— « Les Communistes ont été corrompus ! » cracha Miller. « Corrompus, pourris par les bourgeois visqueux, par leurs mensonges lubriques et leur argent ! »

— « C'est faux ! » bondit l'Oncle Jim. « Ce sont eux qui ont peu à peu développé leurs propres germes de corruption et d'avilissement. Ainsi en va-t-il de toute tyrannie ! Les Communistes n'avaient pas prévu les modifications profondes qu'entraînerait la technologie nouvelle ; ils l'ont accueillie chez eux sans se méfier, si bien qu'en moins d'une génération leur fameux Rideau de Fer s'est effondré, et qu'ils n'ont plus été écoutés de personne ! »

— « C'est à peu près cela, Jim, » approuva Andy. Il m'aperçut entre

les branches de l'Arbre et me fit un petit clin d'œil. « Les choses n'ont pas été aussi simples que vous croyez, les hommes d'alors ont eu recours à la violence, mais en gros c'est bien ce qui est arrivé. Le malheur, c'est que vous ne semblez pas vous rendre compte qu'il en a été exactement de même pour les Etats-Unis. »

Miller secoua la tête : « Marx a démontré que les progrès de la technique signifient inéluctablement un pas de plus vers le socialisme. Oh ! je sais : notre Cause a reculé, mais le jour approche. »

— « Il se peut que vous ayez raison jusqu'à un certain point, » acquiesça mon cousin maternel. « Mais c'est ce point, voyez-vous, que la science et la technique avaient dépassé. Elles étaient allées trop loin. Peut-être pourrais-je vous en donner une explication assez simple. »

— « Si vous voulez, » bougonna Miller.

— « J'ai eu l'occasion d'étudier cette époque dans les livres. On en était arrivé au point où la technique avait fait de tels progrès, qu'il suffisait d'une faible main-d'œuvre et de très peu de terres cultivées pour nourrir l'ensemble du pays. Des millions d'hectares tombèrent en friche, on pouvait les acheter pour une bouchée de pain. Cependant, les grandes cités étaient grevées d'impôts et saturées de leur propre commerce intérieur. Puis ce furent la découverte de l'énergie solaire à faible prix de revient et l'invention de l'accumulateur à grande puissance. Ces deux éléments permirent bientôt à un homme de subvenir presque entièrement à ses propres besoins, sans s'inquiéter de payer ou de faire payer à autrui les prix démesurés qu'exigeait un système économique où tout commerce était subventionné aux frais du contribuable. De même, l'homme put bientôt réduire son propre revenu au point de n'avoir presque plus d'impôts à payer : il vivait donc réellement mieux pour une somme de travail moindre.

» Or, les gens eurent de plus en plus tendance à abandonner leurs grandes cités pour aller former de petites communautés rurales. Du fait qu'ils consommaient moins, une crise ne tarda pas à se produire, et cette crise ne fit qu'accélérer le départ des gens des villes. Un jour vint où les grandes entreprises et les dirigeants de l'organisation du travail se rendirent compte de ce qui allait se passer à brève échéance ; ils tentèrent alors de faire adopter des lois contre ce qu'ils appelaient des pratiques anti-américaines. Mais il était maintenant trop tard : personne ne les suivit. Tous ces changements s'étaient faits petit à petit, progressivement, voyez-vous. Mais enfin ils avaient eu lieu, et je crois au total que nous sommes plus heureux à présent que ne le furent les gens d'alors. »

— « Grotesque ! » s'écria Miller. « Le capitalisme a fait faillite, je vous l'accorde : Marx le prévoyait déjà, voici deux cents ans. Mais son influence perverse est demeurée si forte qu'au lieu de progresser vers le collectivisme, vous retournez à l'état de paysans ! »

— « S'il vous plaît... » intervint le Maire. Je voyais qu'il s'était rembruni et je me dis que, probablement, les « paysans » ne devaient pas être des Citoyens. « Je crois... hum... que nous pourrions peut-être entendre quelques chansons pour passer le temps avant le repas ? »

Il lui restait bien peu de voix, et ce peu ne valait guère la peine qu'on en parle ; néanmoins, la courtoisie exigeait que Miller fût prié de chanter le premier. Il se leva donc et chevrota quelque chose où il était question de « partisans ». L'air était joli, mais je me rendais bien compte malgré mon jeune âge que les vers ne valaient rien. C'était une banale disposition enfantine en A-B-A-B, sans même une double métaphore. Et puis, comment pouvait-on s'intéresser aux aventures d'une poignée de vagabonds alors qu'il y a tant de beaux refrains de chasse et de poèmes épiques chantant les héros des navigations interplanétaires ? Je fus bien content qu'Andy prenne la suite pour nous envoyer quelques couplets pleins de fougue.

Le femmes vinrent annoncer que le déjeuner était prêt. Je me laissai glisser en bas de l'Arbre et pris un escabeau à proximité. Le Camarade Miller et l'Oncle Jim ne cessèrent de tout le repas d'échanger des regards haineux par-dessus la table ; mais jusqu'au moment où tout le monde se leva, deux heures plus tard, ni l'un ni l'autre ne prononça plus un mot. Depuis qu'ils savaient que l'étranger avait passé toute sa vie terré dans les ruines d'une grande cité, les gens semblaient s'être désintéressés de lui et chacun s'éloigna à droite ou à gauche pour organiser les danses et les jeux. Seul Andy resta — non qu'il y tînt spécialement, mais Miller était son hôte.

Le Communiste eut un long soupir en se levant : « Vous avez été très bon pour moi, » murmura-t-il.

— « Je croyais que nous n'étions qu'un ramassis de sales capitalistes ? » ricana l'Oncle Jim.

— « C'est à l'homme que je m'intéresse, » rétorqua Miller. « A l'homme, où qu'il se trouve et quelles que soient les conditions dans lesquelles on le force à vivre. »

— « L'homme ! » L'Oncle Jim élevait la voix en brandissant de nouveau sa canne. « Vous osez prétendre vous intéresser aux hommes, vous qui n'avez fait que les massacrer ou en faire des esclaves ? »

— « Ah ! ne revenez plus là-desssus, Jim, » pria Andy. « C'est de l'histoire ancienne, tout cela. Qui voulez-vous qui s'y intéresse à présent ? »

— « Moi, je m'y intéresse, moi ! » s'écria le vieil homme d'une voix où naissait un sanglot ; mais c'était Miller qu'il regardait, et vers lequel il clopinait, les mains en forme de griffes. « Ils ont tué mon père ! Mon père et des milliers d'hommes qui sont morts comme lui... pour un idéal ! Et vous, ça ne vous intéresse pas, vous vous en moquez ! Vous n'avez plus rien dans le ventre, tous autant que vous êtes ! »

Je restais cloué au pied de l'Arbre, sentant sous ma main appuyée le contact rassurant de l'écorce rugueuse. J'avais un peu peur, parce que je ne comprenais pas. Andy, que l'Institut de Recherches des Villes-Unies envoyait jadis sur la longue route noire qui allait jusqu'à Mars... un lâche, lui ? Sûrement pas. Ni mon père, que je voyais toujours si bon et plein de gaieté. Ils ne manquaient sûrement pas de cran. Mais alors, de quoi étions-nous censés manquer ?

— « C'est toi ! » hurlait Miller à son tour. « C'est toi qui leur as vidé le ventre en les étripant ! Toi et tes pareils, valets, lécheurs de bottes

qui rampiez à plat ventre devant le capitalisme ! C'est vous qui avez assassiné les prolétaires, vous qui avez enchaîné leurs fils dans des syndicats menteurs, et qui... et... et les Mexicains, hein ? Qu'en dis-tu ? »

Andy voulut s'interposer et le bâton brandi par Miller l'atteignit à la tête. Il recula, essuyant son sang, réduit à l'impuissance devant les deux vieux déments qui continuaient à se hurler leurs injures. Il ne pouvait user de sa force. Il aurait risqué de les blesser.

Peut-être, à ce moment-là, comprit-il. « Entendu, Citoyens, » leur dit-il très vite. « C'est entendu, nous vous écouterons ! Vous irez ce soir à la Mairie, où vous pourrez discuter à fond. Nous y serons tous, et... »

Mais c'était trop tard : l'Oncle Jim et le Camarade Miller étaient déjà en train de se battre. Ils s'étreignaient de leur bras décharnés, leurs yeux noyés des larmes qui leur venaient de n'avoir plus assez de forces pour détruire ce qu'ils haïssaient. Mais je crois à présent que la haine résultait en eux d'un amour frustré. Tous deux nous avaient voué ce même amour étrange, déformé, auquel nous ne répondions pas — auquel nous ne nous intéressions pas.

Andy rassembla quelques hommes et réussit enfin à les séparer. On les emmena chacun d'un côté pour les obliger à dormir un peu, mais lorsque le Docteur Simmons se présenta chez l'Oncle Jim trois heures plus tard, il ne trouva personne ; il en fut de même quand il voulut voir le Communiste.

Je n'ai appris tout cela qu'après, car j'étais descendu jouer à chat perché avec les autres au bord de la rivière, à l'endroit où elle coulait froide et profonde. C'est dans cette même rivière que l'Agent Thompson les retrouva tous les deux le lendemain matin. Personne n'a su ce qui s'était passé. On les avait vus se retrouver sous les Arbres, seuls, à l'heure où s'allumaient les feux de joie et où les Anciens se rassemblaient gaiement autour des hautes flammes claires pendant que les amoureux s'esquivaient en direction des bois. C'est tout ce que l'on a pu savoir. Nous leur avons fait un bel enterrement.

Pendant une semaine ce fut le grand sujet de commentaires de la ville, au point que tout l'Ohio en eut des échos ; puis les langues se fatiguèrent à force, et l'on eut bientôt oublié les deux pauvres vieux fous. C'était l'année où le Clan de la Fraternité prit le pouvoir dans le nord, et les esprits commençaient à s'inquiéter de ce que cela donnerait. Ils l'apprirent au printemps suivant. Les villes firent alors alliance avec les Etats et, cette fois, ce fut la guerre qui franchit nos collines. Car la clique de la Fraternité ne plantait aucun Arbre, et un tel crime ne pouvait demeurer impuni.

(Traduit par René Lathière.)



Notre conte ultra-bref

Suivez les instructions

(Insert knob A in hole B)

par ISAAC ASIMOV

DAVE WOODBURY et John Hansen, grotesques dans leur accoutrement spatial, regardaient d'un œil anxieux la vaste caisse émerger lentement de la fusée-cargo et pénétrer dans le sas. Au bout de près d'une année passée à la Station Spatiale A 5, ils en avaient par-dessus la tête des appareils filtreurs qui cliquetaient, des tubes hydroponiques qui manquaient d'étanchéité, des générateurs d'air qui ronflaient perpétuellement et s'arrêtaient à intervalles réguliers.

— « Rien ne marche, » se lamentait Woodbury. « C'est forcé : nous devons tout assembler nous-mêmes. »

— « En suivant des instructions rédigées par un imbécile, » ajoutait Hansen.

En effet, ce qu'il y avait de plus coûteux dans une fusée, c'était la place réservée au fret, si bien que tout équipement devait être expédié dans l'espace en pièces détachées empilées les unes dans les autres. Et ces pièces devaient être assemblées à la Station par des mains maladroites, avec un outillage inadéquat, en suivant les instructions peu claires d'un schéma mal ronéotypé.

Woodbury avait rédigé à grand-peine des doléances, auxquelles Hansen avait ajouté des adjectifs appropriés, et leur requête officielle pour qu'il soit remédié à la situation avait été transmise à la Terre.

Et la Terre y avait donné suite. Un robot spécial avait été dessiné, dont le cerveau positronique contenait toutes les données nécessaires pour assembler correctement les pièces détachées de n'importe quelle machine.

Ce robot se trouvait dans la caisse qu'on déchargeait en cet instant, et Woodbury tremblait d'impatience tandis que le sas se refermait sur elle.

— « Pour commencer, » déclara-t-il, « il va vérifier le Cuisinorateur et ajuster le bouton du grilloir pour qu'il nous donne du beefsteak saignant au lieu de carne brûlée. »

Ils entrèrent dans la station et attaquèrent l'emballage à coups précautionneux de leurs démoléculiseurs, afin de ne pas endommager un seul précieux atome de métal de leur robot-assembleur.

La caisse s'ouvrit !

A l'intérieur, il y avait cinq cents pièces détachées... et un schéma mal ronéotypé, avec des instructions compliquées pour l'assemblage.

(Traduit par Arlette Rosenblum.)

NOTRE RÉFÉRENDUM 1960

Résultats du questionnaire de Mars

— 86 % des participants du référendum sont d'accord pour la parution d'un nouveau numéro spécial français, et 84 % pour celle de numéros spéciaux américains.

— Le n° 76 a déplu à 12 % d'entre eux, plu à 48 %, plu moyennement à 34 %.

— Nouvelles préférées : « **Douce-Agile ou La Licorne** » de Theodore Sturgeon (25 % des suffrages), « **Le Diadème** » de H. Beam Piper (23 %), « **Le souvenir et la réflexion** » de Mark Clifton (19 %), « **Dieu n'a pas de mémoire** » de Jean-Charles Pichon (16 %).

— Nouvelles aimées le moins : « **Le souvenir et la réflexion** » (20 %), « **Chasse nocturne** » de Charles Moreau (19 %), « **Dieu n'a pas de mémoire** » (17 %) et « **Les ongles** » de James Blish (12 %).

— Auteurs réclamés en priorité : Sturgeon (dans 31 % des réponses), Blish (30 %), Pichon (16 %), Del Rey et Beam Piper (chacun 15 %).

— Large majorité pour la présence régulière des auteurs français dans chaque numéro : 87 % des suffrages y sont favorables.

— La répartition de la S. F. et du fantastique dans ce numéro a plu à 53 % de nos correspondants et déplu à 36 %. Les autres en sont moyennement satisfaits ou sont sans opinion. Parmi les mécontents, 68 % s'insurgent contre un excès de fantastique et 32 % contre un excès de science-fiction.

— La chronique scientifique et la rubrique « **Le Conseil des Spécialistes** » ont recueilli respectivement 78 % et 72 % de suffrages favorables.

— Le dessin de Jean-Claude Forest illustrant « **Douce-Agile** » a été aimé par 58 % des lecteurs, et sa couleur par 60 %.

— Le retour (occasionnel) à des photos-montages en couverture serait accepté par 50 % des lecteurs, tandis que 37 % s'y opposent (13 % d'indifférents).

— La formule d'un roman en deux épisodes a été jugée préférable par 51 % des lecteurs ; 36 % s'y opposent ; 13 % sont indifférents.



Nos commentaires

1° Devant le résultat du sondage sur un nouveau numéro spécial français, nous mettons dès maintenant ce projet à exécution : vous pourrez voir en page 122 l'annonce de ce numéro hors série, à paraître prochainement. Nous envisageons également de vous offrir par la suite un numéro spécial consacré aux auteurs anglo-saxons.

2° Ce numéro 76 a été assez discuté (nous avouons en toute franchise que ce n'était pas l'un de nos meilleurs). 48 % seulement de nos correspondants l'ont jugé bon, contre 81 % pour le 74 et 64 % pour le 75. Il nous semble honnêtement que le 78, que vous tenez en ce moment entre vos mains, est plus digne de vous plaire, car nous nous sommes efforcés d'en soigner le sommaire. A vous de nous dire si nous y avons réussi !

3° Nous enregistrons avec une certaine surprise le succès de **« Douce-Agile »**, car cette nouvelle de merveilleux poétique ne nous paraissait pas convenir exactement au goût de la majorité ! Comme quoi les statistiques ont quelque chose d'imprévisible... En conséquence de ce succès, les actions de Sturgeon ont considérablement remonté, puisque le pourcentage des lecteurs qui le réclament a triplé depuis le numéro 74, où il figurait déjà.

D'autre part, comme dans ce même numéro 74, on assiste au curieux phénomène qui veut que deux titres figurent à la fois en tête des nouvelles préférées et de celles aimées le moins. Le fait est significatif de la diversité des tendances de nos lecteurs, même s'il est difficile d'en tirer une indication statistique.

4° L'éternelle querelle de la science-fiction et du fantastique continue de faire couler de l'encre. Nous n'y reviendrons pas, puisque nous avons posé le mois dernier une question fort précise à ce sujet, question dont vous lirez les résultats dans notre prochain numéro.

5° Bien que ses dessins plaisent, un certain nombre de lecteurs ont reproché à Jean-Claude Forest d'abuser des jeunes femmes dévêtues ! Les trouvant pour notre part agréables à regarder — et pas particulièrement choquantes — nous ne nous en étions jamais émus. Mais nous avons fait part de ces plaintes à notre jeune collaborateur Forest, qui a promis de ne plus abuser à l'avenir...

6° La formule éventuelle des romans en deux épisodes recueille la majorité — une majorité qui est loin toutefois d'être unanime. Peut-être la mettrons-nous à l'essai un jour, à titre de test.

Questionnaire de ce mois

1. Avez-vous aimé dans l'ensemble le présent numéro ? ....
2. Quelle a été votre nouvelle préférée ? ....
3. Celle que vous avez aimée le moins ? ....
4. Y a-t-il des auteurs de ce numéro que vous aimeriez lire plus souvent ? ....
5. Appréciez-vous la création de la rubrique « **Le Rayon des Classiques** » (voir page 123) ?..................................
6. Le programme annoncé en page 124 vous paraît-il intéressant ? ....
7. Aimeriez-vous lire dans « **Fiction** » des histoires interplanétaires d'aventures (« space-opera ») ? ....
8. Quels sont à votre avis les pourcentages idéals pour la répartition des auteurs français et étrangers dans « **Fiction** » ? Etrangers : .... % — Français : .... %.
9. Appréciez-vous les introductions qui précèdent nos nouvelles ? ....
10. Jugez-vous utile le rappel des nouvelles précédemment parues des auteurs ? ....
11. Y a-t-il des auteurs que vous regrettez de n'avoir jamais vus (ou de ne plus jamais voir) dans « **Fiction** » ? ....
12. Le dessin de couverture vous a-t-il plu ce mois-ci ? ....
13. En avez-vous aimé la couleur ? ....
14. Préféreriez-vous que nos couvertures soient purement et simplement sans illustration ? ....
15. Avez-vous des observations et suggestions à formuler ? ....

NOM ET ADRESSE : ....

PROFESSION (facultatif) : ....

Une innovation de "Fiction" :
LE RAYON DES CLASSIQUES

•

Le fantastique et la science-fiction, comme tous les genres littéraires, ont leurs classiques. Mais, à la différence de ceux des autres genres, qui sont en général universellement admirés, ces classiques restent le plus souvent méconnus, même des plus fervents amateurs.

Pour remédier à cette situation, « **Fiction** » lance à partir du mois prochain une nouvelle rubrique : « **Le rayon des classiques** ». Sous cette dénomination, nous rééditerons dans la revue des récits anciens, fantastiques ou précurseurs de la S.F., sélectionnés par nous comme étant les plus dignes d'être remis en lumière.

Des tentatives de cette sorte avaient déjà eu lieu dans « **Fiction** », mais seulement à titre exceptionnel. Aujourd'hui, c'est à une entreprise régulière que nous convions nos lecteurs à s'intéresser, et nous souhaitons qu'ils en apprécient l'importance. Ils pourront constater, à cette occasion, à quel point le « vieillissement » d'une œuvre est minime, lorsqu'elle peut être considérée comme marquante dans le cadre de son époque.

Dans notre choix, nous avons pensé devoir écarter, malgré leurs qualités les plus évidentes, les textes trop connus : nous n'envisageons pas de vous présenter des récits comme « **La Vénus d'Ille** » de Mérimée ou « **Le Horla** » de Maupassant. Mais, même chez les auteurs les plus célèbres, il existe souvent des œuvres ignorées, auxquelles nous pourrons, le cas échéant, faire appel.

D'ores et déjà, pour les mois à venir, nous pouvons annoncer un certain nombre de titres à nos lecteurs (cela ne constituant bien sûr qu'une première sélection). Vous trouverez ces titres page suivante.

LE RAYON DES CLASSIQUES

vous offrira prochainement dans les pages de « Fiction » :

QU'ÉTAIT-CE ?, par Fitz James O'Brien.
Le premier traitement littéraire du thème du monstre invisible.

LE PASSÉ MERVEILLEUX, par Octave Béliard.
Un précurseur de « La Patrouille du Temps » écrit en 1909.

L'HOMME QUI A VU LE DIABLE, par Gaston Leroux.
Un des seuls contes surnaturels écrit par l'auteur.

UN AUTRE MONDE, par J. H. Rosny aîné.
Une histoire de mutant presque inconnue, par l'ancêtre de la S. F. française.

CARMILLA, par J. Sheridan Le Fanu.
L'histoire de vampire la plus célèbre du XIXe siècle.

LA FIN D'ILLA, par José Moselli.
Une anticipation vieille de 35 ans — et restée étonnamment moderne.

LE SIGNALEUR, par Charles Dickens.
Un prototype de l'histoire de terreur dans le goût anglais.

Programme donné sous réserve d'éventuelles modifications.

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par Demètre Ioakimidis, Igor B. Maslowski,
Roland Stragliati et Pierre Versins.

LE LIVRE DU MOIS

DEMAIN, MOISSON D'ETOILES (Reach for tomorrow), par **Arthur C. Clarke** (Denoël, « Présence du Futur »).

Parmi les principaux auteurs de la science-fiction anglo-saxonne moderne, Arthur Clarke est un des quatre ou cinq dont l'individualité est la plus marquée. Comme ceux de Theodore Sturgeon, d'A. E. Van Vogt et de quelques autres, le style et le ton de Clarke n'appartiennent qu'à lui, et se reconnaissent aisément. Une des particularités des récits qu'écrit l'auteur des « *Enfants d'Icare* » est leur caractère de continuité : là où la plupart des écrivains de science-fiction opèrent par effet de dépaysement brusque, transportant leur lecteur de son présent au futur (ou à l'univers) qu'ils lui ont choisi, Arthur Clarke leur montre un avenir tout monté, si l'on peut dire, dans lequel le narrateur s'est complètement acclimaté. Cette manière de procéder rappelle celle de John Wyndham, et conduit à un mode analogue de narration, duquel toute précipitation est absente.

Cependant, certains points différencient Clarke de son aîné : l'aspect purement scientifique des situations l'intéresse davantage, les personnages humains sont fréquemment présentés avec un détachement qui confine à l'humour, et le récit s'enrichit souvent de résonances poétiques, qu'on chercherait vainement chez d'autres auteurs de science-fiction (à l'exception de Ray Bradbury).

C'est l'étude d'un problème scientifique qui retient l'intérêt des protagonistes dans « *Erreur technique* », l'un des douze récits constituant « *Demain, moisson d'étoiles* » ; cette nouvelle illustre l'art avec lequel l'auteur fonde ses extrapolations sur des faits réels. Le thème de la nouvelle « *Les feux intérieurs* » eût donné lieu, sous la plume d'un écrivain moins brillant, à une longue digression sur la structure de l'écorce terrestre, et sur son exploration par les ondes supersoniques ; Clarke parvient à en faire l'intéressante narration d'une découverte scientifique et l'enrichit, par-dessus le marché, d'une chute finale. Dans « *L'ennemi oublié* » et « *Les possédés* », l'intrigue est très mince ; mais l'existence du dernier Londonien est racontée avec un indéniable réalisme dans la première de ces nouvelles. Ceux qui ont lu « *La faune de l'espace* » se demanderont, en abordant « *Les possédés* », si Arthur Clarke ne reprend pas l'histoire de l'Anabis ; mais la suite de la nouvelle est très différente du récit de Van Vogt : c'est, en fait, l'histoire d'un Anabis qui n'a pas réussi...

« *La malédiction* » n'a aucune intrigue, tout se passant au niveau du décor, spatial et temporel : une poésie certaine se dégage de cette évocation de la tombe de Shakespeare sur un

fond de guerre atomique. Cette poésie se retrouve encore, sous-entendue en quelque sorte, dans « *Une marche dans la nuit* », autre récit mineur où il ne se passe pas grand-chose (si ce n'est après la fin de la narration), mais où sont esquissées diverses formes de vie extra-terrestres. « *Le réveil* » est probablement la pièce la moins réussie du recueil, car l'auteur ne parvient pas à renouveler deux thèmes déjà maintes fois utilisés (le personnage qui se réveille après plusieurs millénaires de sommeil, et la domination de la Terre par un animal qui n'est pas l'homme).

Dans « *L'indigène est rétif* », au contraire, Arthur Clarke sait, en usant d'humour, rendre de la saveur à un autre sujet fréquemment traité : celui des visiteurs sidéraux qui ne réussissent pas à se faire admettre pour ce qu'ils sont. « *Le parasite* », qui confine au fantastique, est d'autre part un récit assez sombre, qui montre la diversité des tons que l'auteur parvient à adopter.

« *Expédition de secours* », écrit en 1945, est le premier récit que j'ai publié — déclare Arthur Clarke dans la préface sur laquelle s'ouvre le présent livre — et il est décourageant de penser que tant de gens le tiennent pour mon meilleur ouvrage. S'il en est ainsi, je n'ai cessé de descendre allégrement la pente au cours de ces dix dernières années, et ceux qui continuent à glorifier cette histoire comprendront que ma reconnaissance soit toute relative. » Au risque, par conséquent, d'encourir la colère de l'auteur — fût-elle mitigée par de la gratitude — il faut bien reconnaître que cette nouvelle est une des meilleures de la collection : elle se distinguerait d'ailleurs dans n'importe quel recueil où elle figurerait. L'évocation de ces envoyés d'une colossale civilisation inter-galactique, si différents les uns des autres, est faite de main de maître. Leur recherche de l'humanité, alors que le soleil est en train de devenir une nova, mérite de prendre rang parmi les classiques de la science-fiction. Un point mineur vaut d'être signalé ici, pour montrer combien l'auteur s'attache aux détails grâce auxquels le récit acquiert une teinte d'authenticité : il s'agit du passage où les explorateurs, visitant la moitié de la Terre où il fait nuit, pensent à mesurer l'éclat apparent de la Lune pour être avertis du moment où le Soleil explose.

Les deux nouvelles restantes sont, elles aussi, d'une classe élevée : « *Le vecteur temporel* » aborde le voyage dans le temps sous un angle nouveau ; enfin, « *Jupiter Cinq* » — il s'agit du satellite le plus proche de la planète, auquel Flammarion avait proposé de donner le nom d'Amalthée — décrit, en même temps qu'un très britannique professeur Forster, la découverte d'une civilisation extra-terrestre. Une fois de plus, l'auteur se met dans la peau d'un témoin visuel, et le lecteur se dit que les choses, après tout, pourront très bien se passer ainsi...

La traduction, due à Adrien Veillon, contient quelques négligences : des astronomes sont traités d'astrologues dans « *Expédition de secours* » et, dans « *Erreur technique* », deux personnages, qui ont commencé une conversation en se disant « vous », se mettent à se tutoyer, sans crier gare, après quelques répliques. Le texte français conserve cependant de façon assez satisfaisante le ton de l'original.

Ces nouvelles ne sont pas « les douze meilleures » qu'Arthur Clarke ait jamais écrites ; mais plusieurs d'entre elles sont excellentes, et la moyenne d'ensemble est fort élevée : ce livre est vivement recommandé à tous les amateurs de science-fiction intelligente, rigoureuse et bien écrite. Souhaitons que Denoël publie encore d'autres œuvres du même auteur dans la collection « Présence du Futur » : « *The City and the stars* », par exemple, mériterait largement d'être présenté aux lecteurs de langue française.

Demètre IOAKIMIDIS.

SCIENCE-FICTION

AUX ETOILES DU DESTIN, par **Albert Higon** (Gallimard, « Rayon Fantastique »).

Ce livre donne l'occasion d'établir un parallèle assez rare en science-fiction. Il ne manquera pas de lecteurs pour déceler entre « *Aux étoiles du destin* » et « *Ceux de nulle part* », de Francis Carsac, une ressemblance que certains pourront trouver fâcheuse ; on parlera peut-être d'inspiration, sinon de plagiat. Même début : arrivée d'un astronef, enlèvement d'un Terrien, passage par le sub-espace, arrivée dans une civilisation supérieure à celle de la Terre ; puis combat du Terrien aux côtés de ses « ravisseurs » dans leur guerre contre un ennemi commun avec lequel tout rapport normal, toute communication même, est impossible ; découverte du fait que le Terrien est insensible aux émanations mortelles de cet ennemi (il y a même acquisition chez les Hiss comme chez les Jelmaus d'une immunité relative) ; et enfin, victoire de la coalition, dans un cas (Carsac) à prévoir à longue échéance, dans le second (Higon) assurée à la fin du volume. On a toujours besoin d'un moins galactique que soi.

Une telle ressemblance est-elle fortuite ? Les dates n'éclairent guère ; le livre de Carsac a paru au début de 1954, celui de Higon, s'il n'a été publié qu'aujourd'hui, était écrit fin 1955. Etait-il composé avant, est-ce une pure coïncidence ? On aurait vu plus étrange. Et, après tout, c'est en quelque sorte un cadre type pour ce genre d'histoire (que l'on se réfère aux « *Rois des étoiles* », d'Edmond Hamilton).

De toute façon, si la ressemblance est saisissante, il y a par contre une différence capitale entre les deux ouvrages, du point de vue du traitement. Le thème même est différent, si l'affabulation paraît décalquée. Et, à la relecture des deux livres et tout bien pesé, si « *Ceux de nulle part* » est une belle aventure, « *Aux étoiles du destin* » est un mythe moderne. Clair, le héros de Carsac, est un savant très humain, mais que rien, si ce n'est une vieille prophétie gratuite à souhait, n'appelait à remplir son rôle extraordinaire, tandis que Jean Baratet, héros du roman de Higon, est l'homme du destin. Cela se ressemble ? Non pourtant, pas du tout, même : Clair n'est pas *nécessité de façon interne* par la trame du roman, Jean Baratet, si. Clair est interchangeable, Jean Baratet, non.

D'autre part, le fond galactique des deux histoires est profondément dissemblable : chez Carsac, peu d'invention, sinon une accumulation assez poétique de noms de soleils, mais en définitive, on ne connaît assez bien que les Hiss (le peuple prédominant) ; tandis que Higon, à part les Jelmaus, équivalents des Hiss, nous présente avec quelques détails les T'Loons, peuple étrange dont la civilisation est basée sur les lignes de forces (tout, meubles, moyens de transport, habitations, etc., y est donc invisible) et une technique incompréhensible ; les Médis du Grand Médian, qui seraient une image assez exacte d'un peuple totalitaire ; et cette ville morte, au début, dont le labyrinthe fantastique rappelle les constructions cyclopéennes de Lovecraft et Merritt. Et, alors que le passage par ce qu'on est convenu d'appeler le sub-espace reste sans histoire chez Carsac, chez Higon il donne lieu à une certaine éloquence à base d'images visuelles.

De plus, l'ennemi commun, héréditaire, est assez différent dans l'une et l'autre aventure : les Misliks de Carsac, ce sont, portés à une puissance considérable, les Ferromagnétaux de Rosny aîné. Quant aux Glutons, chez Higon, ils rappellent, même par leur nom, les Vitons d'Eric Frank Russell, mais là s'arrête la ressemblance.

Car l'existence des Glutons est ce qui donne tout son poids au roman d'Albert Higon. Ces Glutons qui vont répétant éternellement une phrase qu'on n'est pas près d'oublier : « Sacrés tourbillons mûrit l'eau verte ! » Ces êtres qui « expliquent » en fin de compte le mystère de la vie, par un paradoxe dont il n'y a pas beaucoup d'exemple en science-fiction.

En bref, même si Higon s'est inspiré, consciemment ou non, de Carsac, son livre dépasse le cadre habituel d'une histoire bien contée pour atteindre le degré fascinant de l' « élucidation » d'un mystère, de la démythisation qui, du reste, instaure, comme dans « *Shambleau* » de Catherine Moore par exemple, et par une démarche analogue de l'esprit, un nouveau mythe.

Il reste quelque chose à dire : paradoxalement, semble-t-il, les défauts sont moindres chez Carsac que chez Higon : Carsac a fait l'effort d'intégrer ses notes à son texte, ce que n'a pas fait Higon ; le premier a su créer une communication télépathique convaincante, au contraire du second qui se permet de faire transmettre par la pensée des noms propres. Il y a aussi chez Higon des faiblesses (ces calculateurs ioniques qui lancent leurs rouages à des centaines de millions de tours par seconde laissent rêveur). Mais, malgré cela, l'œuvre de Higon est certainement un des meilleurs titres du Rayon Fantastique depuis fort longtemps.

Pierre VERSINS.

•

LA REPUBLIQUE LUNATIQUE (The lunatic republic), par **Compton Mackenzie** (Denoël, « Présence du Futur »).

En date du 21 juin 1997, les savants de la Céleste République Chinoise envoient vers la Lune, au moyen d'une fusée appelée Dragon-du-Ciel, un de leurs collègues, Tin Pan, et le représentant anglais d'une firme commerciale, Richard Bosworth. Les deux voyageurs atteignent la Lune et, étant parvenus jusqu'à l'hémisphère caché de notre satellite, ils sont accueillis par les citoyens de la République Lunatique. Cet événement a lieu au début du second chapitre. Après, il ne se passe plus rien dans le roman.

Le reste de celui-ci est constitué par les observations des Terriens — observations qui sont consignées, pour l'infortune du lecteur, par Richard Bosworth. Parmi tous les narrateurs de romans — policiers, d'aventures, d'anticipation ou d'amour — il serait difficile de trouver un individu plus parfaitement inintelligent que celui mis en scène par Compton Mackenzie. Coupeur de cheveux en quatre, étroit d'idées, fastidieux et monotone, Richard Bosworth constitue un obstacle presque infranchissable à la lecture de ce livre. En écrivant celui-ci, Compton Mackenzie a manifestement eu l'intention de satiriser quelques travers de la société contemporaine : de l'engouement pour les sports à la stérilité des débats parlementaires, les Sélénites n'ont apparemment rien à nous envier ; le goût de la standardisation leur a fait adopter une apparence rigoureusement uniforme, que rompent seulement le nom et le matricule portés sur leurs vêtements. Leur ignorance totale des mœurs terriennes, jointe à la stupidité de Bosworth, eût permis d'obtenir des dialogues amusants : ceux-ci demeurent en fait monotones, et deviennent très rapidement lassants.

L'amateur d'anticipation ne manquera pas d'être agacé par la façon dont l'auteur esquive tous les points qui auraient donné au livre une allure évoquant la science-fiction : comment les Sélénites sont-ils parvenus à créer une sorte de pesanteur artificielle, comparable à celle de la Terre ? Quelle est au juste la curieuse unité d'espace-temps au moyen de laquelle ils évaluent leurs déplacements ? Comment (et aussi *pourquoi,* grands dieux !) les habitants de la Lune ont-ils réalisé artificiellement une alternance de pé-

riodes éclairées et sombres, rappelant les jours et les nuits de la Terre quant à leur durée ? Pourquoi leur calendrier est-il basé sur l'année, alors que cette période ne comprend aucunement un nombre entier de lunaisons ? Par quel miracle le système digestif des deux Terriens s'est-il adapté au mode de vie lunaire, supprimant toutes ses fonctions d'élimination ? Sur ces points, Bosworth avoue son ignorance ; ou bien il déclare que Tin Pan lui a fourni des explications, mais qu'il serait incapable de les faire comprendre au lecteur. La véritable explication est de toute évidence que l'auteur ne se souciait guère de fatiguer son imagination, et que sa propre ignorance des questions scientifiques ne lui a pas permis d'inventer quelque théorie plus ou moins plausible.

De son côté, le lecteur profane qui commet l'erreur d'ouvrir ce livre ne peut s'empêcher d'évoquer « *Les voyages de Gulliver* » : là aussi, des peuplades étrangères étaient mises en scène dans le but de stigmatiser les travers de l'espèce humaine. Il faut bien reconnaître que ce rapprochement est écrasant pour l'auteur contemporain ; celui-ci ne possède en effet aucune des qualités qui ont fait un chef-d'œuvre du récit de Swift : le mordant, l'ironie, la vivacité et l'humour sont tous absents de « *La république lunatique* ».

Sur un point, cependant, Compton Mackenzie a fait un effort. Ses Sélénites parlent (par quel miracle, encore une fois ?) une sorte d'anglais simplifié, qui l'a conduit à inventer une grande quantité de néologismes. L'abondance même de ceux-ci finit d'ailleurs par lasser. A ce propos, il faut relever ici le soin avec lequel la traductrice, Régine Vivier, s'est efforcée d'adapter en français ces diverses expressions : la qualité de son travail fait regretter que son application ait été dépensée pour un texte à ce point dénué d'intérêt.

Voilà donc, sans nul doute, le plus mauvais ouvrage que Denoël ait publié jusqu'à présent dans l'excellente collection « Présence du Futur ». Pourquoi l'avoir publié, d'ailleurs ? Sans doute en misant sur le nom de l'auteur, connu depuis son « *Whisky à gogo* », ainsi que par souci d'actualité, pour profiter de l'intérêt que notre satellite suscite en ce moment. On ignore, n'est-ce pas, combien de temps durera cette attention. Mais peu importe que son action (?) se déroule sur la Lune : « *La république lunatique* » n'est pas seulement un mauvais roman de science-fiction, c'est un mauvais roman, tout court.

Demètre IOAKIMIDIS.

•

J'ECOUTE L'UNIVERS, par **Maurice Limat** (Fleuve Noir).

J'ai remarqué non sans un certain étonnement, à la lecture du « référendum » que « *Fiction* » organise périodiquement auprès des critiques et spécialistes de la science-fiction — référendum auquel, hélas ! je ne prends plus part, ne disposant pas d'un temps suffisant pour absorber à la fois toute la production policière et toutes les parutions de S. F. — que la majeure partie, pour ne pas dire la totalité, de mes éminents collègues n'accordent qu'avec parcimonie leurs étoiles aux romans de Maurice Limat.

Cela m'a surpris, car cet auteur fait à mon avis un effort méritoire pour mettre une anticipation un peu plus difficile que le simple « opéra de l'espace » à la portée des lecteurs de la collection qui le publie et qui se recrutent *grosso modo* dans ce qu'on appelle la « grande masse ». J'ignore quelle sera la réaction de mes confrères devant « *J'écoute l'univers* », troisième roman de Limat, mais, au risque de me trouver à nouveau seul contre tous, j'affirme que c'est un roman digne d'intérêt. Le sujet en est fort simple — c'est l'histoire d'un garçonnet doué d'un pouvoir quasi surnaturel : celui de matérialiser ses pensées. Ce don lui

permettra de sauver l'humanité d'une destruction qui paraît inévitable.

C'est tout, et pourtant c'est extrêmement attachant, même si l'on se dit que l'auteur aurait pu en tirer davantage.

Vous aurez compris, à la lecture de ce compte rendu, que ce roman m'a plu et que je puis en recommander la lecture — sauf à ceux qui désirent du sophistiqué à tout prix.

Igor B. MASLOWSKI.

TERRE, DEGRE « 0 », par **F. Richard-Bessière** (Fleuve Noir).

Ce roman nous raconte comment, à la suite d'une guerre nucléaire, la Terre commence à se congeler et ce que les hommes feront pour éviter la fin de l'espèce. Un ouvrage de caractère très populaire, avec de-ci de-là, des aspects « sociologiques », mais qui ne vont jamais trop loin. Pour les fidèles de la collection.

I. B. M.

FANTASTIQUE

L'ECROULEMENT DE LA BALIVERNA, par **Dino Buzzati** (Robert Laffont, collection « Pavillons »).

On a beaucoup glosé, en France, sur l'art de l'auteur italien Dino Buzzati. M. Jean Blanzat, entre autres, a dit du « *Désert des Tartares* » : « Ce roman d'une rigueur magistrale est assurément l'un des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale », et M. Marcel Brion a déclaré (cf. préface de « *Bàrnabo des montagnes* ») : « J'imagine que l'on écrira plus tard de savantes thèses sur *la nature et les moyens du fantastique buzzatien...* » Quant à M. Michel Breitman — jeune romancier traducteur de « *L'écroulement de la Baliverna* » et de « *Bàrnabo des montagnes* » —, il a écrit de M. Buzzati : « On s'aperçoit tout simplement, tout bêtement, qu'il s'agit d'un des plus grands écrivains de notre temps. » Par ailleurs, on a évoqué à son sujet Gogol, Hamsun et, avec insistance, Kafka.

Croyant, à tort ou à raison, assez bien connaître les lettres italiennes contemporaines et n'avoir point totalement ignoré, avant ces derniers temps, l'œuvre de M. Buzzati, j'ai eu, à lire ces dithyrambes, le sentiment de me trouver devant un de ces auteurs — M. Lawrence Durrell en est le plus récent exemple — qui jouissent, en d'autres pays que le leur, d'une réputation sensiblement surfaite. Cela dit sans minimiser le talent de M. Buzzati...

Né en 1906, l'auteur de « *L'écroulement de la Baliverna* » est entré à vingt-deux ans, en qualité de rédacteur, au grand quotidien milanais le « *Corriere della Sera* », où il se trouve toujours. Son œuvre littéraire comprend principalement deux récits d'environ cent cinquante pages chacun : « *Bàrnabo des montagnes* » (1933) et « *Le secret du Bosco Vecchio* » (1935) ; un roman : « *Le désert des Tartares* » (1940) ; trois recueils de nouvelles : « *I sette messaggeri* » (« *Les sept messagers* », 1942), « *Paura alla Scala* » (« *Panique à la Scala* », 1948) et « *L'écroulement de la Baliverna* » (1954) ; et enfin une pièce en deux actes et onze tableaux : « *Un cas intéressant* » (1953). Un volume plus récent, « *Sessanta racconti* » (« *Soixante récits* »), paru en 1958, s'est vu attribuer, cette même année, l'une des deux plus hautes distinctions littéraires italiennes, la mieux vue, la plus conformiste aussi : le Prix Strega. Mais, en l'occurrence trente-six des soixante nouvelles annoncées par le titre ont été reprises des trois recueils antérieurs.

On sait que le thème du « *Désert des Tartares* » (1) est fort proche de celui du « *Rivage des Syrtes* » : des hommes quasi oubliés dans un fort, sis en bordure d'une frontière et pres-

(1) Editions Robert Laffont.

que en dehors du temps, y attendent, y espèrent et y redoutent tout ensemble le mûrissement d'une guerre latente et l'apparition des légions ennemies. Cela, qui est évident dès les premières pages de ces deux romans, finit inéluctablement par se produire, tant dans l'interminable « oratorio » de M. Gracq, dont sourd un somptueux ennui, que dans la chronique familière, mais infiniment démoralisante, de M. Buzzati. Ce dernier, moins « artiste » que l'auteur du « *Rivage des Syrtes* », nous émeut cependant davantage, aussi bien par une plus grande réalité de l'événement et du lieu que pour avoir ménagé le suspense au long de toute une vie, alors que le héros de M. Gracq voit au contraire son destin se jouer en quelques mois à peine.

« *Bàrnabo des montagnes* » (1), malgré qu'on y découvre un tempérament de « paysagiste » et d' « ami de la nature », ne me semble guère présenter d'autre intérêt que celui d'être la première ébauche du « *Désert des Tartares* » et de sa philosophie existentielle. « *Le secret du Bosco Vecchio* » lui fait suite : j'y ai trouvé, avec un fantastique assez primaire, plus de sensiblerie que de sensibilité et une naïveté affectée qui n'a strictement rien à voir avec la véritable fraîcheur d'âme. Bref, ce sont là deux œuvres de jeunesse ; il ne me paraît point qu'elles valaient d'être traduites.

« *Un cas intéressant* » (1) a été monté au Théâtre La Bruyère en 1955, dans une adaptation d'Albert Camus. C'est une pièce en forme de cercueil. J'entends que le spectateur n'y voit pas plus d'issue que n'en trouve son pitoyable héros et qu'il y suffoque de la même intolérable façon : Kafka est passé par là. Mais M. Buzzati — qui ne l'a lu qu'après la publication du « *Désert des Tartares* » — n'a ni l'engluante densité de l'univers de son modèle ni, surtout, sa pathétique inquiétude métaphysique.

L'absurde kafkaien se reconnaît pareillement dans nombre des trente-deux nouvelles qui font de « *L'écroulement de la Baliverna* » — c'est le titre de la première — un ensemble plutôt inégal. Je dois dire, malgré la caution de M. Brion, que le fantastique y cède presque constamment le pas à l'étrange et même, une ou deux fois, à la science-fiction. Cela n'est pas tout à fait la même chose. Généralement assez brefs, ces récits ont d'abord été publiés dans le « *Corriere della Sera* » ; cela vraisemblablement explique ceci : les « sautes » de ton, la tendance à moraliser, l'obligation de faire court.

Il y a dans ce recueil une quinzaine de nouvelles ingénieuses, inattendues, achevées et remarquables qui méritent, il me semble, de retenir valablement l'attention. Les autres m'ont paru trop concertées, telles « *Un corbeau au Vatican* » et « *Le chien qui a vu Dieu* », dont un fade relent de « légende dorée » m'a rappelé certain livre rouge et or, approuvé par Mgr l'archevêque de Tours, et qui s'intitulait : « *Les orphelins du Canigou ou les effets de la bonté divine* ». Le reste, comme d'ailleurs l'œuvre entier de M. Buzzati, est commandé par quelques thèmes généraux souvent parents, toujours élémentaires ou viscéraux : la terreur panique, l'incertain, l'inquiétude inexpliquée, la cruauté et parfois le sadisme mental. L'amour, par contre, l'amour humain n'apparaît *jamais* nulle part. Pas plus dans « *L'écroulement de la Baliverna* » que dans les traductions qui l'ont précédé. Sans doute y a-t-il là quelque carence particulière dont l'examen n'est point mon propos, mais qu'il m'a paru essentiel de relever.

Cela dit, il me faut cependant admettre que, si les thèmes de « *L'écroulement de la Baliverna* » se ressemblent fréquemment, les variations qu'en tire M. Buzzati sont assez multiples.

Qu'on en juge... Un quidam empoigne inconsidérément une sorte de gros clou ; celui-ci cède ; une énorme demeure vient avec, s'effondre ; et c'est

(1) Le texte de cette pièce a paru dans le numéro 105 de « *L'Avant-Scène* ».

le début d'une longue suite de catastrophes (« *L'écroulement de la Baliverna* »). Un train, le *dernier* train, atteint, à la nuit, la gare déserte d'une métropole inexpliquablement abandonnée : que s'est-il donc passé ? (« *Il était arrivé quelque chose* »). Certain ministre des Finances regagne, un matin, le bureau ministériel qu'il a quitté la veille au soir ; mais, comme il n'en reconnaît pas plus les employés que ceux-ci ne se souviennent de lui, il y finira balayeur (« *Sic transit* »). « *La machine à arrêter le temps* » se détraque ; elle ne l'arrête plus, elle le rattrape, le comprime, et elle réduit en poussière, par l'effet d'un vieillissement accéléré, ceux dont elle avait d'abord réussi à *ralentir* le cours des ans. Des souris, puis des rats pullulent à tel point dans une vieille maison de campagne qu'ils parviennent à y régner en maîtres et à faire de ses habitants des esclaves soumis et désespérés (« *Les souris* »). Une jeune veuve passablement distraite part pour la province en *oubliant* sa petite fille à la maison ; revenue chez elle en toute hâte, elle s'étonne et s'affole de n'y trouver rien d'autre qu'un mince tas de cendres sur le parquet : il a les contours exacts de l'enfant disparue (« *La fillette oubliée* »). Un homme, dont d'anciens amis semblent inopinément s'inquiéter, se voit livrer à domicile, au milieu de la nuit et sans y rien comprendre, une monstrueuse bombe H (« *A l'hydrogène* »). Giorgo (« *L'enfant tyran* ») martyrise insidieusement son « grand-papa » un peu à la façon de l'abominable petit Adrien des « *Misères cachées* » d'Henry Monnier. « *Ils n'attendaient rien d'autre* » est irracontable : j'en dirai seulement qu'on y retrouve le climat et l'insistante cruauté des mauvais rêves.

Je m'en tiendrai là, me bornant simplement à citer en les recommandant : « *Un ver à la maison* », « *L'obscurité* », « *Les gladiateurs* », « *Le dénonciateur* », « *Rigoletto* » et « *La machine* ».

On découvrira dans tout cela un talent indéniable, bien sûr — quoique mineur. Un talent certainement original même, et qui se meut avec une aisance singulière dans les méandres de l'étrange, mais aussi un tour de main qui tient souvent du procédé, des symboles à la fois nébuleux et puérils et, surtout, un pessimisme trop appuyé, trop constant pour n'être pas délibéré.

Peut-être que cela — procédé, symboles, pessimisme — eût été moins apparent si, au lieu de se borner à publier « *L'écroulement de la Baliverna* », on nous avait plutôt donné une vingtaine des meilleures histoires de M. Buzzati, choisies parmi l'ensemble de ses nouvelles. L'idée que nous aurions eue de son talent n'aurait pu qu'y gagner. Ce que n'a point fait, hélas ! son écriture — au demeurant souple et précise — en passant par le truchement de M. Breitman.

Celui-ci, sur le « style » duquel il y aurait beaucoup à dire, écrit (p. 253) : « *La lucarne d'une cave à ras de terre* ». Sans doute ignore-t-il que ce genre d'ouverture s'appelle tout bonnement un soupirail et que les lucarnes se trouvent d'ordinaire sur les toits. Ce n'est pas tout : il traduit (p. 87) « *hai tagliato la corda ?* » par « *tu as coupé la corde ?* » ; ce qui est rigoureusement littéral mais ne veut strictement rien dire, car il s'agit là d'une locution typiquement italienne et qui signifie, avec son contexte, « tu as fichu le camp ? » ou mieux « tu t'es tiré ? ». Puis-je me permetttre, en conclusion, de conseiller à M. Breitman de feuilleter l' « *Anthologie du Fantastique* » de M. Roger Caillois ? Il y pourra trouver l'une des meilleures et, sans doute, la plus remarquable des nouvelles figurant dans l'édition italienne de « *L'écroulement de la Baliverna* », mais qu'il n'a pas retenue : je veux parler du « *Cas Aziz Maio* ». Mlle Henriette Valot nous en donne une traduction en tout point exemplaire...

Roland STRAGLIATI.

Vu et lu...

« L'OPÉRA DE L'ESPACE »

Sous ce titre délibérément provocateur pour tout amateur de littérature avec un grand L, Charles Dobzynski a entrepris de composer, voici déjà un certain temps, un long poème épique inspiré par la science-fiction. L'idée a de quoi réjouir ceux qui pensent que la poésie devrait chercher un nouvel aliment dans les conquêtes de la science moderne, et qu'en se réengageant dans le réel, elle échapperait ainsi à l'asphyxie qui la guette.

« *L'opéra de l'espace* » n'est pas encore achevé. Mais des extraits en ont déjà été publiés dans « *Les Lettres Françaises* » et surtout dans le numéro du 24 décembre 1959 de « *France Nouvelle* ». Ils valent d'être lus avec la plus grande attention. Il serait souhaitable, à notre avis, que Pierre Versins publie d'autres extraits de cette œuvre dans « *Ailleurs* » ou dans ses cahiers, et surtout qu'elle voie prochainement le jour dans sa forme définitive.

MARCEL BÉALU A L'HONNEUR

Un jury, comprenant notamment : Mme Yanette Delétang-Tardif, Maurice Fombeure, Paul Gilson et Georges Neveux, a ouvert l'année littéraire en décernant le prix Guillaume-Apollinaire.

Après les délibérations, les lauriers (50 N F) furent attribués à l'unanimité (et ex aequo) à Marcel Béalu et Vincent Monteiro, pour l'ensemble de leur œuvre poétique.

Nous félicitons notre ami Marcel Béalu, dont les lecteurs de « *Fiction* » connaissent le talent sur le plan fantastique (1), de cette distinction qui nous rappelle qu'il est aussi un excellent poète.

---

(1) Voir : « *L'araignée d'eau* » (nº 27), « *Soliloque d'un veuf* » (nº 40) et « *Les mémoires de l'ombre* » (nº 67).

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **La ligne : 2 N F.** (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

JEUNE HOMME, 16 ans, cherche JEUNE FILLE, amateur S. F. habitant région Paris, lisant si possible l'anglais en vue correspondance.
Ecrire **Fiction,** service M. J., qui transmettra

DESIRE ACHETER œuvres littéraires : Jean de la Hire, Arsène Lefort, Edmond Cazal, Ct Cazal, Jean Vigneron.
Faire offre avec indication d'édition à : Librairie CABROLIE, 7, rue Parrot, Paris-XII.

Ici, on désintègre (en série)...

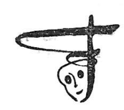
LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Barème des cotations employées :

Mauvais . . . . •
Médiocre . . . . *
Moyen/assez bon . . . . **
Bon . . . . ***
Excellent . . . . ****
(Blanc : pas lu ou abstention.)

	Nº de "Fiction" où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	ALAIN DORÉMIEUX	DEMETRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
DEMAIN, MOISSON D'ÉTOILES . . . . par Arthur C. Clarke.	78	****	***½	***½	***½	***½	***	**	3,35
LA NÉBULEUSE D'ANDROMÈDE . . . . . . par Ivan Efremov.	77	****	*	**	***	****	**	****	3,35
RAVAGE . . . . par René Barjavel.	77	****	**	***	***	***	**	**½	2,80
AUX ÉTOILES DU DESTIN . par Albert Higon.	78	***		**½		***	*	****	2,70
LA TROISIÈME RACE. . . . par Poul Anderson.	77	****	*½	**		***		**	2,50
LE GROUPE SUD. . . . . . . par Louis Lataillade.	76	•	**		**	***½		***	2,10
LA RÉPUBLIQUE LUNATIQUE . . . . par Compton McKenzie.	78	•	•	•	*	***½		**	1,10
J'ÉCOUTE L'UNIVERS . . . . par Maurice Limat.	78	•	*½		•		**	**	1,10
SURVIE. . . . . par Peter Randa.	77	•	*	•	½			**½	1

	Nº de " Fiction " où l'ouvrage a été critiqué	JACQUES BERGIER	ALAIN DORÉMIEUX	DEMETRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	Moyenne
L'HYPERBOLOIDE DE L'INGÉNIEUR GARINE . . par Alexei Tolstoï.	77	**	•	•	½	***	•		0,90
L'AVENTURE ALPHÉENNE. par Serge Martel.	77	•	•	•	*	*½	•	*½	0,55
CHASSEURS D'HOMMES . . par Jimmy Guieu.	76	•		•	•		*½	•	0,30
LE PÉRIL DES HOMMES. . par M. A. Rayjean.	77	•		•			•	*	0,25
TERRE DEGRÉ « 0 » . . . par F. Richard-Bessière.	78	•		•				½	0,15



L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS

FILM SANS UTILITÉ

par F. HODA

Le cinéma est-il une auberge espagnole ? Voilà la question que je me pose au sujet du nouveau film de Franju, « *Les yeux sans visage* ». Non que je veuille accuser l'auteur de « *La tête contre les murs* » d'avoir mis n'importe quoi dans son ouvrage. Mais il est curieux de considérer le large éventail des réactions de la critique en face de ce film. Les uns y voient un chef-d'œuvre de style, les autres un décevant bric-à-brac de procédés dépassés. Entre ces deux extrêmes, on peut relever toutes les nuances possibles : demi-échec, échec sympathique, morceaux d'anthologie, scénario mal ficelé, film inégal, Franju baisse, ce n'est pas le genre de ce metteur en scène, etc.

Le fait que chaque critique (ou chaque spectateur) puisse voir dans le film ce qu'il veut serait déjà à mon sens un indice d'échec. Car j'estime qu'un bon film doit pouvoir arriver à fasciner le spectateur d'une salle obscure, au point d'annihiler en lui toute possibilité de penser à autre chose pendant qu'il regarde les événements de l'écran. De ce point de vue je me rapproche volontiers, tout au moins dans une certaine mesure, des théories d'un jeune groupe de cinéphiles dit « mac-mahonien » (du fait qu'il organise des projections privées au cinéma Mac-Mahon). Pour ce groupe, le cinéma est avant tout fascination obtenue par la mise en scène. Evidemment on ne peut résumer un point de vue entier en une phrase ; aussi je signale à ceux de mes lecteurs qui s'y intéressent la récente parution d'un article d'un tenant de cette tendance : Michel Mourlet (1). Pour en revenir au film de Franju, si on lui applique le critère dont je parlais, on est bien forcé de le considérer comme un échec. Si, allant plus loin, on admettait toutes les théories de notre jeune groupe, on serait obligé de considérer Franju comme un metteur en scène faible et inégal, ne pouvant occuper une place même petite dans les premiers rangs.

J'ai vu « *Les yeux sans visage* » à deux reprises, longtemps avant la sortie du film et depuis sa programmation. Comme je n'étais pas déjà un chaud partisan de « *La tête contre les murs* », je ne puis dire que j'ai été très déçu. Abordant l'épouvante ou plutôt l'horreur (la distinction est d'ailleurs toujours difficile), Franju qu'on affublait du don de « rendre insolite la réalité » saccage un sujet qui au départ n'était pas plus mauvais qu'un autre. Quelques passages « sadiques » d'une absolue gratuité, destinés à mettre à l'épreuve les nerfs des spectateurs sensibles, ne sauvent pas l'entreprise. D'ailleurs, quiconque a vu à la télévision ou dans certains films des opérations chirurgicales, sait que sans aucun effet ou recherche ce genre de présentation provoque un malaise chez beaucoup de spectateurs. Point de suspense ! Que reste-t-il alors : une peinture de caractères ? Mais comment croire à ce chirurgien fou qu'incarne (d'ailleurs sans conviction) Pierre Brasseur ? Une atmosphère poétique ? Comment croire qu'une jeune fille en chemise, au visage

(1) *Cahiers du Cinéma* », nº 98.

masqué et figé, le clair de lune et un vol de colombes suffisent pour faire chanter notre âme ? Tout cela paraît tellement désuet comme style, tellement loin de nous ! Pour ma part je me suis passablement ennuyé à voir ce film. Que de scènes se passant dans des escaliers, inutiles, n'ajoutant rien au récit... Ce dernier souffre d'ailleurs d'un constant déséquilibre. Que viennent faire les policiers et la « fille » dans cette galère ? On me dira sans doute que Franju a voulu ainsi montrer le bout de son anarchisme : ce n'est pas la police mais l'innocente jeune fille qui rendra la justice ! Merci ! Et que penser de l'opinon de cet hebdomadaire qui prétend que Franju fait avec « *Les yeux sans visage* » le procès de notre société, qu'il porte au paroxysme notre dégoût de l'égoïsme individuel et collectif ? C'est en vérité l'auberge espagnole dont je parlais plus haut.

Pourtant cette histoire de greffe de peau, de « visages » volés dans d'autres corps, de chirurgien atteint de complexe de culpabilité à l'égard de sa propre fille n'est pas en soi, je le répète, plus mauvaise qu'une autre. Ce qui tue l'entreprise, c'est un certain expressionnisme suranné, une volonté de faire « beau » et « poétique » et une mise en scène tout à fait intermittente et sans aucune unité de conception. On dirait que Franju a dirigé une scène sur deux. Il ne s'agit pas d'un mauvais film d'épouvante, mais d'un mauvais film tout court. Du moins est-ce là mon humble avis.

•

Post-scriptum à l'article de F. Hoda

par Alain Dorémieux.

Vous ne m'en voudrez pas, mon cher Hoda, de dire en quelques lignes pourquoi l'on peut ne pas être de votre avis.

La diversité des réactions en face d'une œuvre vous semble témoigner de sa faiblesse ? On pourrait tout aussi bien décider d'y voir une preuve de richesse. Simple question de point de vue, mais je ne m'y étendrai pas.

Que le cinéma soit avant tout fascination, je suis le premier à le croire. Qu'il me soit alors permis de dire que cette fascination, contrairement à vous, je l'ai éprouvée devant « *Les yeux sans visage* ».

Où vous avez vu épouvante de pacotille et sadisme gratuit, j'ai vu beauté de l'insolite et poésie de l'effroi. Un insolite et un effroi combien plus captivants que les monstruosités hollywoodiennes en carton-pâte dont vous nous entretenez chaque mois. Je vous ai trop souvent jugé indulgent dans le passé à l'égard de tels films pour ne pas trouver injuste votre sévérité d'aujourd'hui.

Il me semble que c'est ne pas comprendre ce film que de le considérer comme une banale histoire à faire peur. Pour ma part j'estime qu'il est inséparable de l'œuvre antérieure de Franju, inséparable aussi d'une certaine notion du surréalisme. Le Franju qui verse ici le sang des femmes est bien le Franju que j'admire et qui tournait jadis « *Le sang des bêtes* », ce film-cri. Et dans les images insoutenables de l'enlèvement du visage, je retrouve le pouvoir de choc, la beauté atroce du plan de l'œil et du rasoir dans « *Le chien andalou* ».

Qu'il y ait là-dessous une matière première discutable, et ces fameux poncifs sur lesquels il est bon de crier haro, je vous l'accorde volontiers. Mais je n'en suis pas gêné. Qu'importent les poncifs s'ils sont recréés de l'intérieur ? Je pense qu'il y a un certain art qui consiste à jouer avec les poncifs, sans en être dupe, à les domestiquer, à les dénaturer subtilement en les poussant à bout et en les forçant à se dépasser eux-mêmes.

Mais vous avez peut-être raison, et le cinéma doit être une auberge espagnole. Chacun juge selon son tempérament. Notre ami Gérard Klein, lucide logicien, déteste lui aussi « *Les yeux sans visage* » avec toute la rigueur de sa raison (ce genre de rigueur qui est peut-être un refus ou une autocensure).

Pour moi, qui m'abandonne moins à la raison qu'à l'imagination, il me plaît de quitter les sentiers de la logique pour aborder les inquiétantes contrées de l'insolite, et cet univers fou que nous dépeint Franju, cet univers en marge où de terribles demeures se dressent dans des parcs sous la lune, où errent comme dans un rêve des jeunes filles défigurées et masquées, où une 2 CV Citroën est la charrette fantôme ou le carrosse de la mort, et où des cris de femmes et des hurlements de chiens résonnent sous des voûtes évoquant les catacombes.

Chronique Scientifique

LA THÉORIE UNITAIRE DE JEAN CHARON

par JEAN-JACQUES

Dans une chronique scientifique récente de cette revue (« *Fiction* », mars 1960), intitulée « *Qu'est-ce que la gravitation ?* », je signalais les efforts actuels déployés par les physiciens dans le monde entier, pour tenter d'unir en une même grande loi générale tous les phénomènes de la Nature et montrer ainsi que l'Univers possédait une structure fondamentale unique ; de même qu'avec les mêmes briques on peut construire différents types d'habitation, avec ce même « tissu » de base de l'Univers pourraient prendre naissance gravitation, électromagnétisme, forces nucléaires, particules matérielles. J'indiquais également que le moment me semblait proche où une telle synthèse d'ensemble pourrait être tentée avec quelque chance de succès.

En même temps que paraissait cet article, les journaux annonçaient qu'un chercheur français, Jean Charon, proposait un modèle général d'Univers et des équations qui visaient à réaliser la grande synthèse dont il s'agit.

J'ai personnellement le plaisir de connaître Jean Charon depuis plusieurs années ; j'ai donc pu discuter longuement avec lui au sujet de son travail et je voudrais essayer de dégager ici les éléments essentiels nouveaux de la théorie unitaire qu'il a proposée.

Je crois que l'un des premiers mérites de Jean Charon a été de ne pas chercher à s'attaquer immédiatement au problème de réunir dans une même loi les *résultats* de la Science, mais de commencer à méditer longuement sur les *fondements* mêmes de cette Science, réflexion qui, m'a-t-il dit, avait pris à elle seule plusieurs années. Son second mérite a probablement été d'avoir essayé, à l'aide de principes nouveaux, de *concilier* les différents points de vue des physiciens actuels.

Mais commençons d'abord par examiner quels sont les différents points de vue en présence.

Bâtir une théorie unitaire, c'est pouvoir décrire les différents états physiques de l'espace qui nous entoure à l'aide d'une même loi fondamentale : il faut donc d'abord savoir ce qu'on entend par « décrire ». Et c'est dès ce point de départ que les physiciens se divisent : pour certains, « décrire » c'est exprimer les résultats que donneraient des *mesures* en chaque point de l'espace. Pour d'autres, c'est dire dans quel état se trouvent ces points de l'espace *indépendamment de toute mesure*. Donnons tout de suite une image, que j'emprunte d'ailleurs à Jean Charon, pour illustrer ces deux façons de considérer les choses : assimilons notre Univers à la surface d'un océan agité par l'ondulation des vagues. La mesure consiste à planter un rocher en un point : une vague vient se briser sur ce rocher, produisant un choc discontinu mais bien défini ; ce choc exprime le résultat de la mesure. Certains physiciens nous disent que pour décrire cet océan on dis-

posera ainsi d'une très grande quantité de rochers et on consignera toutes les « mesures » obtenues de cette façon et dues au choc des vagues. Cet ensemble de mesures constitue la description. Pour d'autres physiciens, on peut décrire directement l'état ondulant de la mer et sa géométrie d'ensemble particulière, sans s'occuper des mesures qui peuvent être faites ici ou là.

Dans le fond, tout cela est toujours le grand problème de la nature corpusculaire ou ondulatoire des choses — conflit qui sépare les scientifiques depuis plusieurs siècles. Mais on est arrivé aujourd'hui à la conclusion que ces deux aspects sont valides et, en fait, complémentaires pour décrire la réalité physique : et on le voit parfaitement dans l'image de l'océan et des rochers.

Mais si ces deux points de vue sont reconnus complémentaires, pourquoi les physiciens sont-ils en fait divisés ? La nuance est alors ici plus subtile : on reconnaît la nature ondulatoire des choses, mais on n'a pas encore trouvé le moyen de définir clairement le sens fondamental de cet aspect ondulatoire. En fait, la majorité des physiciens actuels interprètent ce caractère uniquement comme un critère destiné à *limiter la prévision* dans les mesures : par exemple, si l'on connaît avec certitude la vitesse d'un électron, on ne pourra pas connaître avec certitude sa position dans l'espace, on ne connaîtra plus qu'une certaine *probabilité* de le trouver localisé en tel ou tel point de l'espace. Le probabilisme a ainsi pris naissance, détrônant d'une certaine façon le vieux déterminisme qui avait toujours prévalu dans les sciences et qui nous disait que lorsque toutes les causes sont connues avec certitude, l'effet est aussi connu avec certitude.

Il n'est pas exagéré de dire que, depuis 1925, la presque totalité des physiciens se sont ralliés au point de vue probabiliste. Seuls quelques-uns ont tenté de maintenir le déterminisme comme clé de voûte de la Science : mais parmi ces rares adeptes du déterminisme se trouvaient des grands noms comme ceux d'Einstein ou de Schröedinger. « Le Bon Dieu ne joue pas aux dés », a toujours déclaré plaisamment Albert Einstein pour bien marquer son refus d'adopter les vues probabilistes, Depuis ces dernières années cependant, le déterminisme regroupe à nouveau des voix de plus en plus nombreuses, dont celle de Louis de Broglie lui-même qui, comme il l'a reconnu, ne s'est d'ailleurs jamais senti parfaitement à son aise dans le cadre de vues purement probabilistes.

Chercher à concilier probabilisme et déterminisme semble avoir été, dès le départ, l'un des pôles de recherche de Jean Charon. Et pour cela, l'exemple de l'océan et des rochers nous le montre bien, Jean Charon allait chercher à donner une interprétation *plus près de la réalité physique* de l'aspect ondulatoire des choses : cet aspect n'est pas, pour Jean Charon, lié seulement à la précision des mesures mais *représente l'aspect réel des choses indépendamment de toute mesure*. Il recherchera donc une fonction mathématique pour décrire la réalité qui ne sera pas liée à la nature probabiliste de la notion de mesure.

Un autre pôle de recherche de Jean Charon tourne autour de ce que la physique actuelle appelle les « divergences » : chacun sait que l'on représente notre Univers actuel comme possédant un certain « rayon » et que cela n'aurait aucun sens de parler de quelque chose qui se trouverait à une distance plus grande que ce rayon de notre Univers : ce point serait, compte tenu de la définition même du mot « rayon », « en dehors » de notre Univers, donc n'existerait pas. Eh bien, il semble qu'à

l'échelle du plus petit (au lieu du plus grand) le même phénomène ait lieu : prenons une particule élémentaire quelconque ; visualisons-la, dans son aspect corpusculaire mesuré, comme une petite sphère de rayon fini. Il semble qu'on ne puisse pas s'approcher de cette particule à une distance plus petite qu'une certaine « longueur élémentaire », longueur très petite (qui est de l'ordre du dix millième de milliardième de cm), mais qui n'est pas nulle cependant : là encore, s'approcher à une distance plus petite reviendrait à dire qu'on « sort » de l'Univers, ce qui est impossible. On est ainsi comme « emprisonné » entre deux distances : le rayon de l'Univers et la longueur élémentaire. C'est lorsqu'on veut ignorer cette longueur élémentaire qu'apparaissent les fameuses « divergences » dont j'ai parlé, « divergences » qui ont pour effet de faire perdre leur belle cohérence à un certain nombre de théories physiques.

Interprétation réelle de l'aspect ondulatoire des choses, suppression des divergences au moyen de l'interprétation de la « longueur élémentaire », voilà les bases des réflexions de Jean Charon au départ de sa théorie.

Et maintenant, quels moyens pratiques utiliser pour obtenir ces résultats ?

La grande originalité de Jean Charon a alors été de faire une théorie *synthétique* et non unitaire. Je m'explique : Jean Charon n'a pas cherché à rassembler ce qui était connu dans un même formalisme mathématique. « Cela, me disait-il, c'est la méthode unitaire. Mais ce qui est connu est nécessairement fragmentaire, puisqu'on ne peut prétendre avoir tout découvert ; c'est donc tenter de faire le tout avec une fraction des parties, problème impossible à résoudre. Pour pallier cette difficulté, j'ai donc cherché à analyser au mieux quelle pouvait être la nature d'une « brique » fondamentale avec laquelle tout serait bâti ; puis ensuite, à partir de cette brique, j'ai essayé de déduire par complexification croissante, tous les phénomènes connus. Une telle méthode est donc synthétique. Elle offre l'avantage de permettre, en principe, de retrouver *tous les phénomènes possibles*, les connus et les inconnus. C'est d'ailleurs là une arme à double tranchant car, dans la mesure où ma théorie prévoit du nouveau, elle sera réputée fausse si les prévisions qu'elle anticipe ne se trouvent pas *toutes* vérifiées par l'expérience. Mais quel avantage aussi si elle permet de retrouver des phénomènes nouveaux : au lieu de se contenter de satisfaire l'esprit théoricien qui cherche à unir (comme le fait une théorie unitaire), une théorie synthétique comme la mienne représente, si elle est juste, un véritable outil pour mieux connaître la nature fondamentale des choses. »

Cette « brique fondamentale » qui constitue toute chose, Jean Charon va la chercher en essayant de bien définir ce qu'il va appeler le « point physique ». Aidé par le concept de la longueur élémentaire, il se propose de ne plus faire une description de l'Univers utilisant le point mathématique, de volume nul par définition. Il pose dès le départ de sa théorie trois postulats qui vont caractériser un « point physique » possédant un certain volume. Il donne également à ce point physique, dans les mêmes postulats, les qualités requises pour que les deux aspects probabiliste et déterministe se concilient sans s'éliminer l'un l'autre. « J'ai tenté d'injecter ainsi, me dit-il, dans cette notion de « point », à la fois la théorie de la Relativité d'Einstein et celle de la mécanique quantique de de Broglie et Heisenberg, théories bien vérifiées par l'expérience actuelle. Enfin, j'ai utilisé une nouvelle fonction mathématique destinée à me

permettre de donner une interprétation *réelle directe* de l'aspect ondulatoire de la matière. »

Ces postulats posés, les équations résultantes apparaissent alors comme de véritables théorèmes ; et, de même qu'en géométrie d'Euclide, si l'on accepte le postulat des parallèles on doit accepter également les théorèmes qui en résultent, il semble qu'il soit difficile de contester les équations de Charon si l'on accepte les postulats de base qu'il a proposés.

Que dire encore ? Eh bien surtout que les premières vérifications ont été faites sur les formules établies. Ces vérifications sont très encourageantes, les constantes fondamentales de la physique ont en particulier été toutes retrouvées ; Jean Charon propose notamment une classification systématique des masses des « mésons », ces particules élémentaires à vie très brève dont on découvre continuellement de nouvelles sortes, au grand désarroi des physiciens qui cherchent à deviner pourquoi ces particules ont telle masse plutôt que telle autre.

Est-ce à dire que cette nouvelle théorie est « La Théorie » et qu'il ne reste plus qu'à féliciter Jean Charon ? Il faudrait bien s'en garder, Jean Charon s'en défend lui-même énergiquement : « Ma théorie, dans son stade actuel, constitue simplement un programme de recherches basé sur quelques idées nouvelles ; les premiers résultats permettent de considérer ce programme comme digne d'être étudié plus à fond. C'est tout pour le moment. Il faudra encore beaucoup de temps pour voir dans quelle mesure cette nouvelle description de la réalité cadre bien avec les phénomènes réels. »

Quelle que soit l'issue finale, nous souhaiterons bonne chance à Jean Charon, car il semble qu'on doive encourager ces rares esprits qui, indépendamment de l'étude des lois de la Nature, se penchent sur le très difficile problème de rechercher encore l'essence fondamentale de ces lois.



(Voir page 121.)

AUX FRONTIÈRES DU POSSIBLE

par JACQUES BERGIER et ALAIN DORÉMIEUX

UNE REMARQUABLE PRÉDICTION DE LA SCIENCE-FICTION

Le rapport officiel du gouvernement soviétique sur la découverte d'immenses champs de diamants en Sibérie précise que cette découverte est due en grande partie à une nouvelle de science-fiction. L'auteur de cette nouvelle est Ivan Efremov, dont nos lecteurs ont lu **« L'ombre du passé »** (**« Fiction »** n° 53) et dont le roman **« La nébuleuse d'Andromède »** a été critiqué le mois dernier dans nos colonnes. La nouvelle d'Efremov s'appelle **« La cheminée aux diamants »**. Elle est parue en 1944 et elle est devenue très populaire en 1945. L'auteur y émettait l'hypothèse inédite d'une parenté géophysique entre le diamant et le grenat rouge, permettant de retrouver des gisements de diamants à partir de gisements de grenats rouges les accompagnant. L'hypothèse enflamma l'imagination de nombreux géologues et les gisements de Sibérie furent trouvés. Les premiers diamants furent pour Efremov.

L'ÉTONNANT PROJET ORION

« Voyages commerciaux vers la Lune avant 1980. » Certains savants américains pensent que c'est tout à fait vraisemblable, et leur point de vue a été exposé récemment par John A. Osmundsen dans le **« New York Times »**. Les spationefs du projet Orion fonctionneraient grâce à une suite d'explosions de bombes atomiques dans une immense chambre de combustion. Une spationef typique (selon **« Astronautics Magazine »**) pèserait 73 000 tonnes. Elle aurait 280 m de hauteur, sa chambre de combustion/tuyère aurait 40 m de diamètre et pèserait 9 000 tonnes, elle emporterait 37 000 tonnes d'eau (l'explosion de chaque bombe vaporise de l'eau injectée dans la chambre de combustion, pour donner le « jet » de poussée) et une charge utile de 23 000 tonnes. Cela a l'air ahurissant, mais les experts estiment qu'un tel monstre serait moins cher à exploiter (au km/passager) qu'un train.

(Réf. : **« Science et Vie »**, octobre 1959.)

LES GRANDS GALACTIQUES (suite)

Nous avons parlé dans notre numéro 74 de planètes vieilles de 5 milliards d'années, que l'on trouve dans les nuages de Magellan. Le 29 décembre 1959, l'observatoire du Mont Palomar annonçait que l'on avait trouvé des étoiles vieilles de 24 milliards d'années et ceci dans notre galaxie même, dans la masse de l'air portant le n° 188 du catalogue galactique, à 3 000 années-lumière à peine.

Les planètes naissant en même temps que les étoiles, il y a très probablement, dans l'amas galactique 188, des êtres qui ont sur nous 20 000 millions d'années d'avance. Sont-ils humains ? De nombreux savants pensent que si on donne du temps aux céphalopodes et en particulier aux pieuvres, ils dépasseront les primates (c'est-à-dire les singes et l'homme) en intelligence.

(Réf. : **« New Herald Tribune »**, 30 décembre 1959.)

LE SONDAGE DU PASSÉ

Un moyen inédit d'explorer le temps a été découvert par une équipe de chercheurs américains de la base de Thulé, dans le Groënland. Ceux-ci ont pratiqué une section à travers la calotte glaciaire qui recouvre le Groënland. Cette section (que les géologues appellent une carotte) se présente sous la forme d'un long cylindre de glace de 300 mètres de longueur et de 10 cm d'épaisseur, découpé en éléments transportables. Elle est formée de 800 couches de neige superposées correspondant à 800 hivers. Dans la neige sont emprisonnées des bulles d'air, des bactéries, des poussières et des cendres. En analysant ces bulles fossiles, les Américains espèrent reconstituer les conditions atmosphériques qui règnèrent au Groënland au cours des huit derniers siècles. L'épaisseur relative des couches universelles de neige permet déjà de juger de la rigueur des anciens climats.

(Réf. : « **Science et Vie** », juin 1959.)

LE « CRI DE LA MORT » AGIT VRAIMENT

Une des techniques les plus spectaculaires (et les plus controversées) du judo est le « Kiaï », cri secret connu des seules ceintures noires de rang élevé, et destiné à « paralyser » l'adversaire. Certains judokas prétendent que le « Kiaï » des grands maîtres est capable de déclencher une syncope, et éventuellement la mort.

Un médecin français, le docteur Tarié, de Bourges, a voulu se rendre compte de façon scientifique des effets physiologiques du « Kiaï ». Il a soumis des volontaires à l'analyse des ondes cérébrales pendant qu'ils entendaient le Kiaï. Leur tracé électroencéphalographique a montré effectivement des modifications (accélération du tracé, avec des « pointes-ondes » de grande amplitude).

Nos lecteurs ne manqueront pas de rapprocher cette information de la nouvelle de Robert Graves : « **Le cri** », parue dans notre numéro de janvier 1960.

(Réf. : « **Science et Vie** », janvier 1960.)

LE SATELLITE X

Contrairement à ce qui a été écrit dans la presse, le problème du mystérieux satellite X tournant autour de la Terre en passant par les pôles n'est absolument pas éclairci. Les dernières mesures montrent qu'il s'agit d'un objet de 30 mètres de long sur 12 mètres de large, ce qui élimine automatiquement les capsules des satellites Discoverer et le dernier étage de Lunik III.

LA VÉRITÉ SUR LE SÉRUM DE LA VÉRITÉ

Un grand nombre de fausses nouvelles a été répandu en ce qui concerne le sérum de la vérité. Aussi est-il intéressant de noter que l'on trouve une mise au point sérieuse dans le « **Scientific American** » de mars, à la page 45, dans un article intitulé : « **Truth drugs** », par Lawrence Zelie Freedman. Entre autres détails intéressants, l'auteur explique que le sérum de vérité ne fait en aucun cas dire la vérité.

Dépôt légal : 2e trimestre 1960. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.